

U d'/of OTTAWA
39003002198645

LES ÉLÉGANCES

DU

SECOND EMPIRE





La princesse Mathilde en toilette de ville, vers 1858

LES ÉLÉGANCES

DU

SECOND EMPIRE

PAR

HENRI BOUCHOT

OUVRAGE ILLUSTRÉ

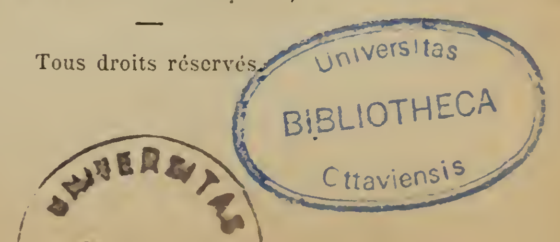
DE

48 PHOTOGRAPHIES HORS TEXTE

PARIS

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8



PRÉFACE

L'ouverture est gaie de cet opéra finissant mal ; dans les flonflons et les cascades tout cela commence, s'essore, semble parti pour l'opérette joyeuse, et subitement, vers le dernier acte, malgré les auteurs, les figurants, les spectateurs même, l'imbroglio tourne de court, et de Labiche saute à Shakespeare. Le rideau est tombé depuis bientôt vingt-six ans ; ceux qui avaient gardé comme un cauchemar de l'aventure ont sujet de reprendre leurs sens et de se construire une philosophie plus clémente. Ils jugent moins sévèrement la chute, et n'éprouvent à l'égard des protagonistes

qu'un étonnement presque charitable. Ils s'aperçoivent et conviennent que, refusât-on au monde impérial tout élan de tendresse, il faut tenir compte de son passage en histoire. Il avait hérité d'un genre d'esprit issu des bousculades précédentes; on l'avait vu en abuser un peu, mais sans outrepasser de beaucoup les ordinaires façons des régimes anciens. En manière d'ironie et de blâme, on assimile l'Empire à la Régence, c'est donc qu'autrefois la Régence n'avait point été l'idéal dans les manifestations sociales; même on lui applique volontiers aussi le méchant renom du Directoire, d'où l'on pourrait tirer une critique contre les essais de démocratie. Strictement, le second Empire ne rappelle que de très loin l'une ou l'autre de ces époques. Ce fut un beau jour, subitement, la résurrection d'une idée glorieuse, vilipendée à Waterloo, relevée depuis par le travail très lent dans les arts, les lettres et la politique. Il en fut du nou-

veau régime comme de la guerre de 1870, que la plupart des Français accueillirent avec fureur au début, et qu'après chacun renia d'une belle énergie. Il serait, dans le moment présent, tout aussi malaisé de découvrir l'homme ayant le premier crié : vive l'Empereur ! avant le 2 décembre, qu'il pourrait l'être de rencontrer le citoyen avouant son enthousiasme chauvin au 17 juillet 1870. Les peuples qui se sont trompés ont une férocité particulière, ils se cherchent une tête de Turc, et c'est sur un seul qu'ils frappent pour s'excuser eux-mêmes.

Nous avons été battus par un seigneur très fort aux dés, lequel s'exerçait à des coups difficiles et biseautait ses pions pendant nos farandoles devant les lampions et les boîtes d'artifice. La suite des chroniques nous montre que nous ne fûmes point les premiers à nous perdre ainsi. Il y eut Charles VII, il y eut le roi François, il y en

*

eut d'autres, et, sauf respect, sans le général de Buonaparte, vraisemblablement M. de Barras nous eût entraînés à des calamités bien autres. Aujourd'hui que nous commençons à pénétrer divers secrets singuliers, Napoléon III perd de sa légende monstrueuse. On l'entend au sens vrai, idéologue, rêvasseur, à contre gré casseur de vitres et potentat magnifique. Depuis le temps qu'on lui ressassait son nom, son héritage, ses obligations, il avait fini par voir très faux, et des gens le poussaient qui y eurent l'intérêt que certains trouvèrent peu après à en pousser d'autres. Ces derniers ont eu l'avantage de leur manque de hardiesse, il les en faut féliciter, car tôt ou tard leur fortune eut subi chez nous les affronts irrémédiables.

Aussi bien, que nous importe la politique du second Napoléon? Ce n'est pas pour le blâmer ni pour lui tresser des couronnes que nous allons écrire. Nous le souhaitons

simplement surprendre en son milieu, et étudier comme un des multiples phénomènes dont est fabriquée notre chronique nationale. Bien mieux, ni ses guerres heureuses ou tristes, ni sa diplomatie ne nous inquiètent. Il vient tout bonnement marquer un point, noter, dans une succession de faits, l'une des transformations nécessaires, un épisode si l'on veut, quelque chose de lié à ce qui précède et d'attaché à ce qui suit, comme sont les anneaux d'une chaîne. Il devait être, puisqu'il fut, et on ne saurait le rayer plus de nos écritures, que 1793 ou la Terreur Blanche. Alors tel on le trouve, tel on le prend, sans haine et sans crainte, incliné à lui faire gain de choses dont le profit s'est continué, amené à lui en reprocher quantité d'autres. Dans l'espèce, on le soupçonne plus spectateur qu'agissant, et l'étonnante cabriole du peuple dont il se proclame le tyran débonnaire, est autrement suggestive que non pas sa

geste personnelle. Là est toute l'affaire; c'est un homme qui s'est mis dans l'eau et que le courant gagne. Le courant, ce sont les gens aux dents longues, sortis des pierres, et qui ne veulent rien perdre de la lippée entrevue.

Lorsque le beau monde créé par lui, un peu bariolé, extrêmement gourmand, s'est rassasié, il digère et ne pense plus, et comme il ne pense plus il n'entend guère. L'essentiel est pour lui de vie qui dure, parce que cette vie est douce, exempte de soucis, et fort égayante. Que de dures passades éclatent, on les veut oublier; on oublie la rude campagne de Crimée, le Mexique; on noie son souci dans les pots ou bien on l'interrompt par le quadrille des Lanciers et celui d'Orphée. Afin de ne point s'ériger État grognon dans l'État, la Cour pirouette mieux que quiconque. Elle s'y voit contrainte par les turlutaines usuelles : le commerce à favoriser, les bourgeois à étonner, mille obliga-

tions d'essence royale utilisées de préférence par les démocraties. L'Empire n'est pas absolument une démocratie, mais il est, dans les monarchies de l'Europe, ce qui s'en rapproche le plus ; il se doit, par son essence même, d'en laisser courir la légende. Alors, si vous voulez, c'est un peu le Directoire, sauf que des seigneurs moins hurluberlus tiennent les bons morceaux et ne les abandonnent point pour l'ombre. Puis il y a une maison officielle, dans cette maison un fétiche, et dans ce fétiche, par-ci par-là, des idées heureuses et galantes. Souffrant de son incorrigible besoin de fêtes, de jeux et de représentations à tapage, la France s'amuse de sa Cour, elle va jusqu'à s'en proclamer fière. Les esprits chagrins qui murmurent tout haut, ont une galerie, mais leurs ironies débitées sont un piment à ajouter aux autres. On en « rigole ». Nulle acrimonie, rien d'acerbe jusqu'au jour où, la chance ayant tourné, les rieurs devien-

nent féroces, et de rage cassent leur manitou.

Moins de dix-huit ans! Voilà dans les siècles bien peu; mais, pour l'évolution des esprits, un long temps, le passage d'une psychologie à une autre, des embranchements imprévus, tout un façonnage de caractères, de points de vue, presque la transformation physique des êtres. L'élévation de certains, l'enrichissement brutal comme jadis rue Quincampoix, la passion de briller contraignent les pensées et les corps à des gymnastiques transmissibles aux hoirs ainsi que les alcoolismes. C'est, dans la vie de tous les jours, un côté de bohème sempiternelle, un mêli-mêlo d'aristocratie, de rastaquouérisme envahissant, confondant les races, les religions, apportant en bonne terre de France une bâtardise minable. Le plus qu'on oserait reprocher à l'Empereur serait peut-être la belle insouciance dont il saluait ces compromis, encore qu'il faille

tenir compte de son attitude au début. Ç'avait été le régime du *Laissez venir à nous*, et de telles postures une fois prises, ne se peuvent guère ultérieurement changer sans malaise. Pendant ces dix-huit ans, la passion de posséder, de rire, de prendre la vie par son côté aimable fut le seul mot d'ordre. Les étrangers y poussaient, les grandes entreprises parisiennes jetaient les fortunes dans un branle étourdissant, il fallait bien que la Cour s'accordât au délire, à peine de déchéance somptuaire. Du haut en bas de l'échelle, on fut aussi loin qu'on put.

Et c'était une surprise que, dans cette mêlée, loin qu'ils tinssent la tête du mouvement, comme en d'autres circonstances identiques, les arts et les littératures accusassent plutôt une médiocrité rétrograde et déconcertante. Nulle esthétique, un personnalisme très rare, et, par-dessus toutes choses, un besoin de copie, de répliques, presque une paresse de penser, constatée en

chaque endroit, en peinture, en sculpture, jusque dans les infimes futilités du mobilier et de la mode. On dirait que, venu en surcharge, par une sorte de hasard historique, le régime impérial comptât sur les ancêtres pour se constituer une formule d'à peu près et d'adaptations. Copies, les mirifiques et oiseuses restaurations de Pierrefonds, les décorations des Tuileries, l'abominable XVIIIe siècle consacré aux appartements de l'Impératrice. Copies, inspirations, ou comme il vous plaira de les appeler, ces retours aux coutumes royales, poursuivies dans l'étiquette, dans la livrée de la Cour, dans les habits des femmes ou l'uniforme officiel. Que des esprits indépendants rompent avec ces idées, on leur en veut de toucher à l'harmonie moutonnière; il suffit au beau monde de se continuer sur le pied du départ. L'originalité manque, et qui donc l'eût voulue et sentie? L'Empereur est un Hollandais, attentif aux rêves sociaux, dénué

considérablement sur la question. L'Impératrice, jolie femme, agréable, n'a point eu loisir, autrefois, de se choisir un rit à elle; la voici haussée d'une situation quasi bourgeoise au premier rang, sans transition. Tous deux prennent de confiance ce que l'art gradué et embrigadé leur offre de confectionné et de tout prêt. Ils en seront à se mourir de plaisir, un beau matin de leur lune de miel, que M. de Nieuwerkerque offre à l'Empereur un buste de l'Impératrice. Ce buste est rond, mignard, adorablement peigné, et, par l'état qu'ils en font, on note l'étiage de leur esthétique simplette. Peut-être n'en est-on plus au Louis-Philippe pur, celui des galeries de Versailles, mais l'écart n'est point si considérable. On s'imagine en être à cent lieues, on le croit d'autant mieux qu'on a changé la coupe de ses robes, qu'on a repris les paniers de Marie-Antoinette, sous le nom de crinolines, et qu'on a demandé à un peintre

le dessin d'un chapeau Louis XV pour la vénerie!

Mais, encore une fois, entendons-nous bien. Ceux-là qui paraissent tenir la tête du mouvement, et sans doute le croient diriger et grandir, souffrent de la poussée inférieure. Ils font ce qu'ils font, parce que tout de suite les traitants enrichis partent sur de telles opinions de luxe et de bon genre On verra à la Cour des tableaux vivants, des comédies de salon, des fêtes travesties, pour cette raison qu'on en sait ailleurs de fort réussis, et qu'il faut marcher avec son époque. Alors il se doit que la maison impériale fasse plus fort et plus grand. Et sur l'instigation des jeunes réunis là, à la faveur des intrusions étrangères, on en exagère le jeu, on va si loin que parfois on a souci. Bien mieux, on finit par railler le perpétuel retour aux antiquailles, on se met à les tourner en risée. On fabrique des pièces où les Dieux de l'Olympe sont vilipendés

extrêmement, où nos pauvres chroniques nationales elles-mêmes fournissent des sujets aux opérettes truculentes. Le *Chilpéric* d'Hervé marque la réaction, *Orphée* ou la *Belle Hélène*, tournent en charge très grosse cette antiquité classique, encore si bien vivante partout, et qui depuis David engeigne le monde.

C'est de railler, de blaguer, si j'ose dire, que l'esprit d'alors s'avoue friand; le temps des ironistes paraît, et d'abord on les monte très haut par ce qu'ils ignorent encore la cruauté. L'aventure a ses dangers. D'About et d'autres, la malice gagne Rochefort. On n'avait point démêlé que de toucher aux Dieux de l'Olympe impliquait naturellement une liberté à s'exprimer sur l'olympe impérial. Papa Piter fut oublié pour des seigneurs en vie, lesquels jugèrent la fantaisie beaucoup moins drôle. Malheureusement, la société entière était aiguillée dans le sens de la calembredaine, les spectateurs l'aimè-

rent autant pour les contemporains, que pour les mythologies. Ceux que la satire touchait personnellement voulurent mordre, les rieurs leur furent hostiles. Un succès en entraîne d'autres, mille petits Juvénals malicieux parurent, dont jusqu'alors la part au bon gâteau avait été maigre. Le respect, peu à peu diminué par des accrocs quasiment officiels, ne se releva point. On acquit la certitude que de tant de bruits colportés, une bonne part était éclose dans le palais même, à l'heure des cancans, par les jalousies obligées et les ambitions déçues. D'un froncement de sourcils, Napoléon Ier eût fait taire les scandales, mais le neveu, devenu constitutionnel, forcé à des ménagements, et d'ailleurs occupé de mille choses, ne sut pas agir en temps utile. Il en eut tous les chagrins, toutes les douleurs, mais il ne comprit jamais pourquoi ces haines.

Ce qui va suivre n'a point la prétention raisonneuse que sans doute cette entrée

en matière peut faire craindre. Il a paru curieux de revenir à ces temps par une succession de petits tableaux dont le lecteur ait loisir de tirer ses propres réflexions. Toujours le très modeste programme de produire une sensation historique vraie grâce à de menus faits, le plus souvent dédaignés, lesquels pourtant, si l'on y veut prendre garde, sont à peu près les seuls dignes de remarque. On y trouve l'individu évoluant au milieu de phénomènes spéciaux, y faisant une partie, et construisant ses petites annales personnelles. De ces riens l'histoire générale profite autrement qu'on ne pense. Prenons l'enseignement officiel par exemple : ce sont les guerres qui priment, les interventions diplomatiques qui intéressent, et cependant il ne nous est pas démontré que la Païva reconduite à sa voiture un soir de bal aux Tuileries, note un fait moins important pour la décadence du régime. Un mot éclaire les situations, et ce

sont ces mots qu'il faut dire sans phrases, afin de leur garder toute leur valeur révélatrice. Quelquefois on semble se perdre dans les diversions touchant aux mœurs, aux fanfreluches; ces futilités sont un encadrement aux choses graves, elles leur sont indispensables et commentent plus rigoureusement leurs causes. Une dame étrangère figure dans les tableaux vivants des Tuileries, elle y montre une impertinence rare; voilà qui prouve chez l'Empereur une faiblesse inattendue; on a gré d'en tirer telle déduction qui peut sembler opportune. Et le fait est certain cruellement, il a plus d'intérêt en soi que les réceptions à Fontainebleau des ambassadeurs siamois, ou le mariage du prince de Prusse.

Notre génération n'est plus ni pour ni contre ces gens très lointains, si lointains que sauf l'abominable guerre, leur existence semble aussi reculée dans les siècles que

celle de Berthe aux grands pieds. Nous avons crié à Berlin! comme les autres, et vive la République! au 4 septembre, plus fort que nul. C'était la belle jeunesse alors, presque la petite jeunesse, mais, depuis, le temps a fait son travail. Nous parlons de ce temps comme de la bataille de Fontenoy, en artiste, sans l'ombre de parti pris, dans un sens ou dans l'autre. Nous en sommes à la sérénité du spectateur assistant à une pièce ancienne dont l'intérêt a vieilli, et qu'on estime démodée et archaïque. Au nombre des acteurs il y avait une femme, et jamais personnage de drame ne fut à ce point frappé et douloureux; il y avait aussi un enfant dont la mort n'est point si dépourvue de grandeur tragique. Ils sont là tous deux pour retenir toute envie malencontreuse de s'abandonner, ce qui d'ailleurs ne serait point de France, ni de Français.

LES ÉLÉGANCES

DU SECOND EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

COMMENT Mlle DE TÉBA DEVINT L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Il a manqué au règne de Louis-Philippe une Marie-Antoinette ou une duchesse de Berry; on n'en a point fait un grief au vieux roi, mais le peuple parisien a vécu trop bourgeoisement pendant près de vingt ans; il veut autre chose. Pourtant, pesez son inconséquence : lorsqu'il rencontre une jolie poupée, tant plus elle se prodigue à lui plaire, à se faire gentille pour lui, tant plus il lui reproche son luxe, ses étourderies; en peu d'années les sourires et les applaudissements du début se changent en une maussaderie; le jouet a vite cessé de trouver

grâce. Ce qui précisément comptait le plus dans les extases premières, se transforme : on en veut aux femmes de sourire et de montrer leurs dents. C'est donc toujours la même chose, pensent les anciens adorateurs ; et ils se renfrognent, ils voudraient de l'inédit, souhaitent que les parades finissent, pour un peu de tranquillité. « Enfin voilà les bals du pavillon de Marsan enterrés ! » s'écrie je ne sais quel Alceste de 1830, et sa joie c'est de les voir remplacer par ceux du Palais-Royal, où paraissent de vraies jeunes filles, élevées simplement, et des princes qui n'auront pas leur droit divin à la bouche pour un oui et pour un non.

Après deux ans les histoires ont changé de tournure, les bonnes petites princesses, les aimables princes ont réellement trop de réserve grognonne. On ne s'amuse point en cette Cour. Alors la charge maligne s'empare du « château » elle va si loin que jamais on ne vit. A la duchesse de Berry on reprochait autrefois les prodigalités, ses petits jeux très chers pour le budget, au roi Louis-Philippe on reproche sa retenue, ses chevaux maigres, sa table chiche, son parapluie. Si l'on rit encore à Paris, c'est en dehors de la cour, et surtout sans elle ; on a ses

petits extras citoyens dans les bals de l'Opéra, les gaudrioles garçonnières en maints endroits. Il manque en haut la princesse conduisant la mode, faisant le beau temps, amusant les badauds dans les journées de Longchamps ou dans les soirées de gala. Alceste se mord les doigts parce qu'Alceste n'a point les convictions enracinées : il s'ennuie de son farniente bourgeois. Il lui repasse des légendes, quand la reine Marie-Antoinette se montrait en masque à l'Hôtel de Ville et entraînait à sa suite une nuée de mirliflors décidés à tout pour ébouriffer la galerie; même, dans un temps plus proche, lorsque « Madame », Mme la duchesse de Berry, avec son petit nez mutin, ses grands yeux bleus, ses manches ballonnées et sa taille de guêpe, courait les boulevards en saluant à la ronde. Qui saura jamais contenter Alceste? Le voici en possession de ce qu'il souhaitait naguère, une royauté calme occupée de ses devoirs, et il se deult aigrement. On le sent très près de décrocher le sabre, le plus beau jour de sa vie, pour descendre dans la rue et exiger qu'on lui rende ce que ce même sabre avait démoli pendant les Glorieuses.

Ecoutez ce conte. Le Parisien de 1840 n'est

point seul mécontent, et l'on sait dans le monde un prince, neveu du grand Napoléon, fils de la reine Hortense, qui voudrait, bien lui aussi, changer à son profit « l'état de choses ». Le prince fait un bruit énorme aux frontières, il se bat avec les gendarmes et réclame à cor et à cri le trône de France. Comme il ne réussit pas on le conspue volontiers, mais on lui sait presque bon gré de proscrire les somnolences. Le malheur est qu'il se fait prendre et qu'entre deux soldats de la maréchaussée, de brigade en brigade, on l'amène jusqu'à Paris. Le voilà ridicule : il n'est plus à craindre. Juste le jour où il arrivait ainsi géhenné au domicile de M. Delessert, préfet de police, trois dames étrangères faisaient visite à la femme du préfet. C'étaient une personne déjà mûre et ses deux filles, fixées à Paris où elles ne s'amusaient guère, et toutes heureuses de l'aubaine qui leur était offerte. Elles allaient voir le prince Louis dans son équipage grotesque, affublé de la chemise d'un gendarme à faute de linge, poussiéreux et minable. D'une fenêtre elles eurent le spectacle longtemps, et l'aînée des jeunes filles une adorable blonde de quatorze ans, salua de son mouchoir. Elle se nommait Ugenia de Guzman de Montijo ; pour elle

le prisonnier était déjà un homme d'âge, elle en eut dans l'instant tous les regrets du monde.

Comment il adviendra, à treize ans de là, que ce pauvre homme à l'accent allemand, aux cheveux longs et mal peignés, que cette enfant baragouinant un français bizarre et ne touchant que de très loin aux altesses, seront couronnés à Notre-Dame, salués de vivats, portés en triomphe, et proclamés les plus puissants souverains de l'Europe? C'est encore affaire à Paris inconstant, chercheur de miracles et fabricant de gloires. Dans l'intervalle il se sera passé les histoires les plus folles dont on ait l'idée, des révolutions, des bousculades, une république, et à la tête de cette république, justement, le prisonnier de tout à l'heure, habillé en général, jurant ses grands dieux de conserver la constitution, et le lendemain lui faussant compagnie. Un peu brutalement sans doute, mais d'autres lui avaient enseigné la manière, et au besoin les gendarmes qui l'avaient arrêté jadis, lui eussent, pour le cas, prêté la main de la loi. Bien fins ceux qui entendent ces nuances et prennent parti pour ou contre! Que dans cette journée de décembre 1852, Mlle de Montijo visite à nouveau la femme du préfet de police, elle aura le plus

étourdissant spectacle, et devant elle les acteurs les plus illustres de la scène politique. Mais la jeune fille a d'autres soucis : elle apprend de M. Viollet-le-Duc à discerner le roman du gothique, elle n'entend rien au reste, elle est seulement très belle, très distinguée, très aimée dans un petit cercle d'amies et de connaissances. Qu'elle aille à la cour du nouveau souverain, ce sont là jeux de société ordinaires, elle le peut d'autant mieux qu'elle adore la chasse ou les bals, et que ses origines espagnoles lui laissent carte blanche. D'ailleurs elle a quelque entraînement secret pour les crâneries, et la main mise cavalière du prince président ne l'a point gênée au point de vue politique. Au fond, nulle pensée intéressée encore ; elle n'est point de celles qu'un souverain de fortune recherche pour le bon motif, et elle est trop fière pour d'autres aventures. Elle est donc à Fontainebleau, aux Tuileries, à Compiègne en invitée, parmi bien d'autres jolies, la plus jolie peut-être, la plus fêtée, savourant sans remords sa joie que les Françaises n'ont point toutes sans arrière-pensée.

Une légende a couru sur l'amour du prince président pour la comtesse de Téba. C'eût été,

avant le 2 décembre, une demande ferme en mariage,et l'échange de deux anneaux. « Prenez celui-ci,aurait dit la jeune fille, et si vous réussissez et que vous n'ayez pas changé, je serai là ; si vous échouez, je serai encore là et nous irons en Espagne, vivre en petites gens tranquilles. » Voilà qui est bien romanesque et nous laisse un doute. Il n'en est pas moins vrai que le futur Empereur avait offert à M[lle] de Montijo un gros trèfle de diamants et d'émeraudes qui fut plus tard donné à la duchesse de Mouchy par l'Impératrice elle-même. C'est celui qu'on voit dans la miniature de Pommayrac (1).

Elle est charmante alors, cette svelte personne, d'un blond très chaud, plaquant aux tempes deux bandeaux de cheveux à la façon des Milanaises du vieux temps. Sous ces cheveux un ovale très pur, peut-être un peu court au menton, un nez d'un dessin irréprochable, de longs sourcils arqués, qu'on dit faux cependant, et des yeux investigateurs, volontaires,

1. La miniature de Pommayrac représente l'Impératrice en son costume du trône. Elle a été gravée par Danguien. Le trèfle en diamants est au corsage, sur le sein.

rapprochés l'un de l'autre comme les Françaises n'en ont guère. Qu'elle s'offre en profil, c'est un camée aux lignes délicates, où le front, pourtant un peu large n'a rien des disgrâces que la reine Marie-Antoinette reprochait au sien. La bouche est grande, mais elle sourit et dans le sourire expose de fort jolies dents. Toute cette tête atournée divinement bien s'attache au col d'une déesse et surmonte deux épaules arrondies, ni relevées ni tombantes, juste au point voulu. Puis c'est la taille ondulante, flexible, savamment étudiée, dont les étroitesses coquettes pénètrent aux retroussis des robes, comme autrefois les buscs de la reine Margot en ses vertugadins. Il y a les mains et les pieds aussi qui en disent long sur la race, des pieds de poupée, des mains fuselées, quelfois trahies par les photographies débutantes, et abusant de la situation qu'elles occupent pour se grossir et venir en avant sottement. A la comtesse de Téba, les daguerréotypes d'alors ne sont point galants ; tenus par l'embarras de leurs moyens, brutaux dans leurs rendus, ils se font méchantes langues et disent ce qu'on ne leur demande pas. Un de ces portraits insolents a a été pris par Pierson en 1852 ; la jeune femme



L'impératrice Eugénie
au moment de la naissance du prince Impérial

y porte le costume espagnol et la mantille, elle est adorable; malheureusement les mains sont trop rapprochées de l'objectif et se sont majorées étourdiment. Ce fut pourtant l'image officielle de la fiancée, celle qui courut les étalages avant les déclarations de l'Empereur, la comtesse n'en fut point très joyeuse.

Elle avait déjà en ce moment la marche souveraine des princesses, une façon à elle de s'avancer la tête haute, le front très droit, avec un jeu de petites saccades coquettes à chaque pas. Dans les habits de chasse qu'on lui voyait à Compiègne ou à Fontainebleau, sous un pimpant chapeau emplumé, dans une casaque ronde à basques et à brandebourgs d'or, ses manches pagodes laissant aller ses bras, sa jupe longue balayant les pelouses, et sa cravache à la main, elle était déjà la reine. La reine tellement que maintes autres personnes avisées, escomptant les fantaisies d'un prince célibataire, s'appliquaient à laisser la comtesse de Téba à ses succès et mettaient une affectation à ne lui parler pas. En vérité il était déjà bien tard, si les chroniques disent vrai, aussi tard qu'il eût pu être deux cents ans auparavant dans le roman de Louis XIV avec la nièce de Mazarin. Malheu-

reusement pour les ambitieuses du second empire, la comtesse de Téba n'avait point un oncle cardinal et philosophe, mais une maman cherchant à sa fille une union sérieuse. Sans doute ce n'avait point été pour Napoléon, au début, que la mère avait accepté les invitations (1) : c'eût été rêver un peu haut; mais l'aventure ayant marché dans ce sens, Mme de Montijo eût en vérité montré une sagesse peu humaine à s'en déclarer chagrine. L'idylle fut amusante, elle se poursuivit sans rien de choquant ni de vilain. Le prince encore peu habitué à sa fortune et gardant une fougue très jeune d'officier, cueillait des fleurs en cachette, les offrait; même on le vit un jour, disent les gens informés, tresser une couronne de pampre et la placer sur le chapeau de la jeune fille avec un mot régence. « En attendant l'autre! » aurait-il dit, et il aurait rougi comme un collégien surpris. Les rivales pensèrent en éclater de rage.

Le prince a rencontré des Mazarins, il en eut tout de suite en nombre, conseillers, amis,

1. C'est aux fêtes de Bordeaux que la future Impératrice fut présentée officiellement à l'Empereur, par M. de Serres.

officieux prompts aux remontrances et qui qui touchèrent sur la question la corde des alliances. L'Empereur était bien le maître, mais la voie où il s'engageait serait-elle la plus utile à sa dynastie? N'allait-il pas, pour un caprice passager, manquer l'occasion d'un mariage dans une maison souveraine? On en vit de plus audacieux s'attaquer résolument à la situation particulière de ces personnes étrangères, dont l'état était plutôt modeste. Lui écoutait sans fâcherie, avec son énigmatique sourire, conservant pour lui son entêtement doux, et trop amoureux pour entendre. Puis il ripostait par des raisons : il parlait de son oncle, de l'impératrice Joséphine, la vraie Impératrice, sacrifiée pour une autrichienne; l'Empereur n'avait point lu Frédéric Masson, il ignorait Georges, il ne savait que la jolie légende de la vicomtesse de Beauharnais, et ses interlocuteurs n'en savaient pas plus que lui. Alors, le sentant inébranlable, ils lui donnèrent raison et s'habituèrent à l'idée. Bien mieux on les vit tantôt accrocher tous aux murs de leurs salons la photographie de Pierson représentant la comtesse de Téba en ses mantilles, et M. Viollet-le-Duc, un ami de la première heure pour les dames de

Montijo, devint un personnage considérable, recherché, invité, traité à ne pas croire.

A ces signes non douteux les opposants jugent la partie perdue ; ils sont édifiés définitivement quand, à quelques semaines du mariage, l'Empereur offre à sa fiancée l'Elysée pour résidence. Elle est chez elle là, elle a les équipages de la Cour, une maison montée en hâte, des confidentes, sa mère auprès d'elle ; elle est le point de mire des fournisseurs, la joie des gazetiers, l'idole des petites gens. On dit déjà « l'Impératrice », et cela amuse les vieux qui ont pu voir les autres, celles de la grande époque, et qui comparent. Qu'on donne aux parisiens de ces spectacles ils en oublient le manger et le boire. C'est un défilé devant le palais, un pèlerinage singulier des bousingots de naguère, d'hommes en casquette et de femmes en bonnets, tous respectueux, venus pour contempler le drapeau flottant sur le toit et les grenadiers des portes. A des instants de la journée une voiture fermée à la livrée impériale, prend la route du bois, et à la portière, par derrière les vitres baissées à cause du froid, une figure aimable salue, sourit

et disparaît au tournant des rues. C'est le premier contact populaire, le dernier sera moins gai.

Quant aux femmes de la société, d'autres intérêts les réclament. Là-bas, chez Palmyre la grande couturière, les toilettes étalées, étiquetées, disposées en des vitrines où l'on a loisir de se pâmer d'étonnement et de joie, Palmyre a la commande des parures de soirée, et Mme Vignon celle de la robe de mariage et des toilettes de jour. Un assaut fameux de rivalité, de coquetteries, de recherches infinies. En vérité la souveraine s'affirme, car elle n'accepte rien au hasard, elle veut et veut bien, et ses goûts se pressentent dans le choix des étoffes, l'harmonie des nuances, et la distinction des attifets. Que voilà donc loin la couturière espagnole jusque-là tenue très suffisante ! La future Impératrice a subtilement démêlé ce que les parisiens attendent d'elle, son tact est très sûr et ses volontés de plaire au petit et au grand monde absolument arrêtées. Lorsqu'il faudra, elle saura refuser gentiment un cadeau millionnaire, celui de la Ville de Paris, par exemple, estimé à 650.000 francs, et qu'elle applique à un dispensaire. Tout ainsi elle détourne de sa corbeille les 250.000 francs

que l'Empereur a mis dans un écrin, et elle les envoie aux pauvres. Simplement ces choses, sans fracas, par de petites lettres aimables, avec d'obligeantes remarques pour la gracieuse idée qu'on avait eue. Et des gens rappelaient le temps où Marie-Louise recevait de la Ville une mirifique toilette de vermeil, plus tard emportée à Parme et dépecée par M. de Bombelle, son amant (1). De cette grâce nouvelle, de ces contrastes, de sa beauté étourdissante, la comtesse de Téba touchait de prime-saut à la popularité vraie. Et l'on attendait le jour de le lui crier dans les rues, parce qu'il y avait en réalité un temps infini qu'on n'avait connu occasion meilleure, le mariage du duc de Berry peut-être, et encore !

Ce fut le 23 janvier 1853 que l'Empereur annonça officiellement aux Chambres son union avec Mlle Eugénie de Guzman, comtesse de Téba. Visiblement le souverain des Français plaidait les circonstances atténuantes, et s'inspirait de l'exemple fourni par son illustre devancier

1. J'ai raconté l'odyssée de ce meuble précieux dans un article publié dans les *Lettres et les Arts* (Boussod Valadon, éditeurs, 1886), sous le titre de *Marie-Louise et Prudhon*.

l'empereur Napoléon Ier. Joséphine y eut les honneurs de la séance, et l'opposition implicite d'entre elle, « l'épouse modeste et bonne du général Bonaparte » avec la fille des Empereurs, fut accueillie d'enthousiasme. En pareil cas remarquez-le, l'enthousiasme officiel ne se mesure guère, il est merveilleusement prodigue. C'est celui qui acclama l'Empereur premier, les Bourbons, Charles X, le roi citoyen, la République surtout. Il est fabriqué de toutes les petites ambitions nouvelles, encore sevrées et qui espèrent. Jamais tant d'hommes graves, chauves, décorés, ne poussèrent une acclamation plus sincère ni plus immense. D'ailleurs elle ne gêna personne, car ceux qu'elle eût troublés, étaient assez loin hélas ! pour ne la pouvoir entendre, et l'on avait bouché les trous faits par les balles du 2 décembre avec du beau plâtre tout neuf.

Alors la fête commença qui allait se poursuivre un peu plus de seize ans, sévère au début, collet monté, plus obligée que d'autres au faste solennel et contraint. Ceux qui se rappellent encore les petits faits de cette étrange histoire vous raconteraient comment eut lieu le contrat civil : Au 29 janvier à huit heures du soir deux carrosses de gala accompagnés d'un maître de

cérémonies, allant quérir la fiancée à l'Elysée et l'amenant au pavillon de Flore. Là, sur le perron, Mlle de Montijo est reçue par le grand chambellan, les officiers de service, et conduite jusqu'au salon de famille où attend l'Empereur. A l'entrée de la première salle se tiennent le prince Napoléon, depuis très peu de temps nommé général, et sa sœur Mme la princesse Mathilde.

Le cortège se forme en procession solennelle. Il est précédé des officiers d'ordonnance, d'un chambellan, de deux maîtres de cérémonies, du premier écuyer, du grand écuyer; ensuite du prince Napoléon et de sa sœur; puis vient la comtesse de Téba accompagnée de sa mère. A droite de ces dames le grand chambellan, à leur gauche le grand maître de cérémonies. En arrière les dames d'honneur.

Tout aussitôt un maître des cérémonies se détache et va annoncer à l'Empereur la venue de sa fiancée.

Celui-ci est sur un trône peu élevé; il a près de lui son oncle le roi Jérôme; il porte l'habit de lieutenant général et le collier de la Légion d'honneur ayant appartenu à l'Empereur premier. Autour de lui les maréchaux, les amiraux,



Madame de Montijo,
mère de l'Impératrice Eugénie

les ambassadeurs et les ministres. Un peu pâle il descend les marches du trône et s'avance au devant de sa future. Elle aussi la jeune fille est pâle, très digne, gênée légèrement. Elle s'est habillée d'une robe claire décolletée, avec berthe de dentelle, les bras nus, la jupe sans ornements, encore un peu Louis-Philippe ou si l'on veut Gavarni, les cheveux en bandeaux, et des gants courts. Sur l'estrade où elle prend place elle est à gauche de l'Empereur, et elle a près d'elle la princesse Mathilde, plus loin sa mère Mme de Montijo.

Sur une table est ouvert le registre de la famille impériale resté blanc depuis l'inscription de la naissance du roi de Rome, le 20 mars 1811.

Un maître de cérémonie dit très haut :

— L'Empereur !

Tout le monde reste debout; Napoléon et M[lle] de Montijo s'asseoient. Ils se relèvent presque aussitôt, quand le ministre d'Etat prononce la formule :

— Au nom de l'Empereur !

— Sire, dit le secrétaire, Votre Majesté déclare-t-elle prendre en mariage Son Excellence M[lle] Eugénie de Montijo, comtesse de Téba ici présente ?

Napoléon répète les termes en changeant seulement la première partie de la phrase. « Je déclare prendre... » Il est ému, et sa voix manque d'assurance.

Le ministre d'Etat s'incline et s'adressant à la comtesse de Téba :

— Mademoiselle Eugénie de Montijo, comtesse de Téba, Votre Excellence déclare-t-elle prendre en mariage Sa Majesté Napoléon III ici présent?

Elle répond d'une voix pleine et vive : « Je déclare... »

— Au nom de l'Empereur, de la Constitution et de la Loi, prononce le secrétaire, je déclare que Sa Majesté Napoléon III, empereur des Français par la grâce de Dieu et la volonté nationale, et Son Excellence M[lle] Eugénie de Montijo, comtesse de Téba, sont unis en mariage.

Tous deux reprennent place sur leur trône. On apporte devant eux la table et le registre et ils signent assis. Puis M[me] de Montijo écrit en tremblant son paraphe, les princes et princesses du sang s'inscrivent ensuite, l'ambassadeur d'Espagne, les dignitaires, le ministre d'Etat secrétaire et notaire impérial.

Il est un peu plus de neuf heures.

On se rend dans la salle de spectacle pour assister au concert, et l'on reconduit la nouvelle mariée à l'Eysée avec un pareil cérémonial qu'à sa venue.

Ce sont des temps de fièvre pour l'Impératrice; elle vit dans une extase singulière, la féerie inattendue; et cependant, comme une petite bourgeoise, elle se doit aux préparatifs derniers de la cérémonie du lendemain, une bonne partie de la nuit s'égrène en essayages, en études du protocole. C'est, ainsi qu'au spectacle, les attitudes réglées, la marche, les places à prendre, ce qui se doit et ce qui ne se doit pas. Entre deux façons d'épingler son voile l'Impératrice étudie son rôle, et ce qu'on n'a pu lui expliquer exactement a été écrit. La voici, elle, jusque-là si indépendante, soumise aux ukases de la camerara mayor. « Sa Majesté fera la révérence à cet endroit s'il lui plaît. » Et il lui doit plaire de faire la révérence, de s'avancer d'une sorte et non d'une autre, de parler quand on le lui accordera.

A peine a-t-elle pris quelques heures de re-

pos, Mme Vignon est là. Et le coiffeur d'abord à entendre qui a consenti, malgré son idée, à un simple accommodement en bandeaux capable de retenir le diadème et le long voile. Sitôt la première toilette achevée, les habilleuses passent la robe de soie blanche recouverte de dentelle, le corsage serré, la queue en velours épinglé sous point d'Angleterre. Sur le corsage on a semé les diamants. Alors Félix le coiffeur met la dernière main à son œuvre : il installe sur les bandeaux ondulés le diadème de la couronne en diamants et saphirs ; il ajuste le voile en point d'Angleterre, qu'on n'a pu trouver en Alençon de cette taille. On boucle le collier et la ceinture de pierres rares et de perles, car, malgré la légende triste, l'Impératrice a voulu son collier de perles. « A beau loisir pleurera, qui perle en mariage portera ! » Ceci, et le souvenir de Marie-Antoinette à laquelle elle a voué un culte, voilà pour mettre beaucoup d'ombre sur sa joie. Mais, en vérité, la souveraine n'a guère le temps de penser aux sorts mauvais, quand elle jette un regard sur cette foule respectueuse, qu'elle entend au dehors tant de cris joyeux saluant son bonheur. Elle est prête, il va être onze heures et, dans la

cour de l'Elysée les deux carrosses attendent le signal du départ. Le dernier coup d'œil à la glace où elle se soit vue fille encore…

Elle arrive aux Tuileries où l'Empereur attend dans son costume de lieutenant général, culotte blanche, bottes vernies, collier de la Toison venant de Charles-Quint et collier de la Légion de Napoléon Ier. Le souverain est en plus jeune, en mince, ce qu'on le verra plus tard, sauf qu'il cire moins ses moustaches, et exagère aux tempes deux longues mèches de cheveux ramenées en croissant. Tous deux prennent place dans le carrosse du sacre de Napoléon Ier redoré pour la circonstance, attelé de huit chevaux conduits à grandes guides et tenus en main. L'Empereur est à droite. Aux portières, le maréchal grand écuyer et le gouverneur de la garde nationale, le maréchal Magnan et le premier écuyer.

Dans les acclamations, au milieu des chevauchées de cavaleries, parmi la haie des fantassins, le cortège sort du Louvre par la porte de Saint-Germain-l'Auxerrois; il gagne la rue de Rivoli en construction et en fait comme l'ouverture officielle.

A Notre-Dame, Lassus et Viollet-le-Duc

ont travaillé sans relâche depuis quinze jours. Ils ont arrangé les façades, drapé la nef, disposé au milieu du transept un trône sous un dais de velours doublé d'hermine supporté par un aigle colossal aux ailes éployées. Quinze mille bougies sont allumées quand, sur le coup d'une heure, le carrosse s'arrête sur le parvis.

Le bruit est formidable: il est fait des canons qui tonnent, des cloches lancées à la volée, des acclamations. Par instants un grand silence, une curiosité haletante, des écrasements pour le moindre épisode. Les honneurs sont portés par le prince Napoléon et la princesse Mathilde. Il y a la pièce de mariage en or massif avec une légende en diamants sur la tranche, et d'un côté les chiffres entrelacés des souverains, de l'autre la date écrite en pierres fines. Il y a aussi les anneaux d'or mat, très larges, unis, sans aucune recherche.

Mais en comparaison du sacre, combien moins de grandeur et de magnificence! Paris a perdu de sa foi monarchique, et il manque au cortège ce pape Pie VII qu'on eut dit venu pour couronner Charles-Quint. On ne voit là ni les maréchaux célèbres, ni cette

famille de rois tenant l'Europe soumise, ni l'essaim de femmes en atours de gala entrevues dans le tableau de David. Les dames ici admises sont en robes de ville, en chapeaux capotes, en mantelets, et les hommes en noir, en sombre, dominent partout. Rien n'impressionne, pas même les questions habituelles du prêtre officiant débitées sur un ton nasillard, ni le prêche, ni les chants. Seule l'Impératrice apparaît magnifique, royale extrêmement, dépassant d'une demi-tête l'Empereur, et de tous points délicieuse sous ses voiles blancs où les tons chauds de sa chevelure mettent une jolie note dorée.

Voyez ce que les souvenirs de Marie-Antoinette hantent la nouvelle souveraine des Français. Le lendemain de cette inoubliable journée, à peine installés à Saint-Cloud où l'Empereur a voulu vivre seul, quelques heures, un phaéton court les routes dans le froid et le givre, et gagne Versailles par les bois. Puis de Versailles à Trianon tout de suite, sans arrêt, comme l'un et l'autre pressés de rendre une visite chère. Personne ne les reçut que l'intendant du palais à la lueur des torches, dans un silence de tombeau, mais ils eurent la

sensation de frôler une jolie ombre, d'évoquer la belle fermière disparue. A distance, après ce que l'on sait des choses, une démarche si naturelle prend l'aspect saisissant d'une scène lugubre; le frissonnant tableau pour ceux qui, plus tard, tenteront un drame sur le second Empire!

Nous ne comprenons pas encore, parce que ce souverain était là en redingote sanglée, en chapeau de soie, et que la jeune femme y arborait un manteau de fourrures, une capote bizarre, et des crinolines malencontreuses. Pour nous ils seraient comme un de ces couples anglais visitant le Louvre, et que les hasards des perspectives profilent drôlement sur une toile ensoleillée du Véronèse. Laissons aller le temps et galoper les récits...



L'impératrice portant le diadème

CHAPITRE II

SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE

Il nous reste des premières années de son règne une œuvre jolie de Wintherhalter « le Watteau maigre », comme un décaméron florentin, musqué et fleuri ; elle, l'Impératrice, au milieu de ses femmes, tenant sa cour sur une pelouse, dans les fleurs, pareille à la reine Anne de Bretagne, ou à la dame de La Rochefoucauld, et gentiment prêtant l'oreille « aux bons contes » (1). Passent encore vingt-cinq ans et rien n'amusera plus que cette résurrection sincère et tâtillonne d'une époque galante,

1. L'original de ce tableau est à Farnborough ; il a été lithographié par Léon Noël avec un poncif donnant le nom des personnes représentées Mmes de Bassano, d'Essling, de Las Marismas, de Pierres, de Lézay-Marnézia, de Montebello, de Malaret, de La Tour-Maubourg et Féray.

toute française après tout, et d'une saveur fort engageante. On y cherchera le symptôme des gaîtés toutes franches, ni gênées, ni troublées qui furent au début, et la sérénité de personnes reconnues dans l'instant les plus admirées. Bien plus tard dans le règne ces décamérons prêteront à médire, et les médisances n'épargneront ni la souveraine ni sa *Perche aux Bretons*. Les Trianons sont choses impopulaires chez nous, la rumeur publique, incertaine et jalouse, y veut chercher des malices; pour bien peu les esprits chagrins exagèrent l'aventure au pire. Ils estiment que, sous couleur de marguerites à effeuiller, mesdames les grandes trament les complots méchants, font ou défont les fortunes. Si bien que Winterhalter peignant pli par pli chaque jupon, caressant les cheveux, exposant des sourires, dit en réalité une séance de conspiratrices occupées de machinations ténébreuses. Si l'Impératrice a souhaité rappeler Marie-Antoinette, la voici de tout point servie à souhait.

Quelques années, on lui fait crédit. On lui permet d'être belle, de se montrer aux réceptions dans son pontifical de souveraine. On a comme une fierté de mettre cette beauté hau-

taine et romantique en parallèle des autres dans le monde. On lui voit du maintien, des allures dignes; on est amoureux de sa grâce, comme jadis les petits-maîtres des Tuileries ou du Palais Royal l'étaient de la divine Autrichienne femme de Louis XVI. Ce ne sont pas ses mots qu'on cite, elle n'en confectionne point pour la postérité, mais elle salue divinement bien, son sourire est insidieux. L'un de ses tout premiers succès a été deux mois après son mariage, au bal du Corps législatif. Elle affrontait crânement là mille regards guettant une défaillance; tant de courtisans inclinés sur son passage s'en venaient sournoisement quérir la tare pour la publier très vite. Elle passa devant ce front de bandière sans une hésitation, exprimant juste ce qu'il fallait de son rang et l'oubliant s'il lui semblait utile.

Volontiers elle se prodigue alors, et les médecins ne sont pas toujours contents, ce qui lui est une ressemblance de plus avec son modèle du XVIIIe siècle. Longtemps on avait mis sur le compte d'une équitation par trop effrénée la stérilité de la reine Marie-Antoinette; Mercy Argenteau avait mandé le cas à Marie-Thérèse, et la jeune princesse en reçut une

mercuriale très formelle. Dans le mois de juin 1853 l'impératrice Eugénie eut un accident, une fausse couche de deux ou trois mois tout aussitôt mise sur le compte des chevauchées et des bals. L'Empereur marqua un chagrin singulier, comme une crainte que les espérances ne revinssent plus jamais. Vite on contremanda les projets de déplacements arrêtés, on condamna la jeune femme à une immobilité longue, absolument antipathique à son besoin de sorties et de cavalcades. Puis le souvenir s'effaça, on s'habitua à l'idée méchante, la cour du prince Napoléon prit de ceci une importance. Au fond d'elle-même l'Impératrice gardait une peine inavouée ; on eût dit qu'elle prenait son parti ; dans la réalité elle s'étourdissait, elle avait repris sa vie de souveraine, ses réceptions, ses promenades, ses toilettes surtout, qu'elle exagérait dans leur étroitesse du buste, afin de prouver au monde que rien n'était resté de ce qu'on savait.

Elle en est à la période de l'imagerie, la lune de miel, quand d'un bout à l'autre de la France Gangel ou Pellerin l'exposent aux yeux dans les atours naïfs bariolés de couleurs criardes et d'ors éclatants. L'Empereur d'un

côté, elle de l'autre, réunis en des guirlandes, avec du rouge très vif aux joues et aux lèvres, souriants, bien peignés et joyeux. Peu de photographies encore, quelques rares clichés pris au vol par Disdéri ou autres dans le palais même, sans astuce et sans retouches. L'Impératrice consent à ce martyre puisqu'il le faut, mais elle a une autre considération pour les peintres qui la flattent, ceux qui l'exposent en costume impérial, debout, la main sur une table, la couronne en tête, et le large manteau d'hermines flottant en nuage autour de sa personne; pour Winterhalter, surtout, encadrant d'un fond de paysage une vaporeuse silhouette de mondaine, parmi les tulles, les dentelles, sous un large chapeau de paille (1). Alors des lithographies exécutées par Léon Noël d'après ces images flatteuses, enchérissant encore sur les modèles, s'en vont dire de sa personne aux quatre coins de l'Europe ce que les Français pensent. Même en face de la maison d'Angleterre où beaucoup de grâce et de jeunesse se voient, en opposition avec la Russie, avec l'Autriche et l'Espagne, la Cour de France

1. Ce portrait a aussi été lithographié par Léon Noël. Il est à Farnborough.

a le bon rang. Il s'y ajoute un je ne sais quoi d'imprévu, ce que les vieux féodaux avaient éprouvé en face de Joséphine Tascher, une bouderie un peu jalouse, avec tout à coup l'envie de copier ses genres, et d'adopter ses fantaisies.

De Paris les modes s'envolent aux points cardinaux, et ces modes sont celles de Mlle de Téba. Eut-on voulu s'insurger à l'encontre, railler, jurer que cela n'était pas de bon ton, on subissait la loi, et sur ces questions les femmes entendent mal la diplomatie. A peine l'Impératrice Eugénie avait-elle ressuscité les ballons, que pas une souveraine ne songea à en renier l'aventure. Tout ainsi Joséphine imposa à la reine Louise de Prusse elle-même les tailles hautes, les manteaux de cour et les chérusques du sacre. Bien mieux, on admira les attitudes de l'impératrice Eugénie, on goûta extrêmement les façons dont elle savait saluer à la ronde d'une certaine inclinaison de tête, le jeu de sa marche élégante, jusqu'à l'éloquence muette de son sourire et de son regard. En peu d'années toutes les femmes de qualité allaient comme elle faisait, la tête haute, les yeux un peu vagues, la taille ondulante; et tant de che-

veux prirent l'uniforme! C'est une loi chez nous, la plus respectée, la plus ancienne que nous puissions montrer, mais ne la confisque pas qui veut à son profit. Ç'avait été avec Agnès Sorel le règne des gros nez, sous Anne de Bretagne celui des fronts bombés, sous Diane de Poitiers celui des embonpoints, sous Marie-Antoinette la mode des grands fronts, sous Joséphine la supériorité des brunes. L'Impératrice Eugénie, sans qu'elle le voulût, imposait à ses contemporaines les tons chauds dans les cheveux, et les sveltesses du buste. On fut jolie, fêtée, reconnue charmante, proclamée divine si l'on se rapprochait du type officiel, et l'on fit l'impossible pour y atteindre.

Dans la réalité, cette loi de copie et d'imitation dont elle paraît maîtresse, la tient fort esclave. Par action réflexe elle en subit les contraintes, et ce qui, parti d'elle, lui revient exagéré et compliqué, s'impose à sa volonté. Par dessous ce vernis d'autorité dont elle miroite, elle cache assez mal une âme nerveuse, indécise, et l'impression du moment la guide. Elle a de l'anglomanie au voyage de la reine d'Angleterre, elle est italienne à des moments, à d'autres elle redevient espagnole. Cela en tout,

dans le costume, dans le bibelot, dans le langage aussi parfois (1). Ce n'est donc point la personne qu'on a dite, volontaire et autocrate, mais un esprit plein d'inquiétude, une impressionable qu'une contrariété jette pour bien longtemps dans la peine; elle est, si vous le voulez, quelqu'un n'ayant point appris son métier de souveraine et lassée au premier ennui. Comme elle a eu peur, elle garde rancune, c'est toute sa psychologie. On la verra se révéler pendant les fêtes de la première exposition parisienne, en 1855, et s'accorder de tous points à ce que Paris attend de sa reine; c'est pour elle encore plutôt une fonction qu'un vrai plaisir, mais elle met beaucoup de grâce à ne pas se soustraire aux obligations. Elle inaugure un jour le coquet boudoir qu'on lui a réservé au Palais de l'Industrie, elle est à l'ouverture des portes, à la réception de la reine Victoria. C'est plus pour elle que pour nulle autre qu'on se presse sur le passage du cortège. Au Salon des peintures où ils vont en procession une après-dînée, l'Impératrice au bras du prince Albert, la reine Victoria au bras de l'Empereur, on a

1. L'Impératrice avait un peu d'accent, très peu, mais la voix des Espagnoles, forte et haute.



L'impératrice portant la couronne impériale

loisir de comparer et les Français ne s'en font point faute : ils ont l'avantage (1).

Pour les grandes soirées des Tuileries elle a ressuscité des parures par moitié du dernier siècle et par moitié du premier Empire. Des robes amples, ballonnées, encore possibles dans leurs dimensions, qui sont en diminutif et par leur décoration celles de Marie-Antoinette; puis un manteau de cour retenu aux épaules pour elle seule, de velours ou de dentelle d'Alençon, assez lourd, et si long que souvent le bon duc Tascher, soulève la queue à la façon des pages romantiques. Page singulier, à la figure glabre, portant une perruque, et pour un oui ou un non exécutant des passes savantes apprises en Bavière! A la suite de l'Impératrice s'avance une théorie de dames, la plupart très jeunes, charmantes, conduites par la bru du maréchal Masséna, la princesse d'Essling, dont la petite taille est une anomalie dans le cénacle. Mme la princesse d'Essling, née Debelle, est cette dame assez brune aperçue derrière l'Impératrice dans la grande toile de Winterhalter; elle n'est plus très jeune, mais pour son rang de première

1. Émile Lassalle a lithographié cette scène.

dame d'honneur il ne faut que distinction et autorité, ce qu'elle a par-dessus tout. Les élégantes notées sont d'une génération postérieure; ce sont Mmes de Montebello et de Las Marismas, l'une duchesse, l'autre marquise, Mme de Malaret, femme d'un diplomate, Mme de La Tour-Maubourg née de Trévise, escadron volant d'une correction et d'une jeunesse à rendre jalouses les anciennes maisons royales. Il n'en sera point toujours ainsi, la Cour des Tuileries souffrira d'intrusions malencontreuses ; au temps du décaméron, c'est dans sa fleur une société des mieux choisies, et si l'on y rit volontiers, c'est que, de bonne franchise, les temps ne sont point à la mélancolie.

Rien n'est établi encore de ce qui constituera plus tard, pour la maison impériale, une de ses originalités : les séjours réguliers à Saint-Cloud, à Fontainebleau ou à Compiègne, les réceptions au château, les lundis de l'Impératrice, les laisser-aller imposés à la Cour par la poussée inférieure. A la faveur de la paix dont on jouit, les enrichis d'en bas manifestent des extravagances, et ces exagérations passent dans les usages courants. Peut-être l'exposition de 1855 marque-t-elle un départ en ce sens; l'argent

était sorti des bas de laine et d'avisés aigrefins l'avaient su drainer. Du bout du monde les affamés de tous poils s'étaient rués sur Paris, affamés de gaudriole et affamés de pécune. Alors bien vite les caprices s'exaspèrent et les tarentules mordent les cervelles. Cherchez un peu cet état dans les premiers livres de Zola, vous n'y aurez pas tout au point vrai, mais d'instant à autre comme une sensation de probable.

Nous voici à quarante ans de ceci, le temps juste qui séparait Napoléon III de Napoléon Ier; pour eux c'était un siècle, pour nous autres c'est encore plus quand nous mesurons le chemin parcouru depuis 1855. Si le duc de Reischtadt eut vécu, il toucherait à ses quatre-vingt-six ans; le prince impérial, né en 1856, en aurait quarante. Et de l'Impératrice alors enviée, dont on chantait les louanges qui faisait le beau temps partout, il ne reste qu'un souvenir très vague, incertain et effacé comme peut l'être celui de Joséphine et de Marie-Louise. Il s'est fait à l'entour d'elle un mystère que les plus méchants n'osent enfreindre; si on évoque la gracieuse silhouette d'autrefois, c'est quasiment revenir aux neiges d'antan de Villon, et à son énumération jolie des beautés disparues.

« Chose sacrée que la douleur, » dit le latin en sa phrase sobre.

Elle touche en 1856 à l'apogée de son triomphe ; il lui est né un fils, elle est dans la société nouvelle l'expression suprême de la bonne observance française. Elle n'a ni les incohérences de Joséphine, ni les indifférences de Marie-Louise, ni les tristesses de la duchesse d'Angoulême, ni les turbulences un peu enfant gâtée de la duchesse de Berry. Pourtant elle a pris à toutes quelque chose, la sensibilité, la douceur, la protection des petits, le goût de l'inédit et des raffinements, la distinctive élégance. Dans le bariolage de la Cour, elle s'affirme indiscutablement et impose aux autres ce qu'elle a appris, étudié et remis à son point juste. Si nous la prenons dans son rôle restreint de personne à la mode, nous la soupçonnons reine par un tact supérieur des nuances, et telles choses outrées et misérables ailleurs reçoivent d'elle une précision en deçà de laquelle tout est sot, lorsqu'au delà tout devient ridicule. Nous la voyons chez elle très souvent alors, au hasard des poses rapides, surprise en des toilettes qu'un rien ferait grotesques, elle y garde son charme. Sous un affreux chapeau plat que

lui imposent les modistes, dans une robe unie, serrée aux manches, serrée à la taille, et fort disgracieusement enflée d'en bas, elle est l'Impératrice sûrement, et pour s'en convaincre il suffit de la comparer aux autres. Mais qu'elle revête un gala et ses parures de grande réception, pour les ambassadeurs de Perse, par exemple, venus à la Cour le 24 janvier 1857, la reine Marie-Antoinette elle-même n'eût eu plus grand air. Elle a sur ses cheveux ondulés une couronne de fleurs, et de ses épaules tombe un lourd manteau. Debout, près de l'Empereur, elle sourit à ces envoyés des Mille et une Nuits, qui gardent en sa présence leur bonnet d'astrakan, et sont cependant si absolument gênés devant elle.

Elle s'est prise à cette époque d'un amour de fleurs artificielles, passion romantique venue d'une représentation de *Lucie de Lamermoor;* par la façon dont elle dispose ces ornements nouveaux, l'état qu'on en fait à son exemple, voici les bijoutiers détrônés par les fleuristes (1).

1. Il se fonda, en 1857, une Société pour la fabrication des fleurs artificielles; elle avait ses ateliers à Rueil, et ses salons de vente, rue de Choiseul, n° 3. Les magasins arrangés en cabinets et décorés de vitrines permettaient aux visiteuses d'essayer les fleurs. Cette

Je ne rappelle ces histoires menues que pour mettre à son relief juste son autorité mondaine. Ce qu'elle adopte n'est point toujours premièrement d'elle, elle est seule à donner la consécration. Elle est d'ailleurs en son plein triomphe de beauté et de puissance. L'Impératrice douairière de Russie l'a nommée grand'croix de Sainte-Catherine, ordre institué par Pierre le Grand et décoré d'une devise latine de Diderot. Elle est avec la reine d'Angleterre dans une intimité peu prodiguée, avec la Cour de Rome en commérage depuis la naissance du petit prince ; toutes les princesses étrangères écoutent ce qu'elle décide en fait de coquetteries et d'élégance. Paris lui doit d'être redevenu le Paris des luxes, et il lui en sait tout le gré possible.

La guerre d'Italie est pour la souveraine comme un arrêt dans la course ascendante ; elle n'est déjà plus la beauté parfaite d'avant, mais une dame à sa pleine maturité de blonde, et déjà

passion nouvelle enrichissait trois ou quatre branches d'industrie : les soieries de Lyon, les papiers d'Angoulême, les jaconas d'Alsace nécessaires à la fabrication des fleurs et des feuillages.

occupée de recherches, de petites subtilités, laissant moins volontiers courir les heures. Dans sa physionomie un changement, et dans ses allures plus de hardiesse; elle en est à la Marie-Antoinette du collier. Non pas que rien de près ni de loin laisse prise au soupçon chez elle, mais une génération grandit qui ne l'admet plus sans conteste. Puis, elle a élargi le cercle des intimes, elle a, sans trop réfléchir aux suites, abandonné son chez elle à des étrangères, ce qui n'est point toujours bon. Elle s'est grisée de son prestige, et n'entend que ses volontés et ses désirs. L'Impératrice a maintenant ses « Madame de Polignac », toutes révérences sauves, et les fantaisies de ces personnes ne sont point de mesure. Alors çà et là des impertinences se commettent dont elle souffre, mais elle ne les veut reprendre de peur du scandale. D'où les hardiesses nouvelles, de bons mots, très spirituels sans doute, un oubli parfois de l'étiquette, une explosion de caprices étranges, les bals travestis, les comédies de salon, les tableaux vivants, et ce qu'ils comportent de misères. Voici que maintenant les portes des Tuileries s'ouvrent pour des créatures dont tout le souci porte sur l'insolence à commettre. Celle-là à peu près nue en un qua-

drille masqué, cette autre jetant des mots crus dans le demi-silence; l'une exposant aux yeux les diamants recueillis un peu partout à l'aventure des nuitées, et maintenant couverte d'un pavillon d'ambassadeur. S'il faut sévir ce sont des haines qu'on sème, et si l'on s'abstient, c'est le dédain des honnêtes qu'on trouve.

De certains mots rapportés et commentés l'Impératrice prend une langueur; elle a changé de visage, elle sort moins, et dans les promenades où on l'aperçoit elle n'a plus le même sourire. Les gens renseignés lui accordent des motifs personnels de tristesse ; ceux-ci viennent de l'Empereur et sont de ceux que Marie-Antoinette avait ignorés, pour cause. Alors elle s'enferme en son cabinet de travail, elle écrit, ou bien elle lit, quelquefois elle peint de petites aquarelles innocentes. Elle est là au milieu de souvenirs tout récents et pourtant déjà bien loin dans sa vie, les portraits de sa sœur d'Albe, ceux du petit prince en ses maillots et qui maintenant court autour d'elle et grimpe aux meubles. Puis il y a les siens, ceux d'avant, ceux du bon temps, ceux d'après, qui sont jetés çà et là dans tous les coins et rappellent bien des histoires. Alors elle s'accroche à ces idées, elle



La princesse de Canino en 1860

a aux mains cinq anneaux d'or dont chacun note un grand événement de sa vie; elle serre son corsage de laine rouge d'une ceinture de soie fermée par une boucle d'or où sont les lettres de son nom. Sa toilette d'intérieur ne l'intéresse plus guère, elle est en rouge et en noir, ou en bleu, dans des jupes simples relevées. Vers 1864 Worth l'a désemprisonnée un peu de ses crinolines, il a voulu que les enbompoints naissants fussent combattus par des lignes moins spacieuses. Il vêt l'Impératrice d'étoffes lâches, de lainages souples avec tout juste de soieries ce qui est utile. Elle-même s'amuse à ce jeu; elle a près d'elle une couturière à demeure qui exécute séance tenante ses fantaisies; et c'est dans ces costumes improvisés qu'elle est le mieux. Elle nomme ceci ses habits de repos, ses habits politiques sont réservés aux sorties (1). Ils ont une mission : celle de favoriser les fabriques françaises; ils sont étoffés, solennels, ils font du bruit et l'engoncent. Elle leur en veut, elle ne les passe que contrainte et

1. Vers 1860, elle prit de Laferrière de jolis costumes en loutre ou en gros bleu, qu'elle mit pour aller en Savoie. Ceci fit du bruit et on blâma les écourtages des jupes. L'Impératrice tint bon, et l'année suivante tout le monde porta des jupes plus courtes.

forcée ; pour les soirées de même. Aux galas elle se condamne aux failles, aux satins, et elle se décollète outrageusement afin de garder le moins possible de ces gênes ; bien au contraire, dans les réceptions intimes, une simple jupe de satin clair, à son corsage le trèfle de diamants donné jadis par l'Empereur, une coiffure toute ordinaire, nulle décoration gênante, et la voici adorable. Un seul luxe, celui des mules de satin, qu'elle ne chausse qu'une fois, et elle a le pied si petit qu'on envoie ses souliers au dispensaire Eugène-Napoléon pour les premières communiantes.

Elle a dans sa toilette résolu une transformation autrement grave, c'est d'avoir condamné le bavolet des capotes. Elle avait trouvé le bavolet à son avènement, et jamais elle ne l'avait admis pour elle. C'était comme la perruque autrefois lancée par des hommes chauves, une pièce d'étoffe tombant du chapeau et cachant la nuque, vraisemblablement inventée par une dame au col maigre et au cheveu rare. Elle s'employa à le faire disparaître, aidée par M[me] Virot, la modiste, qui imagina un pimpant chapeau à brides laissant à la tête toute sa qualité d'élégance et de souplesse. Il fallait bien

que l'Impératrice s'occupât de ces futilités, quand justement on attendait de sa part le mot d'ordre. Je ne dirai pas qu'elle en fut autrement contentée, ses prétentions étaient différentes, elle se jugeait digne d'autres intérêts. Mais à son apparition chez nous elle avait reçu ce classement, et Dieu sait ce que ces étiquettes se déchirent difficilement une fois données.

Que l'Impératrice habite maintenant les Tuileries, ou Saint-Cloud, ou Fontainebleau, ou Compiègne, elle est esclave; elle doit de ne point laisser chômer les récréations pour tous ce brillant monde qui l'environne. A Saint-Cloud elle est plus chez elle; ses appartements ont une autre lumière, et un air que les Tuileries lui mesurent chichement. Derrière le château ce sont de grands arbres et un parc; devant, la Seine, Paris tout près. Si les souvenirs intimes lui manquent, elle a du moins un appartement superbe à l'aile droite, celui de Monsieur, frère de Louis XIV, où sont restées au-dessus des portes les figures étonnées d'Henriette d'Angleterre et de la Palatine. Le bureau sur lequel elle écrit fut

autrefois à la reine Marie-Antoinette, c'est un gros meuble à cylindre, tout décoré de figures en bronze ciselé. Dans le salon attenant elle donne ses audiences, une pièce revêche ornée des tapisseries de Beauvais représentant Marie-Antoinette, ses enfants et la princesse de Lamballe. A la première de ces tapisseries, l'Impératrice empruntera des atours pour un travesti aux Tuileries, une fois de plus sa passion secrète pour la reine se sera contentée, mais contentée Dieu sait comme! et, grâce aux interprétations ignorantes des couturiers, bien près de paraître un peu ridicule. Pour les soirées de conversation on a le salon vert, pièce moderne où les tableaux de Fromentin et de Florent Wilhems paillètent de notes claires les tentures sombres. Saint-Cloud n'est point réservé aux invitations par série, on y vit librement, à l'air, on retient à dîner les visiteurs ou les parents, on fait le jour des promenades en Daumont, ou de petites courses en duc (1).

Là apparaissent les princesses du sang impérial, la princesse Mathilde par instants, la princesse Clotilde de Sardaigne, si réservée,

1. Les écuries et les voitures de la Cour à Saint-Cloud ont été photographiées par Tournachon dit Nadar.

Mme Lucien Murat, altesse impériale, sa fille la duchesse de Mouchy et sa bru, la princesse Joachim Murat, née de Wagram ; toutes les descendantes de Lucien, altesses de courtoisie ; la comtesse Charlotte Napoléon Primoli, la comtesse de Roccagiovine, la princesse Gabrielli, ses sœurs. Puis les grandes dames étrangères, Mme de Metternich, bout-en-train de réunions, la duchesse de Hamilton, un peu massive, Mme de Castiglione, personne énigmatique dont les fantaisies intéressaient énormément. Enfin les beautés françaises, la jeunesse de la Cour, sa grâce charmeresse, ce qui rapprochait des Valois la société nouvelle, la comtesse Fleury, la duchesse d'Isly, la maréchale Canrobert, la baronne de Bourgoing, Mmes de Gallifet ou de Pourtalès, la princesse de Bauffremont depuis mariée au prince Georges Bibesco, et qui tenait des Chimay une invincible séduction. Ici ou là, à Paris ou à Saint-Cloud, la plupart de ces personnes entendent ne point filer le lin à la journée, il leur faut des récréations, et c'est le plus ordinairement Mme de Metternich qui les invente. Des riens, beaucoup de riens, car le règne des futilités commence. De ces choses par exemple :

On donnera une fête champêtre genre Watteau, Mme de Metternich en a la fantaisie, et l'on s'habillera rigoureusement dans le style requis. Mme de Metternich décide que ces dames seront poudrées; la poudre et Watteau, voilà qui accuse un premier anachronisme très formel, mais on n'y regarde pas de si près. Toutefois Mme de Persigny ne se poudrera pas, elle le déclare; mais la science historique n'a rien à voir en ceci elle ne veut pas se poudrer et voilà tout; bien mieux, elle laissera tomber sur ses épaules ses beaux cheveux blonds. Mme de Metternich se récrie, elle invoque l'autorité de l'Impératrice, qui très sceptiquement s'abandonne à une gaieté et se récuse. « Ne la contrariez donc pas, disait-elle, vous savez bien que sa mère n'a plus sa tête. — Moi aussi, mon père est fou, s'écria Mme de Metternich, et cependant je me poudre bien ! » De fait, le comte Chandor était autrefois tombé de cheval et en avait conservé une fêlure. Ce fut un cas grave; l'une de ces dames zézayant qu'elle ne consentirait jamais à s'enfariner, l'autre assurant qu'elle serait grotesque dans l'assemblée. Et chaque journée amenait de ces batailles dont les courtisans riaient comme autrefois, aux grands jours de Troyes, les présidents du Parle-

ment s'amusaient d'une puce, la puce de Mme Desroches.

Les étrangères ne sont point en France pour y bâiller, elles le disent assez, il les en faut accroire, on s'ingénie à leur donner l'illusion d'une gaudriole perpétuelle. Au fond, pourquoi ne s'amuserait-on pas ? Il faut être de son époque, et jouer le *Devin du village* lorsque l'opinion y pousse. L'opinion est à la joie, le bâtiment va, grâce à M. Haussmann, et lui allant, tout marche. Il y a de bien belles dames logées aux Champs-Élysées en de beaux hôtels tout neufs qui, pour n'être point admises au cercle des Tuileries n'en font pas moins la pluie et le beau temps dans un certain monde (1). Ne pas oser ce qu'elles osent, ce serait abdiquer et mal entendre son rôle. Les redoutes de certains seigneurs semblent un défi que les gens officiels relèvent et la riposte est immédiate. Alors on aperçoit dans la salle des maréchaux d'ébourif-

1. Mme de Païva, depuis remariée au comte Henckel de Donnesmark, possédait aux Champs-Élysées un hôtel princier, où les plus grands artistes français étaient représentés par des œuvres de premier ordre. Cet hôtel est devenu un restaurant. Quant au château de Pontchartrain où la Païva s'enfermait l'été, il a été vendu par le comte Henckel à M. Dreyfus.

fantes carnavaleries où M. de Gallifet, déguisé en obélisque de Luxor, interpelle les ambassadeurs des puissances, où l'Empereur lui-même reçoit son paquet dans le tas. Le rire devient gros, il s'entend trop loin, et ceux qui l'écoutent aux portes ne sont déjà plus des candides.

Ceux-ci feignent de ne pas comprendre les intentions de la souveraine, ils ne veulent point admettre les raisons qui la poussent. Le commun discours du peuple se repaît d'histoires malignes. Il y a des froideurs non douteuses pendant les sorties, et les enthousiasmes ont fait la place aux réserves polies. « Laissez Rochefort prendre son développement, disait le bon M. Pinard, il est utile, après l'on verra. » Et l'on voyait, on pouvait voir sur un rocher anglais, un homme affublé d'un panama, portant une veste d'alpaga, qui écrivait des vers très durs (1). Dans les salons des Tuileries, un masque logé dans un mirliton gigantesque donnait la réplique à ces vers, et l'on s'imaginait avoir fait assez pour combattre les impressions mauvaises.

1. Il y a une bien curieuse photographie montrant Victor Hugo et sa famille dans les jardins de Guernesey.



Les princesses Murat
A gauche, Anna Murat, duchesse de Mouchy

Où, ô Hugo, juchera-t-on ton nom ?
Par dessus ce mirlitir,
Par dessus ce mirliton,
Ton ton tontaine et tonton !...

Le train capitonné,. aux wagons surmontés d'aigles qui emportait l'Impératrice à Wiesbaden ou en Lorraine, était une autre prison dorée pour elle (1). On la venait quérir à Saint-Cloud jusqu'à la petite gare spéciale, aujourd'hui dévastée et envahie par les herbes, qui s'aperçoit en contre-bas de l'embarcadère commun. Une voiture servait aux repas, deux autres formaient salons et communiquaient entre eux. La souveraine avait sa chambre à coucher tendue de clair, son boudoir, son endroit pour écrire, et dans des gynécées en satin vert d'eau et en moire blanche, les femmes de la suite avaient d'excellentes couchettes arrangées pour combattre les tangages et les roulis de la marche rapide. A Forbach — ce nom vient assez mal ici — on passait en Allemagne

1. La description du train impérial offert à l'Empereur par la Cie d'Orléans, a été donnée par M. Polonceau et Viollet-le-Duc, l'un constructeur, l'autre décorateur des voitures.

tout à coup, et, malgré l'incognito sévère, on attelait les fourgons impériaux à une locomotive chargée de fleurs et d'arbustes ; on roulait alors sans arrêt, brûlant les gares encombrées, au milieu des vivats et des saluts joyeux. Comme on était loin, et si près pourtant, d'autres aventures, d'autres cris ! Encore six ans et les mêmes gens aimables redeviendront les reîtres, et contre la même Impératrice, en haine d'elle et des siens, suivront les pareils chemins en sens contraire, l'escopette à l'épaule et l'injure à la bouche.

A Wiesbaden, en 1864, en Lorraine, l'année suivante, avec son fils, l'Impératrice Eugénie a souci de s'affirmer et de reprendre assurance. C'est au 14 juillet qu'elle part pour la Lorraine à la gare de l'Est, et elle traverse Paris en daumont découverte, vêtue de clair, drapée d'un burnous et coiffée d'un chapeau benoîton minuscule. Elle est à la gauche de l'Empereur et devant eux est assis le petit prince en zouzou de coutil blanc (1). Suivent les voitures où l'escorte a pris place : le général Fleury, le général Frossard, le capitaine de Ligniville, M. de

1. On a une photographie de l'Empereur et du prince impérial prise ce jour-là par Chevalier.

Bourgoing écuyer; le baron Corvisart, médecin de l'Impératrice, le marquis de Piennes, M. Bachon, écuyer du prince, M. Oppermann, maréchal des logis du Palais, et trois dames, Mmes de Rayneval, de La Poize et de Lourmel. Cette fois, le train est de douze voitures, c'est un palais roulant, dont le grand salon occupe le centre.

A la gare l'Empereur prend congé de sa femme et de son fils; on s'embrasse comme pour une séparation de plusieurs années, ou quelque longue traversée aux Indes. Les moindres choses ont maintenant leur angoisse, et, sans se l'avouer, des pensées lasses viennent contrarier les sourires contraints et les désinvoltures officielles. L'enfant est joyeux, il a huit ans, ces courses l'amusent et il gambade au milieu des silences. L'Impératrice se commande, elle s'en va jouer dans l'Est une partie; de ce moment jusqu'à son retour elle ne s'appartiendra plus, elle sera la dévouée servante des maires, des préfets, des députés. Elle qu'on envie et que volontiers on propose en antithèse aux miséreux du monde, ne manquera ni un discours, ni un bal, prendra du repos après tout le monde, et, pour l'honneur du nom, s'en ira

dans les hôpitaux toucher aux plus épouvantables maladies. Qu'elle rentre, elle osera à peine embrasser son fils de peur des contagions, et devant que de s'asseoir elle essuiera l'homélie des évêques ou les remerciements des municipaux. Voilà qui est une singulière pénitence aux joyeux déduits de la cour, à ce qu'on lui attribue de passe-temps aux Tuileries ! Ceux l'ont vue à Nancy, à Châlons ou à Épernay lui trouvent une fatigue ; bien plus, ils la savent changée d'autrefois, et constatent que les années commencent leur œuvre sournoise. Tant qu'elle se défende, elle accuse une ampleur, son visage a perdu ses lignes jeunes, son buste avoue des exagérations. Mais elle est restée souriante, aimable et gracieuse. Lorsqu'elle dit une phrase, elle a façon de débanaliser les conversations courantes ; à son retour, elle a retourné les sympathies et refait une popularité au règne.

Déjà à Amiens auparavant, dans son appareil très simple, et ses bonnes volontés si évidentes, elle avait rallié beaucoup d'indécis. Là, des mots lui étaient venus que la courtisanerie platement naïve de ses hôtes avait montés au plus haut. Et les enthousiasmes avaient gagné de proche en proche jusqu'au peintre Meissonier

qui garda de son passage à Amiens une aquarelle exquise, un petit chef-d'œuvre à placer auprès du *Solférino*, ni plus ni moins sincère (1). Ces campagnes terminées comme elle le souhaitait, elle rentrée aux Tuileries, ç'avait été le tourbillon retrouvé, les fêtes reprises, les réceptions, les déplacements à Fontainebleau ou à Compiègne, l'obligation de continuer en avant la marche que les courtisans, un instant arrêtés et déjà reposés, ambitionnaient de poursuivre. *Nullum momentum sine linea*, disait la devise du cardinal de Richelieu, c'eût été celle de l'Impératrice tout aussi bien. Dès le matin, les conférences avec Worth sur ce qui se doit porter de mieux, des choix à faire, choix très graves, vous m'entendez ; les opinions de Leroy sur la coiffure du jour ou celle de la soirée ; après les instants donnés à l'Empereur ou au prince, la correspondance, la toilette du déjeuner, le déjeuner, la toilette de la sortie, la promenade en voiture, les visites (2), les audiences, la toilette du

1. Cette aquarelle de Meissonier a été gravée à l'eau forte par Jacquemart.

2. Elle visitait les dispensaires ; le peintre Edouard Sain conserve l'esquisse d'un tableau montrant Napoléon et sa femme au milieu des religieuses et des enfants dans une des maisons patronées par eux.

dîner, le dîner, l'opéra ou les bals, et tous les lundis une réception intime. Rarement en son lit avant deux heures, plus rarement encore après huit heures du matin. De graves soucis par surcroît, des froissements d'amour-propre, mille tracasseries d'intérieur, des querelles à apaiser, des gens à tancer, tout ce qui énerve et aigrit les meilleurs caractères et leur apporte la mélancolie noire des spleens.

L'Impératrice arrive ainsi à l'exposition de 1867, l'apogée de la puissance impériale, alors que, malgré tout, elle a loisir de se croire la première dame du monde ; les souverains d'Europe le lui assurent, son entourage le clame ; il se faut donc s'incliner. A l'âge qu'elle a, Napoléon Ier épousait Marie-Louise, et elle demeure d'autant plus étourdie du calcul, qu'on répète volontiers combien le grand homme avait été inconséquent à son âge ! Alors elle n'était plus une jeune femme, puisqu'on avait réputé vieux ce conquérant à la quarantaine. Par opposition aux reines, ses contemporaines immédiates, il lui passait des consolations, la reine Victoria, son aînée, la reine Augusta, plus encore, même l'Impératrice de Russie ; nulle occasion ne lui fut plus cruelle de noter les retours, elle y revenait

sans cesse, et on la voyait s'ingénier à corriger les petits outrages l'un après l'autre impertinemment venus. Si bien que l'heure ayant sonné de paraître en scène, on admira que la science eût à ce point contrebalancé les mécomptes. Jamais elle n'avait été plus superbement impératrice, plus réellement souveraine qu'en ces moments.

De ce triomphe à la guerre, à peine trois ans, période comparable à celle qui, de 1786, conduisit la reine Marie-Antoinette à la Révolution. La Cour exaltée, nerveuse, exagérait ses enthousiasmes devant les gronderies d'en bas : Les espoirs toujours caressés de retrouver le prestige, des colères et des soumissions, toute la bonne grâce que les circonstances suggèrent aux gens perdant assurance. Souvent, pour oublier, on met doubles les parts de joie, on fait un gros bruit afin ne rien entendre d'extérieur. A Fontainebleau comme on verra, à Compiègne, partout où l'on s'éloigne des tracas journaliers on s'étourdit, on se monte; c'est plus à l'aise qu'on agit et qu'on pense. Cependant combien loin le décameron du début, l'existence toute jolie, combien enfuie la jeunesse aussi ! L'Empereur très las, malade, l'Impératrice distraite

et préoccupée, laissant courir le temps sans plus s'opposer aux anémies alanguissantes. Impitoyables, les photographes officiels prennent leurs poses ; ils nous montrent un homme éteint, une dame alourdie, enfouie dans des toilettes écrasantes, un petit garçon insouciant déguisé en soldat. Ces effigies contraintes, qu'un particulier refuserait, mais que les potentats ont la faiblesse d'admettre iront tantôt servir à André Gill, à Pilotell, pour leurs charges malicieuses. Le galbe délicat de l'Impératrice Eugénie en est à la phase où les lignes affectent des tracés obtus et des contours méchants. Ses yeux s'en vont tomber aux joues, ces joues même se sont arrondies, et les coiffures de Leroy en tire-bouchons sont mal faites à ressusciter les grâces anciennes. La souveraine n'est point dupe, elle sent très bien le moment venu où les femmes valent par autre chose que la beauté ; alors elle s'applique à des jeux plus graves : elle se cherche un intérêt dans les affaires, elle s'agite et, dans ses voyages officiels, c'est en qualité de régente qu'elle agit.

Entre juillet et septembre 1870, elle est la Marie-Antoinette d'après Varennes. Personne ne nous a gardé d'elle une image fidèle en ces



L'impératrice Eugénie
au moment de la guerre de 1870

moments terribles ; tout à l'heure, ce sera l'éclosion farouche des caricatures monstrueuses, mille abominations inspirées des effigies heureuses d'auparavant, comme, en 1792, Villeneuve empruntait à Mme Vigée-Lebrun les profils de la reine. Jusqu'à la fin, l'Impératrice était restée aux Tuileries ; elle espérait encore, elle espérait même quand on lui jeta sur les épaules je ne sais quelle défroque, et qu'on l'entraîna justement par ce guichet du Louvre d'où son carrosse de mariage était parti pour Notre-Dame...

CHAPITRE III

L'APPARTEMENT DE L'IMPÉRATRICE AUX TUILERIES

Ce n'est pas l'histoire la moins curieuse après tant d'autres que cette Cour très vite constituée, bâtie en hâte, faite d'éléments peu courtisans à son début, et tantôt devenue la maison la plus somptueuse qui se fût encore vue chez nous. La Française est pour ces choses excellemment douée, et son évolution dans le sens élégant n'est point longue. De traditions apprises, d'un rapide commerce avec les personnes nées, elle discerne les lignes utiles, et, par phases successives, elle a vite fait de mettre le ton à son point, jusqu'à prendre le pas et à devancer ses maîtres. Les dames du premier Empire s'étaient éduquées au contact de Mme de Montesson, veuve morganatique du feu duc d'Orléans; en peu d'années, il ne leur restait guère à atteindre.

Tout ainsi, les femmes que la Révolution de 1848 avait surprises en un état modeste, mal assurées de leur fortune et peu formées pour le monde, franchirent en deux ou trois ans l'étape qui les séparait de l'ancienne société orléaniste. Leur mérite y est d'autant plus notable que le second Empire n'avait pas le prestige militaire de l'autre ; les erreurs y comptaient davantage, et les *Mesdames Sans-Gêne* n'eussent point si facilement rencontré la bienveillance dans la réunion nouvelle de personnes éduquées et polies. Un souvenir persistait du précédent règne, et son allure de bonne race forçait les attitudes. L'Empereur avait, dès la première heure, rallié les orléanistes papillonnantes, celles dont les convictions résistent mal aux attirances, et qui s'en vont s'asseoir où l'on entend rire. Ce fut pour ce souverain garçon un jeu particulier, il s'amusa de s'entourer ainsi de têtes jeunes et, suivant le mot d'un assistant, il ne semblait pas impossible qu'une intrigue naquît en cet Olympe mignard. Il n'était point question de Mlle de Montijo encore ; même on ne redoutait pas ce que les puritains d'un régime nomment une mésalliance. Tout bonnement imaginait-on quelque accointance, le passage momentané d'une

Lavallière ou d'une Montespan; les mieux informés glissaient volontiers des noms en réclamant le mystère.

Le mariage assez imprévu du prince ferma la bouche aux plus bavards; beaucoup d'entre eux laissèrent entendre que l'événement ne les surprenait point, mais, comme nous l'avons vu déjà, ils avaient trop d'habileté pour jouer les Sully jusqu'à la brouille. Puis, l'aventure n'était pas de pareille qualité, et la jeune comtesse de Téba ne se pouvait rapprocher plus guère des amies du roi Henri IV, que le prince Louis-Napoléon de son prédécesseur Napoléon le Grand. Aussitôt, on avait vu se produire un phénomène bizarre, Mlle de Montijo n'avait dans la société parisienne que des amis ou des amies. Eût-elle été princesse du sang royal, sa cour d'auparavant n'aurait su être ni plus attentive, ni mieux prosternée devant elle. Voilà que de son passé il ne restait que la légende des contes favorables. Descendante des Guzman, comtesse pour sa part, grande d'Espagne, elle prenait aux yeux des gens cette qualité spéciale d'étrangère dont les Français font un énorme cas en toutes circonstances. Quelqu'un alla jusqu'à lui découvrir dans les

collections publiques un ancêtre, affublé d'une perruque à faire honte par sa majesté et ses dimensions à celle du roi Louis XIV. Les snobs goûtent ces raisons, ils en récréent leurs propres prétentions nobiliaires, et de ces motifs excusent leurs revirements. Nul ne fit grise mine à l'Impératrice désormais.

La souveraine des Français a donc un idéal romantique, elle s'enthousiasme pour Marie-Antoinette. Elle vit et surtout on lui fit voir entre la reine et elle des parités de nature; elle eut une joie à la fois et comme une frayeur de ces assimilations. Pour qui cherche en arrière des actes journaliers, l'Impératrice subit expressément l'entraînement d'un modèle; elle goûte les allures très libres de sa devancière, elle rêve comme elle de se débarrasser des assujettissements oiseux de l'étiquette. Elle ne démêle pas ce qui. dans son imitation, lui vient de son genre de vie passée, obligé aux considérations économes. Elle estime fort Trianon de se vêtir de robes simples, et elle juge ressusciter les paniers en adoptant les crinolines tapageuses. Ces idées grandissent chez elle de la faveur où les écrivains d'art montent le XVIIIe siècle entier; elle en subit les

suggestions, elle en rêve au point de souhaiter retrouver partout chez elle le décor de l'époque préférée et inoubliable.

Sur le fait de restitutions historiques, les souverains avec les acteurs souffrent d'erreurs venues de mille causes : des interprètes de leur pensée d'abord, architectes, décorateurs, couturiers qui travestissent à la mode du jour les goûts du temps passé et bariolent à outrance. Faute d'une éducation graphique suffisante, l'Impératrice tenait pour argent comptant les plus folles histoires. On arrangeait pour elle dans un style étrange et bâtard, quantité de meubles, de bibelots ou de costumes dont le seul tort était de caricaturer pitoyablement ce qu'ils étaient censés rappeler. Sans doute Viollet-le-Duc était là près d'elle, mais il s'était sagement cantonné dans le moyen-âge, et les fanfreluches Marie-Antoinette le laissaient froid. On s'en rapportait alors aux opinions polychromées de l'entourage, aux artistes, aux chambellans, aux dames aussi dont la courtisanie s'arrêtait devant une critique, à supposer que les uns ou les autres eussent eu de sortables raisons pour critiquer.

Dans le tableau où Winterhalter l'avait

peinte entourée de ses confidentes, l'Impératrice Eugénie n'était pas loin de se prendre pour une princesse du dernier siècle, une de celles qui avaient assisté au *Devin du Village*, et s'en allaient visiter Rousseau à Montmorency. « N'est-ce pas, disait-elle, que Mme de*** rappelle un Vigée-Lebrun? » Elle n'osait se mettre sur les rangs, mais elle eût voulu qu'on le lui vînt assurer. Ni elle cependant ni personne de ses compagnes ne s'avisait de la véritable valeur de la toile, celle de montrer, dans une pose aimable, la plupart des jolies personnes du second Empire, avec leurs atours, leur physionomie datée, et leur grâce particulière. Entre ces dames et Mme de Polignac, l'écart est aussi grand que peut l'être celui d'entre la duchesse de Berry de 1825, et une dame d'aujourd'hui portant les mêmes manches à gigot. Pareillement, les intérieurs des Tuileries, en dépit de la science de M. Lefuel, ne rappelaient que vaguement les Pompadoureries du XVIIIe siècle. J'en veux parler à loisir, car voici dans l'instant des choses peu connues, et pour le moins aussi oubliées de nous autres que les garnitures en sourcils de hanneton employées par la reine Marie Leczinska.

C'est au premier étage, sur le jardin des Tuileries, entre le pavillon de l'Horloge et le pavillon de Flore (1). Au-dessous habite l'Empereur, et de plain-pied, sur la place du carrousel, le « Petit Prince ». Aménagés pour le mariage de Napoléon, les appartements sont définitivement achevés dans leur mobilier et leur décoration vers le temps de la campagne d'Italie. On accède chez l'Impératrice par un escalier spécial où se tiennent les Suisses; de là on arrive à la chambre des huissiers. Ceux-ci reçoivent les personnes admises à l'audience et préviennent les chambellans ou les dames de service qui se tiennent dans le salon vert.

Le salon vert est l'endroit des caquets mondains; les chambellans vêtus d'un frac bleu et de culottes blanches, les dames en robe de ville très habillée, devisent et babillent. A l'entour d'eux, le décor le plus doux et le plus caressant qui se voie; sur les murs, au plafond, à travers le tulle des fenêtres, partout, une symphonie de verdures nuancées, tendres par endroits, avivées en d'autres. Comme dessus de porte,

1. La description des appartements de l'Impératrice nous a été donnée par M. Rouyer, architecte qui en a publié un ouvrage avec figures gravées.



La salle à manger aux Tuileries

l'architecte a imposé aux décorateurs les oiseaux au plumage congruant, pics-verts ou perroquets, et les chambranles sont enguirlandés de ramures et de feuillages au naturel. Ainsi se trahissent les tendances d'alors sur le fait de coquetterie; le ton est d'assortir une étoffe à l'autre, un chapeau à une robe, un fauteuil à une tenture, et M. Lefuel a passé sous ses fourches impitoyables. Bien mieux, on lui a imposé une imitation libre du XVIIIe siècle, une confusion entre deux styles, le compromis d'entre les rocailles de Juste-Aurèle Meissonier, et les mièvreries de Slodtz. Dans l'ornementation des plafonds il a dû prendre aux uns et autres comme si, dans cent ans, on associait naïvement Percier et Fontaine à M. Garnier. Les meubles eux-mêmes ne sont d'aucun temps précis, ils sont des deux ou trois rencontrés au XVIIIe siècle; les dames d'honneur ont un coquet bureau destiné à recevoir leurs livres, leurs correspondances ou leurs menus ouvrages de broderie. c'est une marqueterie Louis XVI. Les fauteuils sont inspirés de Lajoue. Le grand artiste qu'est M. Lefuel a dû rajeunir les idées, parce que le beau monde ici présent ne comprendrait pas la copie absolue; ce qu'on exige de l'architecte

est une interprétation galante, un arrangement dans le goût des « marquises ». Les marquises ont bon dos; la Cour n'est point assez éduquée pour que le vrai absolu paraisse vraisemblable; le meuble or et blanc de formes fantaisistes, si fort admiré de chacun, en est la meilleure preuve.

Un deuxième salon faisait suite à celui des dames; on y introduisait les visiteurs admis à saluer la souveraine et attendant leur tour. Ici tout est rose, roses les chambranles, les tentures, les tapis, le plafond même peint par Chaplin et représentant un triomphe de Flore en camaïeu carminé. Un rose joli et engourdissant, clair dans les grandes surfaces, plus vif dans les motifs d'ornements. Ceci s'éloigne beaucoup de ce qui nous plaît aujourd'hui, mais ce genre avait sa gaîté et sa douceur, et s'il est vrai que le rose porte aux idées joyeuses, les visiteurs de l'Impératrice lui devaient arriver le sourire aux lèvres. Ils avaient aperçu au plafond son fin profil porté sur les nuées par la déesse Flore, avec, au-dessus des portes, beaucoup de minois délicieux et mutins, et dans la salle un meuble des Gobelins blanc et groseille, des tapis fraise écrasée, des tentures pivoine,

jusqu'aux gazes des croisées tamisant une lumière cerise. Que voilà donc des recherches amusantes, et comme en arrière d'elles nous devinons la préoccupation naïve qui les a dictées. Faisons-nous mieux? Peut-être que non, seulement nous avons varié nos frivolités, et comme nous n'assortisons plus les nuances, nous tenons pour simples ceux qui en cherchaient les concordances.

Du salon rose une porte s'ouvre sur le salon bleu. C'est là qu'est assise l'Impératrice sur un siège bas, sans autre appareil de majesté, tout à fait en Parisienne, presque en artiste. Mais eût-elle lu la *Vie de bohème* et connu les théories de Schaunard, la souveraine n'eût point souhaité mieux que cette orchestration savante et symphonique de bleu sur bleu, cobalt et outremer mêlés, allant de l'azur limpide jusqu'aux violences du bleu de Prusse. Toutefois, grâce aux verrières tendres, l'alliance de ces taches se totalisait en une lumière suave, légère, très bienveillante aux carnations et aux toilettes. Elle-même, l'Impératrice, y gagnait en fraîcheur par l'opposition de sa chevelure dorée et l'éclat cérulé que prenait son teint dans le voisinage. D'ailleurs, on sentait sous cette décoration plus

réservée, et dans le mobilier moins officiel, dans la profusion d'objets personnels et de bibelots choisis, comme une affirmation de main mise particulière, l'aveu de préférer cet endroit aux autres et d'avoir pour ces tonalités une spéciale attirance. Que la souveraine reçût et donnât ses audiences, ou qu'elle se préparât à se rendre au bal de la Cour, c'est là qu'elle venait jeter son coup d'œil à la glace d'entre fenêtres, sous l'œil amusé des belles amies peintes par Dubufe en haut des portes (1).

Adorables toutes, ces préférées, en leurs travestissements ethnographiques. Là-bas est la princesse Anna Murat personnifiant l'Angleterre blonde ; ici Mme de Malakoff en Espagnole brune et piquante ; Mme de Morny figure la Russie dont elle vient ; Mme Walewska, l'Italie ; la duchesse de Cadore, l'Orient ; Mme de Persigny, je ne sais plus quelle autre contrée du monde. En cette pièce, nulle chose qui ne fût en soi un chef-d'œuvre d'exécution et une merveille ; torchères, vases de lapis, meubles de marquete-

1. Je ne connais aucune photographie de ces ensembles ; mais le livre de M. Rouyer montre les portraits au milieu des détails d'architecture. Je renvoie le lecteur à cet ouvrage curieux.



Le salon d'Apollon aux Tuileries

rie ornés de bronze, pendule splendide et rare, admirables draperies des fenêtres tombées en façon de manteau impérial, glaces immenses serties de boiseries dentelées et ajourées. Vraisemblablement Marie-Antoinette tout à coup ressuscitée et revenue là n'eut point reconnu son XVIIIe siècle câlin et si joliment simple, tout ce qui avait rendu son art le plus musqué, le plus divin des arts ; mais elle eût été éblouie et charmée, étonnée aussi que tant de richesses accumulées ne parussent point trop lourdes aux épaules d'une simple comtesse espagnole.

Dans le salon bleu l'Impératrice Eugénie reste la souveraine, elle y garde l'auréole de majesté que les étiquettes lui imposent. Mais la porte de son cabinet ouverte et le seuil franchi, elle redevient seulement la femme, la maman, la grande dame chez elle, bien chez elle, hors des regards, à cent lieues des courtisans. Ceci pourtant touche au salon bleu et y fait suite. Deux pièces moyennes rejointes entre elles par une arcade de milieu isolant l'une de l'autre et faisant de ci de là un tas de recoins, de petites places écartées, où les objets vivent à part l'un de l'autre. Octave Feuillet a été l'un des rares invités qui eussent visité ce musée intime, et

il en a des phrases bien amusantes. L'Impératrice lui a dit un soir : « Voyez donc mon cabinet! » il en est joyeux comme Molière de manger à la table du roi. Alors il entre avec des respects de croyant franchissant le seuil d'une mosquée ; il aperçoit des fleurs, des gerbes de fleurs, de petits meubles ordinaires, usagés et sans recherche. Dans une vitrine, l'Impératrice conserve le chapeau de l'Empereur troué par les balles d'Orsini, elle y a aussi des miniatures et des photographies. Déjà les deuils ont commencé pour elle ; sa sœur la duchesse d'Albe, figure aimable et très bonne est morte pendant un voyage de la souveraine ; on la voit exposée partout aux yeux, en peinture ou en photographie, cette photographie de Disdéri surtout où on l'avait prise de profil pour montrer les étranges parités de lignes entre elles deux. Mais il manque au récit de Feuillet la présence de la maîtresse du lieu ; il parle d'elle à peine, elle lui a abandonné la place et s'en est allée rejoindre ses invités. Il nous eût si bien dit pourtant comme elle vivait parmi ces choses, quelles attitudes elle prenait, et quels souvenirs lui rappelaient ces reliques !

Mme Carette a dans ses mémoires la précision

plus intime. Sa qualité de lectrice lui a permis d'entrer là aux heures recueillies. Elle nous donne une juste proportion de ce cadre un peu bourgeois, dont les murailles sont tendues de gourgouran à larges stries d'un vert tendre, dont les meubles très-bas sont de satin capitonné, et dont les rideaux pourpres, très lourds, apaisent la lumière. Les boiseries y sont d'acajou naturel, foncé de teinte, ce qui assombrit encore, et met sur les objets et les personnes une teinte discrète et religieuse. La cheminée rouge supporte un marbre élégant représentant l'*Étoile*, œuvre échappée aux incendies de 1871 et depuis offert par l'Impératrice à la famille de Sancy de Parabère. Ici et là deux vases chinois exposent un entrelacement bizarre de feuillages; il y a plus loin un canapé, deux petites tables parallèles couvertes de reps, dont la bordure est le travail de l'Impératrice elle-même. Dans une encoignure la grande horloge à gaine, avec, tout près de la vitrine, des reliques dont nous parlions, celle où se voit le chapeau troué, les religions de famille, miniatures, tabatières, coffrets, médaillons, la plupart très naïfs et sans autre valeur que le prix d'attachement. Contre les murs deux statues de femme en

bronze servent de torchères et sur la paroi du fond, dans une ombre, le portrait de l'Empereur par Cabanel. A gauche de la cheminée la duchesse d'Albe, avec, pour pendant, la princesse Anna Murat, par Winterhalter.

Dès son réveil l'Impératrice s'enferme là; elle s'assied près de la porte sur une chaise basse, et elle a près d'elle un guéridon d'ébène où sont disposées les écritoires et les plumes. Elle écrit sur ses genoux, elle écrit fébrilement une correspondance copieuse, mille lettres amicales, alertes, désordonnées, pimpantes comme elle est toute. A des intervalles elle peint à l'aquarelle des portraits ou des fleurs, en femme du monde qui doit aux arts une partie de ses récréations. Elle n'a grand souci de la musique, c'est un reproche qu'on lui fait, certaines personnes l'en voudraient plutôt louer. Il y avait eu dans la famille la bonne reine Hortense et la reine Hortense avait composé le *Beau Dunois* que les orchestres officiels attaquaient pour un oui ou pour un non avec une comique insistance. Jugez ce qu'il en eût été d'une romance écrite par l'Impératrice! Napoléon III ne l'osait penser. Il disait de son sourire désenchanté : « Ma pauvre mère ne



La famille impériale en 1860

soupçonnait pas ce qu'elle me réservait en inventant des airs. Au moins Ugénie n'a pas cette faiblesse. » Il prononçait Eugénie à la vieille mode française comme Louis-Philippe nommait *Ustache* un couteau de poche (1).

Pour le mari et la femme ce cabinet était le vrai salon de famille, celui où l'on parlait de ses affaires; lui fumant de sempiternelles cigarettes et rêvant tout haut, elle, assise, le menton sur ses mains, sa parole brève tranchant les questions, le petit prince cabriolant sur les meubles et mettant les objets en désarroi.

Ils se donnaient, ainsi, l'illusion de se reprendre, ils s'imaginaient alors vivre l'existence paisible de rentiers inconnus. Que l'Empereur fût en son appartement, placé immédiatement au-dessus, il évitait pour correspondre avec elle de déranger les chambellans de service. Il mandait Bignet, le chef des huissiers, majordome de confiance de l'espèce des Caleb. A ses maîtres, Bignet était plus indispensable que ne pouvait l'être, — révérence sauve — le Vice-Empereur lui-même. Bignet savait les petites

1. Mme de Montijo, elle, nommait sa fille *Ourénia* en gutturalisant le G de Ugenia. C'est sous ce nom d'*Ourénia* que les anciens intimes connaissaient l'Impératrice.

manies, les heures convenables pour se présenter aux portes. On lui abandonnait la surveillance des tables, le contrôle des menus objets nécessaires aux déplacements. Qu'il serrât dans une valise le cadenas de l'Impératrice, les gens de Cour devinaient qu'un voyage était décidé, ils ne l'apprenaient jamais avant. Lui, encore, connaissait la place attitrée des bibelots, les endroits assignés à tel ou tel portrait, il les remettait en ordre au cas qu'il les trouvât dérangés. Près de l'Impératrice, Bignet jouait les valets de l'ancienne observance, les Comtois ou les Champagne de Marie-Antoinette. En dépit d'une fugue très méchante de son propre fils, il demeura attaché à la souveraine, il est mort, en Angleterre, auprès d'elle.

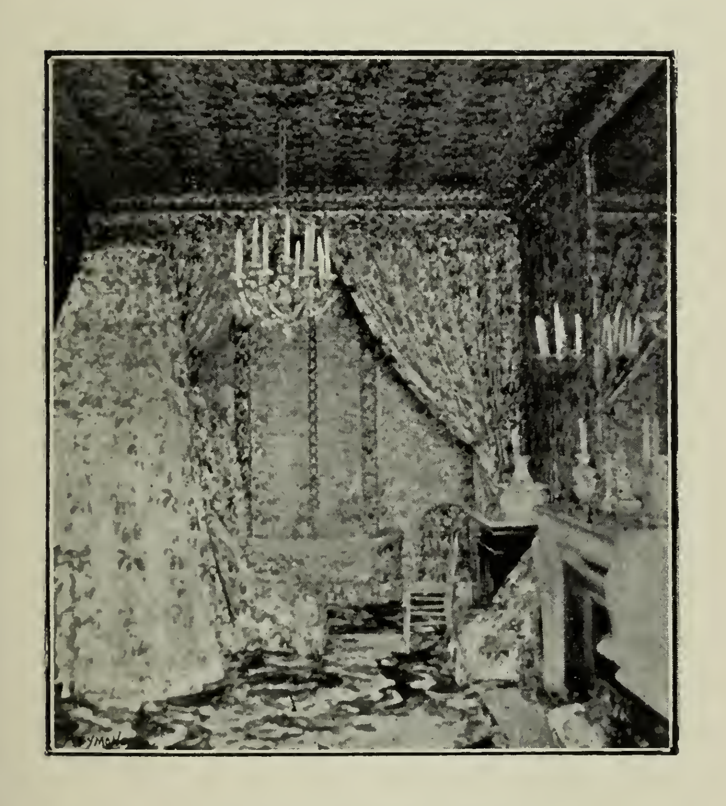
Sortant de ce cabinet de travail, on traversait une petite antichambre obscure, nuit et jour éclairée au gaz, et l'on pénétrait ensuite en une pièce assez vaste à trois fenêtres donnant sur un balcon. C'était le cabinet d'atours. Ici tout de grand luxe, mais aussi de discrétion, comme une salle de glaces reflétées les unes dans les autres, doublant la lumière et laissant aux per-

sonnes présentes la faculté de s'apercevoir sous tous les angles possibles, de face, de profil ou de dos. Des lavabos très larges sont installés sur des supports drapés, et sous l'un d'entre eux est la baignoire, non point d'argent — la mode en sera plus tard — ni même de cristal taillé comme sous le Premier Empire, mais simplement fabriquée d'un métal anglais brillant. La toilette à coiffer est habillée de dentelles sur transparents de soie bleue, avec, pour accessoires, le service en vermeil provenant de la reine Hortense et probablement ciselé par le fondeur Thomyre. Quelques sièges épars, sans ordre, des guéridons chargés de flacons, de pelottes, de trousses, puis, au fond de la pièce, un peu à l'écart, une immense corbeille offerte le jour du mariage de l'Empereur par les dames de la Halle, et qui, dans l'instant, sert à recueillir la lingerie fatiguée. Ultérieurement, le le cabinet de toilette deviendra un salon, car l'Impératrice adorait transformer les êtres, déplacer les meubles et ne s'éterniser point aux mêmes habitudes.

La chambre à coucher est assez lourdement décorée de dorures ; elle semble une restitution de celles d'Anne d'Autriche ou de Marie-Thé-

rèse, sa bru. Elle fait suite au cabinet de toilette. Entre ces deux pièces se trouvait un petit retiro à une fenêtre, communiquant aux atours, sis à l'étage supérieur, grâce à un ascenseur hydraulique. Par cet ascenseur on descendait sur leur forme les toilettes désignées par l'Impératrice, lesquelles évitaient ainsi les froissements des escaliers en colimaçon. Sur ceci une légende : chaque mouvement des souverains à la sienne. On prétendait que, depuis ses couches, l'Impératrice avait une gêne à s'habiller, on la montrait installée au-dessous de l'ascenseur et tout à coup, au jeu de la machine, coiffée de ses robes tombées du plafond comme d'un éteignoir !...

Mais combien la chambre du lit avec son attirail pompeux, ses courtines épaisses, l'estrade de sa couche, ses frontons pesants, est peu faite pour cette personne ! Au plafond Faustin Besson a peint une allégorie d'amours soutenant le médaillon de la reine Hortense ; c'est comme si Fragonard eût été chargé de décorer après coup les appartements de Louis XIV à Versailles. Ces théories joyeuses jurent formellement avec la majesté royale du lieu. Un lustre donne à la salle une allure guindée de



Salle de bains aux Tuileries

représentation, et les meubles épais, pataués, mal venus achèvent de déconsidérer l'ensemble. Le pape a fait les frais des choses pieuses conservées là : la rose d'or réservée par lui aux princesses régnantes, les palmes bénites à Saint-Pierre le jour des Rameaux, de petites saintetés disposées en tous endroits, comme en Espagne les images miraculeuses. Mais, à la froideur des êtres, à leur rigidité morne, on devine que l'endroit ne plaît pas. C'est encore un trône et le trône déconcerte cette nature de femme ennemie des étiquettes et des contraintes. Dès son réveil, l'impératrice s'évade et ne revient que pour la nuit.

A l'heure du dîner elle est habillée avant tout le monde ; elle passe quelques minutes dans son cabinet, et se rend au salon bleu. Là sont réunies les personnes invitées, les dames de service et les chambellans. Un quart d'heure avant le terme fixé, la souveraine passe dans le salon d'Apollon sur lequel donne le salon bleu. C'est en cette salle qu'un peintre a montré Napoléon et sa femme se donnant le bras et se préparant à aller à table (1). Le salon d'Apollon

1. Ce tableau de M. J. Castiglione peintre italien a été photographié par Bingham.

est meublé dans un style Louis XIV interprété par les ébénistes de 1860, sous tapisseries de lampas rouge et blanc et rideaux pareils. Au centre un canapé-pouf circulaire qui sert au petit prince dans ses gambades d'enfant gâté, gâté par son père, car la maman a moins d'indulgence. Une grande table ronde supporte un vase de Sèvres rempli de fleurs hiver et été, et quatre splendides lustres éclairent la pièce.

Vers les sept heures un maître d'hôtel prévient le préfet du palais que Leurs Majestés sont servies. Le préfet s'avance alors vers l'Empereur, accoudé à la cheminée ; il s'incline très bas, c'est le signal muet. L'Empereur prend le bras de l'Impératrice et la main de l'enfant, le préfet, les chambellans et les invités offrent chacun le bras à une des dames présentes. A table les souverains sont assis aux côtés l'un de l'autre, le général Robin leur fait vis-à-vis. On est le plus ordinairement treize à table, et la vaisselle plate est de ruolz !

Le couvert est dressé dans le salon Louis XIV sous la présidence d'une Anne d'Autriche en peinture, entourée de ses deux jeunes fils. Le service comporte quatre *doubles* que Dupuis dirige en habit noir. Derrière l'Empereur se

tiennent les huissiers en frac marron, derrière l'Impératrice le fidèle Bignet et le nègre égyptien qui est le Roustan de la maison impériale. Ce nègre était unique, il se prétendait de race illustre et se nommait Scander comme dans les *Mille et une Nuits*. On l'avait affublé d'une défroque de marchand de pastilles du sérail, et sous ce prétexte il refusait de servir toute autre personne que sa maîtresse. Pour elle il se montrait d'une humilité orientale très candide, il ne souffrait pas que d'autres s'approchassent d'elle s'il était là. Au demeurant, grâce à cet élément d'opéra-comique, les repas impériaux rappelaient ceux des Anglais riches qui, aux Indes, se font servir par une troupe mi-partie d'indigènes et d'Européens. L'impératrice Eugénie en goûtait la bizarrerie, et s'en amusait comme de tout ce qui tranchait avec les étiquettes et les apparats réglementés. De la famille c'est elle qui se rapprochait le plus de l'oncle ; lui tenait d'Italie sa passion des choses inhabituelles ; elle l'avait apportée d'Espagne, ce qui est tout comme.

L'Impératrice avait ses lundis en hiver, des réunions particulières d'une recherche et d'une

élégance tout à fait notées ; ceci la changeait des dîners officiels offerts le jeudi aux fonctionnaires, aux artistes et aux étrangers.

Le genre de ces soirées intimes constitue un contraste dont elle a plaisir ; on y souhaite plus d'entre soi et une simplicité relevée. Les causeries en font les frais, et l'on tolère aux hommes l'habit noir et le pantalon collant des lions de Gavarni, arrêté à la cheville, et laissant voir les bas noirs et les escarpins vernis. Le plus ordinairement on est dans le salon blanc, dit du premier Consul ; on y a tout bonnement disposé une double rangée de sièges, et l'on y danse jusqu'à l'heure du souper. Là, Mme de Castiglione ou Mme de Metternich tiennent les premiers rôles, l'une par sa beauté, l'autre par son entrain et ses trouvailles. Le marquis de Caux conduit le cotillon, c'est un intrépide, un danseur effréné, et il déride par ses calembredaines de courtisan joli homme. Longtemps on se contenta du salon blanc, puis, en 1867, l'Impératrice ayant accordé sa faveur à plus de monde, on se réfugia dans le salon des Maréchaux. On se prit alors à oser davantage, on se donna aux tableaux vivants, on s'oublia parfois de trop et la griserie monta comme avant 1789 à Ver-



Scander, domestique égyptien de l'impératrice

sailles et aux Trianons. Rentrée chez elle, l'Impératrice se pouvait bercer d'une illusion, celle d'avoir ressuscité les galanteries de l'autre siècle ; il ne manquait pas de fols pour l'en assurer et lui en faire leur cour.

Ainsi, dans son décor un peu théâtral, agencé dans le goût historique moderne, cette existence de souveraine des Français se passait toute, d'instant à autre fort bourgeoise en son cabinet de travail, ou bien au déjeuner entre son mari et son fils. Par ci par là une promenade, une visite à une exposition, une course au bois, sans autre souci que de montrer un chapeau. Lorsqu'on sortait ainsi, l'Impératrice portait un costume de ville et attendait chez elle que l'Empereur la vînt prendre pour la conduire à sa voiture. On partait en berline à siège drapé, le cocher poudré et deux valets de pied debout sur le marchepied d'arrière. Devant trottait le piqueur coiffé du bicorne et portant le couteau de chasse, à la portière de droite caracolait un écuyer. A l'intérieur du carrosse un chambellan et un aide de camp faisaient vis-à-vis aux souverains, et une autre berline suivait où avaient pris place les dames de service et M. de Piennes. Rarement le prince était

de la partie, on l'envoyait chaque journée à Bagatelle sous la surveillance de Miss Shaw, sa gouvernante. Il ne sortait jamais que sa mère ne lui fît au front une croix de sauvegarde à la mode espagnole pour le garder de malheur (1).

Et de tant de fantaisies rares, de caprices de femme adulée, de ces tentures, de ces peintures, de l'Empereur puissant, de la souveraine, du prince cajolé, il ne reste aujourd'hui parmi nous autres qu'un souvenir très confus, nous pourrions dire aussi reculé dans le temps que peut l'être celui des prisonniers du Temple. On a vu longtemps au milieu des ruines des Tuileries les vestiges du salon bleu, avec les portraits noircis et déchiquetés représentant les amies peintes par Dubufe. Leur sourire avait quelque chose d'effrayant comme avait pu l'être celui des Romaines surprises à Pompéi par les laves...

1. Un tableau de Decaen montre le jeune prince dans sa Daumont, ayant près de lui son gouverneur. Il sort de Bagatelle, et les spahis de la garde en burnous blanc lui font escorte.

CHAPITRE IV

LE « PETIT PRINCE »

Entendez cette histoire :

A l'heure précise où allait naître ce petit garçon pour qui la terre d'Afrique devait être si dure, la reine de Madagascar, Ranavalo, faisait assassiner notre consul à Maurice, M. d'Aunoy. Et les journaux disaient : « N'y « a-t-il donc aucun moyen d'en finir une bonne « fois avec ces brigands Hovas, et l'horrible « créature qui les gouverne? » Mais les paroles et les haines se perdirent dans les fêtes ; on eut tout à coup un dérivatif, on oublia les Hovas quand, au matin du 16 mars, le canon des Invalides annonça aux Parisiens l'arrivée d'un petit prince « bien portant, bien constitué, et doué d'une excellente poitrine. »

Il y avait dans la famille un autre prince dont la poitrine était moins bonne, c'était le prince

Jérôme, l'ancien roi de Westphalie, lequel avait pris un refroidissement et toussait à rendre l'âme (1). Hélas ! lui aussi le bon roi Jérôme fut un peu délaissé dans le bruit. Les journaux mêmes, occupés d'autres nouvelles, commirent à son endroit une coquille féroce et célèbre : « Le vieux persiste. » Le vieux persista, il allait même tout à fait bien quand on apprit la délivrance de l'Impératrice sur les quatre heures du matin.

Séance tenante, l'enfant fut ondoyé aux Tuileries ; il reçut les prénoms de Napoléon-Eugène-Louis-Joseph. Le pape était son parrain, et la reine de Suède sa marraine (2). Ceux qui le purent apercevoir alors et qui n'écoutaient pas trop leur courtisanerie dirent volontiers qu'il n'était point beau du tout et faisait une vilaine petite grimace de prince ennuyé.

L'Impératrice avait admirablement supporté

1. Les photographies du prince Jérôme montrent un beau vieillard, ramenant désespérément un cheveu rare, et rappelant de très près la physionomie de Napoléon Ier. Si l'Empereur eut vécu, il eût été à peu près en 1845 ce qu'était le prince Jérôme en 1856.

2. Il existe une photographie de la reine de Suède par Dernée. Elle porte un chapeau plat à plumes et une robe grise à manches pagodes très amples. La reine n'était ni élégante ni belle, loin de là.



Jérome, roi de Westphalie
frère de Napoléon Ier, en 1860

l'épreuve ; il se pouvait produire pour elle des accidents ; les choses allèrent le mieux du monde, et comme le roi Jérôme eut la belle galanterie de se relever, il ne fut question que de joie. Bien mieux, la guerre de Crimée s'en venait à peu près finie, l'Empire s'asseyait à la meilleure place en Europe, Napoléon III créait des maréchaux comme autrefois l'oncle ; ceux-ci se nommaient Randon, Canrobert et Bosquet.

Toutefois l'enfant qui est là n'est point roi de Rome, et ces maréchaux ne sont ni princes ni ducs, il y a des nuances.

Pour tout le reste, le petit prince pouvait rivaliser avec son prédécesseur. Sa layette extraordinaire avait été commandée à Félicie, la plus grande artiste en lingerie, qui habitait alors rue Vivienne entre la Bourse et la rue des Petits-Champs. Félicie avait obtenue de la Cour l'autorisation d'exposer ses chefs-d'œuvre, et dans les journées du dimanche 9 et du lundi 10 mars 1856, six jours avant le grand événement, elle ouvrit ses portes aux personnes munies de cartes ; les visiteurs furent si nombreux

que la circulation fut interdite aux voitures, et que des gens de police organisaient par paquets les fournées admises à la contemplation.

On entrait par la porte cochère d'un vieil hôtel, et dans un premier salon où l'on pénétrait s'alignaient tous les objets de la toitette de nuit ; dans un second salon les effets de bonneterie par douzaines, et le trousseau de madame la nourrice, déjà choisie, et habitant les Tuileries ; dans un troisième les habillements du jour, les robes, les surtouts, les manteaux par douze douzaines. Les robes étaient de Malines et de point d'Angleterre (celle du baptême en point d'Alençon valait 25.000 francs) les manteaux de satin bleu ou blanc, toutes choses décorées à la main de plumetis, festonnées, couvertes de rubans par flots, bordées de fins duvets, plus merveilleux que jamais Perrault n'en sut imaginer dans ses contes.

Puis on put voir le berceau ordinaire en velours blanc, capitonné d'étoiles d'or, recouvert de point d'Alençon. Ce berceau est destiné à la chambre de la nourrice, il y en a un autre d'apparat et celui-ci est un don de la Ville de Paris (1).

1. Indépendamment de ces couchettes le prince avait ses berceaux prêts dans les châteaux, à Fontainebleau,

Depuis le berceau du roi de Rome exécuté par Odiot et Thomyre sur les dessins de Prudhon, ni le duc de Bordeaux, ni le comte de Paris n'ont vu chef-d'œuvre comparable. Sans doute M. Baltard, chargé des dessins d'ensemble, ne s'y était point montré audacieux ni très jeune ; il était de l'Institut, et l'Institut en était encore un peu à Hittorf, aux bonnes vieilles traditions, il ne fallait pas que cette besogne officielle marquât de trop la fantaisie. Alors on s'était inspiré de Prudhon dans les dispositions générales ; une femme chastement drapée se tenait de bout à la tête de la bercelonnette et supportait une couronne impériale d'où tombaient les rideaux. Simart en avait sculpté la figure et les draperies ; la fonte et les ciselures avaient été données aux frères Fannière. Le corps du berceau est en forme de nef, la nef des armes de Paris, arrangée à la mode du jour, arrondie, ballonnée ; elle est, aux pieds, disposée en proue et supportée par un aigle que M. Jacquemard a modelé. A l'arrière, au-dessous de la

à Saint-Cloud, à Compiègne. A Compiègne, le berceau était près de la cheminée dans un grand salon, et simplement drapé de percale claire à fleurs.

figure principale, le navire porte un bouclier aux armoiries de la ville.

Alors, sur ce travail d'orfévrerie, tout entier dû à Froment-Meurice, on a semé des plaques d'émail en grisaille exécutées à Sèvres sur les dessins d'Hippolyte Flandrin. On y voit, dans le style habituel de l'artiste la force, la justice, la vigilance et la prudence. M. Baltard a contraint Flandrin à ces choses païennes ! Quant au choix de Froment-Meurice pour l'œuvre générale, il avait été imposé par l'Empereur lui-même qui tenait à contrebalancer une criante injustice du jury en 1855.

Une photographie nous montre le petit prince dans ce cadre magnifique ; il dort au milieu des dentelles, il a bonne mine, mais il paraît petit, petit, petit.

Il ouvre les yeux et il crie volontiers, le 2 juin, quand on le conduit à Notre-Dame pour le grand baptême.

La basilique a reçu sa décoration des histoires solennelles ; elle a été drapée de velours cramoisi semé d'abeilles d'or. Moins de faste que pour le roi de Rome, mais surtout



Le prince impérial en 1859

moins de ce mauvais goût du romantisme naissant que les architectes d'alors révélaient au monde. La cérémonie est indiquée pour six heures du soir, mais dès les trois heures de l'après-dînée il ne reste plus une place libre dans les tribunes d'entre-colonnes. Mesdames les Parisiennes sont accourues. en leurs grands atours d'été, toutes de clair vêtues, et froissant l'une contre l'autre au hasard des sièges les jupes immenses que la mode impose. D'instant en instant le canon tonne sur le parvis et épouvante les malades de l'Hôtel-Dieu, ou les chevaux attelés aux calèches de gala. Car voici que la nef s'emplit maintenant des princesses et des personnes de la Cour. Là-bas une dame fait sensation dans sa toilette en nuage rose, et sa taille magnifique, c'est la duchesse de Hamilton. Tout près d'elle marche le prince Oscar de Suède représentant la marraine.

Sur le coup de six heures un quart arrivent les voitures de la Cour ; l'enfant dans le premier carrosse attelé de huit chevaux tenus en main.

L'Empereur est en général, l'Impératrice en bleu et blanc, avec diadème de diamants, un collier splendide, et un long voile. Elle est d'une pâleur de cire. L'enfant est sur les bras

de sa gouvernante, l'amirale Bruat : il disparaît dans les dentelles et les rubans.

Derrière s'avance la nourrice en des habits bourbonnais, prête à tous événements et solennelle à faire rire. (Les médecins ne sont pas sans inquiétude sur son moral qui se révolutionne et se monte ; on a doublé son rôle.) Le groupe s'avance au milieu des dames portant les *honneurs*, et forme une jolie tache claire au milieu de la nef sombre. Le nonce du pape représentant le parrain, est en rouge éclatant, un rouge que les lumières de la nef avivent et qui donne à la scène un caractère étrange, impressionnant. Quelque chose de romantique et de moyen âge, sauf que les crinolines froufroutent à l'entour et détruisent l'illusion.

La cérémonie n'est point longue, on tient à n'abuser pas de la bonne volonté du principal intéressé. Comme il n'a point crié de trop au sel mis sur ses lèvres, on le réencapuchonne, et on le passe à l'Impératrice qui va l'élever dans ses bras comme un Saint-Sacrement pour en faire l'ostension à la foule. Malheureusement l'émotion la gagne, elle est plus pâle encore que tout à l'heure, elle ne peut quitter son siège, et c'est l'Empereur qui présente son hé-

ritier. Alors un cri immense de vive l'Empereur ! emplit l'église, le petit ouvre les yeux et de suite se rendort.

C'est la fin de ce commencement : on signe sur les registres et l'on se précipite au dehors où des menaces d'orage font la nuit presque.

Le soir, il y a banquet à l'Hôtel de Ville, et à la table des souverains, l'impératrice a toujours près d'elle l'homme rouge de tout à l'heure, ce nonce aristocratique, muscadin, qui par opposition, la fait paraître défaillante. Elle est joyeuse, et cependant elle a des craintes, de ces sensations singulières et inexplicables d'Espagnole superstitieuse qui, tout à l'heure, en quittant son fils aux Tuileries, a tracé sur son petit museau grognon une grande croix de sauvegarde.

Pour le « petit prince » la célébrité commence, il n'a pas une colique, pas un bobo dont on ne chuchote des journées durant. On le photographie habillé, déshabillé, éveillé, dormant ; on le dessine sur les genoux de sa mère, au milieu des quatre grandes dames attachées à sa personne. Il a les yeux clairs, les lèvres petites,

son sourire est charmant. Il est beau, il est mignon, il est adorable. Il saisit le sein comme un prince talon rouge; il grossit à vue d'œil, et à tout propos on le met sur la balance. Il *prend* beaucoup de grammes chaque journée, ce qui n'empêche pas la nourrice d'en reprendre à son tour, car on lui fait une chère de douairière. Jamais l'impératrice n'a rien vu d'aussi aimable, — je parle du petit — elle ne le voit que quand il a dîné copieusement ou qu'il dort, ce qui explique bien des choses. L'Empereur en raffole, il est déjà très faible et très près de se mettre à quatre pattes pour le porter sur son dos. Il dit Louis d'un drôle d'air mouillé, et comme il veut embrasser Louis, Louis proteste contre la cire des moustaches.

Louis maintenant aime moins que sa maman le prenne que sa nourrice; il le manifeste volontiers, et la Bourbonnaise en est fière. Fière d'autant plus que sa méchante humeur lui fait la situation fragile et que ses doublures sont là qui attendent l'occasion, leur nourrisson sur le bras. Chez les souverains même ces choses se voient. Mais au fur et à mesure que la connaissance vient, les craintes de la nounou s'apaisent. L'enfant ne dormirait pas sans elle, il lui faut



Le prince impérial en 1860

un coin de son mouchoir de soie pour poser sa tête et consentir au dodo. Jusqu'à près de trois ans, même après son sevrage, il ne dormira bien que sur un bout de foulard ayant appartenu à la nourrice, il le lui faut, il pleure si on l'oublie.

A deux ans, on le voit un bambino joli, ouvert, assez rond de formes : il a les cheveux épais et bouclés, une petite moue espiègle et déjà beaucoup de caprices. On l'habille maintenant d'une robe courte, d'un justaucorps de velours avec par-dessous des chemisettes brodées et des pantalons de toile festonnée. Pour le jour de l'an, on lui a imaginé un uniforme de grenadier de la garde, un plastron, une veste, une robe, et un bonnet à poil; c'est comme une cantinière lilliputienne. Son fourniment se complète de guêtres, de baudriers, de gibernes, d'un *coupe-chou* et d'un mignon fusil baïonnette. On l'apercevra ainsi affublé assis sur la selle de son père le jour de la rentrée des troupes d'Italie, en 1859. Pour la circonstance, il arbore un bonnet de police galonné dont il salue les soldats avec fureur. L'Empereur sourit, il a, pour ce jour-là, pris un cheval très calme que ce cavalier en surcharge n'impres-

sionne pas. Et devant la colonne Vendôme où les voici arrêtés pour la revue, ils semblent bien réellement les continuateurs de l'oncle, aperçu tout en haut.

A moins de onze ans de ce qu'on sait ! Onze ans, et la colonne sera renversée sur un tas de fumier, juste à la place où les voici tous deux, le père et l'enfant, si particulièrement heureux et triomphants. Et le maréchal que voilà saluant de l'épée, qui vient de parcourir les boulevards dans leur longueur à la tête de ses troupes, aura souffert les plus incroyables défaites (1). Plus encore, et par l'ironie des choses, ce brave soldat vaincu prendra la place de l'Empereur, habitera les palais et comme lui sera le maître. On en peut rire, on en peut pleurer, c'est la vie, et la vie est folle ; cette folie est même sa seule raison d'être.

Vous pourriez suivre l'enfant mois par mois dans ses portraitures et voir d'une saison à

1. Il existe une photographie instantanée représentant la rentrée des troupes sur le boulevard ; au milieu se voit distinctement le maréchal Mac-Mahon. Cette photographie m'a été donnée par le fils de Raffet, lequel l'avait achetée ; elle est fort rare aujourd'hui.

l'autre les transformations de sa physionomie ; la photographie s'empare de lui et le surprend en toutes ses poses de bambin. Aux Tuileries, sur un cheval de bois, jambe de ci, jambe de là, et si ennuyé qu'on l'interrompe pour une séance. Avec sa mère, une fois dans le courant de 1860, coiffé d'un boléro espagnol, et portant une veste de zouzou à brandebourgs, qui laisse bouffer la chemisette de mousseline. Puis, en 1861, il est sorti « de femmes », comme disait Brantôme, on lui tolère les culottes, et alors il a honte des jupes d'avant. Un beau soir de cette année, la princesse Mathilde a donné en son honneur un bal d'enfants costumé, où il apparaît en marquis, poudré à blanc, enrubanné, fort émoustillé de son succès auprès des jeunes filles. Quarante marmots lui font vis-à-vis, on danse des menuets, on cabriole, on folâtre tant et si bien qu'au dîner, servi à sept heures, on s'aperçut tout à coup que le prince avait ôté ses chaussures sous la table. La bonne princesse rit tout son saoûl, mais l'Impératrice était moins facile. L'enfant ne comprenait pas qu'on le forçât à se rechausser, lorsqu'on lui avait permis de faire ce qu'il voudrait. Il en commençait une moue vite apaisée par une distribu-

tion de bonbons aux danseurs et aux danseuses (1).

Sur ses cinq ans, il était pour l'Empereur un joujou très drôle, un dérivatif aux soucis, et bien souvent Napoléon mandait « Loulou » chez lui et lui donnait carte blanche. Puis, on lui faisait passer les revues des pupilles de la garde dans la cour du Carrousel, lui, vêtu en caporal des grenadiers, le fusil sur l'épaule, accompagné de son père et de sa mère, et se carrant devant les rangs avec une solennité risible. Les « hommes » présentaient les armes, les uns en zouaves, ceux-là en grenadiers, ceux-ci en chasseurs et, la revue passée, défilaient comme des vieux de la veille.

Certaine journée d'avril 1861, le petit prince eut une grosse émotion, et l'Empereur le fit préparer, dès longtemps, à la cérémonie. Il devait assister en costume militaire à la tranlation des restes de Napoléon Ier dans la crypte nouvellement terminée. Tout seul, accompagné de son père en grand deuil, et de sa mère couverte de crêpe, il descendit dans l'hémicycle; il

1. C'est dans une de ces réunions d'enfants qu'il prit la rougeole ; la pauvre fillette qui avait apporté le mal mourut d'avoir eu froid en quittant les danses.



Le prince impérial en bouton de chasse

s'agenouilla comme eux et, comme eux, jeta l'eau bénite sur le cercueil. L'impression lui en demeura très profonde ; il se rappelait longtemps après, ces grands cent gardes rangés et immobiles, les prêtres officiant, l'étonnant silence de tout ce monde accoudé au balustre d'en haut, puis les prières lentes, entrecoupées de repos lugubres, son père, le front dans ses mains, sa mère prosternée.

Dès ce moment, l'enfant est plus abandonné à ses gouvernantes : M[me] Bruat qu'il adore, M[me] de Brancion ou M[me] Bizot. Son institutrice anglaise sera miss Shaw, une personne majestueuse, dont le baragouin amuse ses espiègleries. Car c'est un petit garçon très amuseur, studieux tout juste, adorant se rouler sur les tapis au mépris de l'étiquette et faire aux cent-gardes de service des agaceries d'enfant gâté. A l'un, il met tout un cornet de dragées dans ses bottes pour ses enfants (1). Mesdames les gouvernantes font les gros yeux et parlent de Sa Majesté l'Impératrice, maman ! L'Impératrice,

1. Une des punitions infligées au petit, c'était que les cent-gardes ne lui présentassent point les armes lorsqu'il passait. Ceci constituait pour lui l'humiliation majeure, et l'on obtenait beaucoup de lui par ce moyen.

c'est bien; mais si on parlait de l'Empereur! Il y a dans ce tyran bonhomme une paternité somnolente et faible à ne pas croire; on ose en sa présence les pires choses, parce que les gouvernantes ne peuvent plus rien dire, et que le papa ne dit rien jamais. Un jour, l'Empereur s'entretient avec M. Nigra et l'ambassadeur a des papiers que le petit découpe en petits morceaux et jette ensuite à travers la pièce comme des papillons. Ce serait le diable s'il n'était gentil à croquer et plein de bon cœur. De la franchise aussi, car, au risque d'une fâcherie, il avoue ses peccadilles. Qui a marché sur le pouf du salon d'Apollon? C'est Louis. Qui a déchiré la tenture, arraché un morceau de cristal au candélabre, caché un chapeau ou jeté sous la table un morceau de viande? C'est Louis. Louis a des culottes d'homme, et Louis se conduit comme un tout petit garçon pas sage. Par la porte du salon bleu, l'Impératrice arrive en coup de vent, dans un froufrou de jupes, et Louis est au port d'armes. Il sait que la récréation est finie, et qu'on ne lui tolérera d'escapades que très juste le possible; il n'en aime pas moins sa mère, mais l'Empereur est autrement agréable. Et puis il monte à cheval, il a

des éperons, une moustache et des habits de général. Il a le bon rôle.

« J'aime bien papa, j'aime bien maman; seulement maman voit tout, et papa pense, alors il ne voit pas tout. »

Comme, à de certains moments, il voudrait pouvoir faire ce que font les figurines de ses livres à images! Le méchant Paul qui barbouille le tableau de son père avec des pinceaux et de la couleur! Il ferait une plus grosse moustache à l'Empereur et dorerait ses épaulettes. Au lieu de cela, il faut avoir du maintien, garder son sérieux, ne point élever la voix pendant le déjeuner sous peine de punition. La fourchette se tient comme ceci et non comme cela, et *comme cela* serait autrement commode. Il serait bon aussi de porter des chemises à petits plis, une cravate, une redingote, un pantalon à sous-pieds et des éperons, et cependant on en est encore à des colifichets de petit enfant. On lit et on écrit aux meilleurs moments de la journée, et si l'on sort pour aller prendre l'air à Bagatelle, chez lord Hertford, il y a des dames qui empêchent de courir trop, de s'asseoir, de boire à sa soif, et de patauger dans les bassins. Tout l'intérêt de la course est de voir galoper

un beau cavalier à sa portière, de croiser des voitures, de se mettre debout devant les vasistas baissés, et d'écrire dans la buée chaude. Puis des histoires qu'on ne saisit pas, des bouderies entre les gens qui accompagnent, des assauts de préséance pour des places à occuper. Lui aime autant être ici que là, il préfère être debout sur les coussins et se détendre. Devant lui, des secrets se racontent qu'il ne peut comprendre, et il en demeure étonné des journées. Pourquoi a-t-on ri, pourquoi a-t-on boudé ? C'est le diable.

Vers ses huit ans, on satisfait tous ses caprices sur le fait de costume ; on va jusqu'à l'habiller en valet de chiens de la meute impériale, un de ces gaillards que le peintre Schopin montre dans un hallali du cerf où l'Empereur joue un rôle de premier ordre. Il a la tunique galonnée, le chapeau en bataille, les bas clairs sur des culottes, et les photographes le gardent au monde ainsi déguisé et quinaud (1). Mais

1. C'est le photographe de l'Impératrice, Spingler, qui nous a conservé ces pièces amusantes et rares maintenant. Le prince est debout sur une chaise, il a le chapeau de gendarme des valets de chiens, la veste galonnée, les bas blancs sur les culottes. Il tient un cor de chasse enroulé autour du bras gauche.



Le prince impérial en valet de chiens

quand il a quitté cette livrée, quitté aussi son uniforme de grenadier avec, cette fois, les pantalons tombant sur les guêtres; il doit des heures de travail à son précepteur M. Monnier, et M. Monnier ne badine guère. C'est un pauvre garçon franc-comtois, très instruit, croyant, paysan du Danube, étonnamment dépaysé parmi ces beaux seigneurs et ces femmes charmantes. M. Monnier se bute, il prend fort au sérieux son rôle, il n'admet pas qu'on dérange son élève lorsque l'heure sonne d'étudier. Il s'est assimilé à Alcuin dont il vient d'écrire une histoire très serrée, et dans son innocence de la vie pratique, le pauvre précepteur s'en tient aux *curricula* du temps de Charlemagne. L'Empereur n'ose point insinuer que les temps ont changé depuis. Il a pour ce garçon honnête un grand respect, mais il convient que sa pédagogie montre un peu de sévérité carolingienne. L'enfant bâille, parce qu'on lui voudrait un raisonnement d'homme mûr, et qu'on ne s'explique pas sa froideur en présence du traître Ganelon ou de Roland coupant en deux les roches de Cerdagne. Il a plus de goût pour les minutes consacrées à M. Bachon, son professeur d'équitation dans le manège du Louvre, plus d'entraînement aussi

pour les sous-officiers décorés et médaillés, très doux, infiniment bons, qui lui enseignent à porter armes en l'appelant Monseigneur.

Le voilà un petit garçon pareil aux autres dans ses allures, ni plus beau ni plus laid, plutôt élégant de tournure et gracieux. On l'habille de vestes courtes, de culottes arrêtées aux genoux, on le coiffe d'une petite casquette à visière, comme nous les avons tous portées sur son modèle. Quand il monte sur son petit cheval, Bouton-d'Or, sous la surveillance de Bachon ou de M. d'Espeuilles, il est en gris, coiffé d'un chapeau rond, avec des guêtrettes de cuir. Delton nous l'a gardé ainsi, il a gentille allure, il « semble un petit lord », suivant le mot naïf de miss Shaw, la gouvernante.

Sa physionomie ne change guère de cinq à dix ans; elle est franche, ouverte, assez gaie. Le visage tient de l'Impératrice une chute des yeux vers les joues, plutôt jolie, du père un regard clair, sans toutefois les clignottements ni les indécisions. Le profil est fin, la nuque d'une attache distinguée, les mains assez dessinées, le corps droit, mais fort moyen. Il se coiffe en rejetant ses cheveux en arrière, ce qui met une houpette en haut du front et allonge l'ovale du

visage tout à fait gentiment. On a ri des oreilles, pourtant elles sont celles des bambins parisiens, un peu écartées, sans rien des caricatures qu'on en a voulu faire.

L'Empereur lui a donné le bouton de vénerie, c'est un nouveau prétexte à travestissement; la Cour adore les costumes et l'enfant plus que nul. Il a la veste à pans, les culottes blanches, les bottes à l'écuyère, le mignon couteau de chasse, et, sur la tête, l'inénarrable lampion Louis XV imaginé par de Dreux ou Compte-Calix pour l'uniforme des chasses impériales (1). Grotesque en haut de moustaches cirées ou de favoris, le lampion est sur cette bonne figure de petit, aussi gracieux que possible; le prince est très fier de son importance, il monte Bouton-d'Or ainsi fagotté, et, trottinant menu, suit la calèche de l'Impératrice dans les déplacements cynégétiques à Compiègne.

On le voit dans les circonstances prendre très au sérieux son rôle de fils de France; il s'est tenu aux côtés de l'Empereur sans rire, éton-

1. La photographie du prince ainsi costumé est de Spingler.

namment digne lors de la réception des ambassadeurs siamois à Fontainebleau. Ces gens, habillés de jaune, coiffés de bonnets pointus et qui se sont traînés sur les genoux jusqu'au trône ne lui ont pas trouvé un sourire. Sans doute, on l'a prévenu, on l'a sermonné, mais quel autre se fût tenu? Gérôme l'a peint aux côtés de son père dans la représentation de cette scène curieuse, il a dit la vérité en le faisant impassible, presque ennuyé.

Un peu plus tard, au moment de l'exposition de 1867, le prince impérial aura sa tenue de gala, un veston de velours noir, un gilet et une culotte pareils, des bas de soie rouge, des escarpins vernis, et, sous le veston, le grand cordon de la Légion d'honneur. Il est maintenant de toutes les fêtes, il salue les ambassadeurs, assiste aux banquets, touche la main des souverains de passage. Il sera embrassé au perron des Tuileries par ce roi Guillaume qui, à trois ans de là, affectera à l'endroit des siens, les hauteurs aristocratiques d'un burgrave. Et l'on s'est amusé beaucoup de la bonne grâce du petit, quand, au mois de juillet, en présence du sultan, le jour de la distribution des récompenses aux exposants, on l'a chargé de remettre



Le prince impérial en costume de gala,
à l'Exposition de 1867

à son père, à l'Empereur, une médaille d'or pour ses fermes modèles. Il a des façons mignonnes de saluer, de prendre la main aux personnages, il se campe, il se sent regardé et n'en a point honte. Hélas ! que ne lui dit-on pas? Il est l'héritier de la plus belle couronne, il a de l'esprit, il est le premier garçonnet de France, c'est dire du monde; l'Impératrice est là pour tempérer les éloges, mais, tout en protestant, elle laisse travailler cette petite cervelle, et Louis peut rêver à l'aise.

Il rêve parce qu'il n'entrevoit rien du monde qu'à travers les courtisaneries et les sourires intéressés. Il aurait peine à croire que ce Fontainebleau où il a sa flottille, que ce grand parc où il peut tout oser, que les Tuileries bousculées pour ses études sur les fortifications (1), ne fussent pas un bien propre, un héritage venu des siens. Puis, au milieu de l'ignorance où il vit des choses, comme tant d'autres avant lui, il a quelque jour un affront public, il en a l'étonnement des heureux frôlant par hasard les colères populaires. Là encore, on s'attache à gazer pour

1. Les enfants d'alors se rappellent les courtines, les fort lilliputiens construits pour lui sur la terrasse du bord de l'eau.

lui l'aventure, on enguirlande la vérité, il n'y a que l'Impératrice dont les crises de nerfs accusent le vrai. Alors, ce sont des pourquoi de la part de l'enfant, des demandes mystérieuses faites par lui à ses fidèles, auxquelles on riposte par des contes vagues. Tout d'un coup, très brutalement, il a fait son apprentissage de souveraineté, en attendant l'autre réveil, le plus terrible, celui de la guerre.

Jusqu'en 1870, on le berce d'illusions, on lui confère des grades, on le nomme officier. La Cour s'étourdit de mirages, il en prend sa part, stupéfait parfois cependant de traverser en voiture des foules moins empressées et moins polies. Puis on surveille davantage ses promenades, on veille sur lui, il n'a plus, comme jadis, la faculté de trotter sur Bouton-d'Or en compagnie d'un simple écuyer. Ses traits prennent de la langueur et de la rêverie. Il a beau donner aux photographes des poses tranquilles sous son uniforme de chasseur, le crachat sur la poitrine, et fixant bien de ses yeux limpides, il convient que quelque chose est changé. Alors il ne connaîtra plus qu'une saison de bonne, la dernière, passée à Fontainebleau, quand son père l'admet au jeu des petits papiers, et que la

soirée calme tombe sur le château. Une fois encore une extase, celle du départ pour l'armée, à Saint-Cloud à l'embarcadère spécial de l'Empereur, au milieu de la grande fièvre, dans les embrassements, avec partout des cris étranges venus des buissons voisins, des routes proches, les acclamations tout le long de la route, et l'assurance d'être enfin un homme portant épée. Imaginez le devin qui s'en fut venu dire la défaite, l'exil, Woolwich, et là-bas, tout là-bas, au bout de l'univers, dans une brousse d'Afrique, le Zoulou aiguisant sa sagaye contre l'Anglais et tuant le petit-neveu comme Hudson Lowe avait tué le grand-oncle...

CHAPITRE V

La Cour a Fontainebleau

Il y eut chez Napoléon III un sentiment très spécial dans sa passion pour Fontainebleau, une chose qu'il ne démêlait peut-être pas très bien lui-même, mais contraignante et attractive; probablement comme un besoin de chasser du lieu le mauvais sort dont sa famille avait souffert. Il lui sembla plus crâne de braver tout de suite, et de venir installer sa naissante monarchie, à l'endroit précis où celle de son oncle avait sombré. Ceci plût extrêmement; on considéra la manifestation comme un gage très sûr de liberté d'esprit et de dédain pour les héroscopes fâcheux. D'un seul coup habile le souverain interrompait les pronostics, dont les gens de cours s'amusent à piquer leurs nonchalances. En s'établissant là, il ne laissait aucun loisir aux opinions, ni



La parade des Cent-Gardes à Fontainebleau

le moindre thème aux prophéties : ce fut une formelle et vaillante prise de possession, presqu'un 18 brumaire,

D'ailleurs Napoléon Ier ne revivait pas à Fontainebleau que par les légendes lugubres, la table de l'Abdication ou l'escalier des Adieux. En chaque partie du palais, il avait marqué un peu de sa gloire intransigeante et hautaine. Ici, comme aux Tuileries, il avait tenu à poser son paraphe après les signatures des vieux rois de France; l'écriture différait, elle n'était ni moins audacieuse, ni moins sûre. La Restauration, ou la Royauté de Juillet s'en étaient tenues aux aménagements rencontrés; le neveu entrait pour ainsi dire en possession d'un héritage après quarante ans ; sauf les arbres qui avaient grandi, et les carpes de l'étang qui avaient blanchi, on eut attendu quelque part, les petits pages rouges du grand Empereur, les Mameloucks, même au bout d'une allée Marie-Louise et le roi de Rome. Chez Napoléon III, le tempérament aventureux et sceptique s'alliait aux rêveries sentimentales ; il se dut prendre à ces idées, et s'en amuser beaucoup. Non qu'il éprouvât en artiste, — il n'était ni de cette complexion, ni

de ces goûts — mais il concevait en simple, jusqu'à l'émotion souvent. Construit à la mode de son temps, il était fort capable de pousser à leurs extrémités les résolutions graves sans un regret, quitte à s'attendrir sur le chien du pauvre, ou la croix du soldat laboureur (1). Fontainebleau fut pour lui un intérêt de cet ordre, il y accourut à la première heure.

Il y montra, en des parties de chasses, l'extraordinaire costume de vénerie imaginé pour son service. Sans qu'ils y missent beaucoup de malice non plus, un peu à la façon des peintres qui nous donnent à présent un Premier Empire et un Directoire mirobolants, les artistes d'alors avaient ressuscité Louis XV. Ceci agréait aux dames, et pour ce motif enchantait les cavaliers, la vénerie impériale n'hésita point. Il fallait la tunique verte en souvenir de l'Empereur, on se tint à cette seule tradition, quant à la coupe il eut été aussi

1. Les soldats de Raffet, ceux de Charlet et de Bellangé l'amusaient beaucoup ; il devait à ces artistes une grosse part de ses succès politiques. Eux les premiers avaient ressuscité la légende bonapartiste et avaient fait du grand Empereur le héros d'un cycle artistique et littéraire comparable à la geste de Charlemagne.

naïf de conserver l'habit et le chapeau de 1810, que de vouloir demain, imposer au général Saussier, la tunique de Kléber, ou le claque de Masséna. Alors on trouva une chose pire : on emprunta à Compte-Calix ses opinions personnelles sur les roués de la Régence, on tailla les vestes comme il les faisait dans ses tableaux, et l'on adopta pour coiffure le lampion à trois cornes, par lui réputé celui de Canillac ou de Nocé. Possible sur la tête d'une femme jolie, le lampion s'arrangeait mal de favoris ou de moustaches cirées ; mais nul ne s'en avisa. Ce fut en cet accoutrement très singulier que l'empereur Napoléon III, flanqué du maréchal Magnan irrésistible, entra dans le château que l'oncle avait quitté en redingote grise (1).

Dans tout ceci beaucoup de précipitation, et ce je ne sais quoi de subit dont les régimes modernes souffrent plus que de tout. On avait

1. Le peintre Schoppin avait représenté un hallali du cerf dans une mare de la forêt de Fontainebleau. L'Empereur habillé du bouton de meute et portant le lampion prend une carabine des mains d'Edgar Ney. L'Impératrice s'apprête à mettre son mouchoir sur ses yeux. Derrière, le maréchal Magnan qui a l'air de penser à autre chose. Le tableau ornait un dessus de porte à Fontainebleau.

dû faire vite, et les considérations politiques s'en mêlant, on voyait à la tête de la vénerie impériale un maréchal de France, bon soldat, excellent franc-maçon, mais fort capable de confondre à la vue une brehaigne avec un dix cors. Quant à la meute, on l'avait dû chercher « toute rôtie » chez le marquis de l'Aigle; on s'était arrangé pour la renforcer de chiens anglais, et La Trace, ancien piqueur de Napoléon Ier et des Princes d'Orléans, en avait reçu la direction pratique. En ces histoires, les nouveaux promus reçoivent la leçon de subalternes; Napoléon Ier des piqueurs de Condé, Napoléon III d'un piqueur de son oncle. Dans l'espèce, le bon La Trace devenait le véritable maître d'équipage; il renseignait sur les usages, disait ce qui était ou n'était pas de ton, et sous son lampion doré le maréchal Magnan écoutait la leçon avec une approbation drôle. L'essentiel était au fond que la maison impériale ne parût point trop novice sur ce chapitre.

Ce fut donc en gaîté, au milieu des fanfares, avec parfois des curées aux flambeaux, des fêtes cynégétiques, un bruit de vie qui dure, comme on dit, que le prince entra dans le vieux château un peu morne. On y installait un



La frégate du prince impérial
montée par deux marins de la flotte

monde étrange, tout frais émoulu, non sans naïveté, et si différent de ceux qui l'avaient précédé. L'Impératrice manquait encore, elle eut put changer tout, au cas qu'elle eût reçu une éducation royale, et apporté avec elle des habitudes ; il en fut ce qu'on sait.

En réalité, que l'on étudie l'un ou l'autre de ces deux caractères mis en présence par un mariage imprévu, Napoléon III ou la comtesse de Téba, c'est à des romantiques qu'on a affaire, à des esprits longtemps absorbés par l'attention de la chose utile, et que d'heureuses fortunes contraignent à penser autrement tout à coup. L'esthétique personnelle leur manque, ils ont dédaigné cette branche oiseuse de leur éducation, ils entendent sans parti pris les idées à la mode. Or, ce qui prévaut dans les genres mondains est d'une particulière essence; on est orienté sur les reconstitutions et les reprises. C'est bien déjà un peu le déclin de la croyance romantique, mais les gens très neufs, dont ils sont, n'en soupçonnent point l'accalmie. L'Empereur est volontiers pour les Beaux Dunois, ou les Preux de Palestine; en leur honneur il re-

bâtira Pierrefonds. L'Impératrice, je l'ai dit, est descendue jusqu'au XVIIIe siècle, aux histoires musquées du Trianon ou de Versailles, avec une préoccupation de retourner aux paniers, aux gaules, à la Belle Fermière. D'où, parmi tant d'autres expressions de cette idée, le besoin de villégiature, l'amour de la nature ou des bois, mêlé aux recherches, aux étourdissants raffinements du luxe ancien. Fontainebleau est bien le lieu rêvé pour satisfaire ce dualisme; mieux que Compiègne, il fleure bon les chroniques royales et le grand jeu des cours galantes. Par hasard son immensité autorise, s'il plaît, les isolements ou les apartés volontaires. A la fois Versailles et Trianon, les deux ensemble, ou seulement l'un ou l'autre, il conseille les splendeurs, ou permet les repos alternativement.

D'abord ce ne fut point la campagne irrésistible; il se fallait imprégner de puissance et prendre comme une situation de luxe, pour que les Tuileries passassent au second plan. Jusqu'en 1860, l'installation des Souverains, en ce splendide décor n'eut point le caractère officiellement réglé de plus tard : on y venait pour une ou deux semaines, en chevauchée;

on y conduisait un visiteur et on y chassait le cerf, un peu à la diable, comme un jour en présence du grand-duc Constantin, auquel on servit à la curée un daguet saigné par les piqueurs faute du dix-cors jeunement perdu par les chiens (1). Mais petit à petit on s'assurait mieux, on avait plus de loisirs à se chercher des sensations. L'Impératrice Eugénie en venait à souhaiter l'envolée annuelle, au beau milieu des parcs où l'étiquette oubliait un peu de ses rodomontades. Elle avait une joie d'imprévu, qu'elle restât chez elle ou sortît au gré de ses caprices, sans obligations.

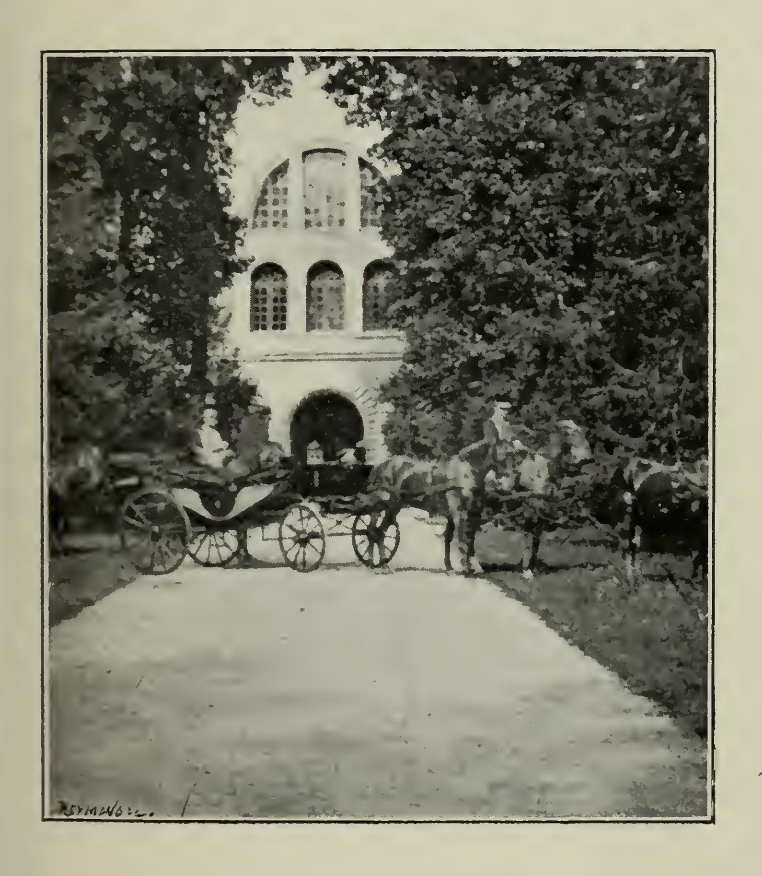
L'arrivée des Souverains en leur résidence d'été n'eut point déplu aux plus empanachés de leurs prédécesseurs défunts. Dès le matin c'était en tous endroits de la ville un brouhaha intense : toute la garde sur pied en grande tenue, les cours encombrées d'officiers; aux fenêtres les dames dans leurs toilettes fraîches. Puis tout à coup une sonnerie de clairons, les tam-

1. Cette journée fut pleine d'émotions. Au plus beau moment du défaut le maréchal Magnan vit une biche qui traversait une allée, il voulait qu'on jetât les chiens à sa poursuite, on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre son erreur.

bours battant aux champs, le canon ébranlant les murailles. C'était le train impérial stoppant en gare. De son wagon-salon surmonté d'un aigle aux ailes éployées (1), l'Empereur sortait le premier, et offrait la main à l'Impératrice. Tous deux montaient dans une daumont, précédés des cent-gardes, et suivis des autres voitures. En quelques minutes on était aux grilles, les cent-gardes au galop et se présentant, suivant le mot de Feuillet, « comme des ostensoirs ». Devant l'escalier des Adieux, la daumont s'arrêtait, et les officiers de la maison rangés en haie sur les marches, recevaient les Souverains qui avaient pour chacun un mot, un salut, ou des sourires. Tout en haut du perron, ils se retournaient, s'inclinaient à la ronde et, dans les hourras, franchissaient la porte.

Désormais toute liberté est laissée à tous, comme une licence de petites fredaines permises, de bride sur le cou, loin des Tuileries

1. Il existe une photographie de ce wagon. Les aigles étaient sur le toit, en bordure à l'un et l'autre bord de la voiture, au-dessus des portes de communication d'un wagon à l'autre.



Calèche de l'empereur
pour les promenades à Fontainebleau

où les murs entendaient et voyaient de trop. De la part des officiers une impertinence fort talon rouge, des gamineries d'écoliers lâchés, de l'esprit à revendre. Chez les dames les potins mignards, toujours pareils depuis que la cour et cour, c'est-à-dire renouvelés de ceux des Valois ou de Louis XIV. Même parmi ces femmes du monde, tout à fait comme il faut, mille petites libertés réinstallées, comme on reprenait ses burnous ou ses jupes de jardin, des sobriquets semblables à ceux de la petite bande, ou de l'escadron volant sous la reine Catherine : canaillette, laideronnette, dindonnette, d'autres plus expressifs encore. Dissimulée au dehors sous l'appareil splendide, la venue de cette société est en réalité une réminiscence de ces fêtes du moyen âge, où pendant quelques heures dans l'année on rejetait toute contrainte.

L'une des premières villégiatures, en 1860, précisa le ton. L'Empereur avait demandé à Albéric Second une saynète drôle pour inaugurer son théâtre, et par hasard, ce fut le duc de Morny qui eut les honneurs de la soirée, avec un impromptu de sa façon, interprêté par lui-même. Richelieu avait bien fait autrefois *Mirame*, une tragédie. M. de Morny qui n'était

point tout à fait Richelieu, et l'avouait volontiers, se contenta d'une leste pochade. Celle-ci fut saluée de fous rires. On y voyait un provincial débarqué à Paris, qui s'en était venu pour entretenir l'Empereur des affaires de l'État, l'Impératrice de ses œuvres de bienfaisance, et M. de Morny de son habileté diplomatique. « Ouais! s'écriait le compère, vous avez dû joliment les ennuyer tous trois, et vous me paraissez mal connaître les gens... Une autre fois parlez à l'Empereur de sa *Vie de César*, à l'Impératrice de ses crinolines, et à M. de Morny de son merveilleux talent de vaudevilliste...

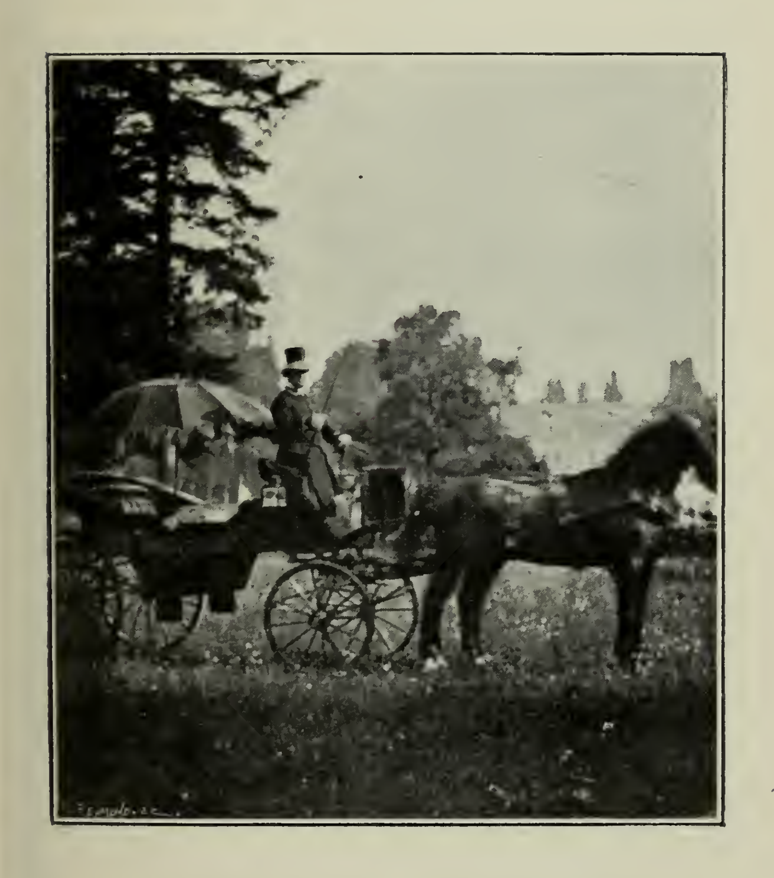
Par instants la réception d'un ambassadeur, une visite princière, des histoires officielles ramenaient un peu de Louis XIV, au milieu des rires. La nécessité imposait la reprise du masque grave, des uniformes ou des toilettes de gala. Il fallait alors, malgré qu'on eût, processionner à côté des souverains dont l'humeur n'était plus aux cérémonies. Lorsque l'Empereur, habillé d'un veston clair, d'un petit chapeau noir et enculotté de son pantalon garance, était prévenu que l'heure sonnait de monter sur son trône, sa mine devenait extraordinairement piteuse. Simple bourgeois il eut pu le

restant du jour s'amuser à sa convenance, empereur il ne le pouvait pas, et il enrageait. Pour un salut qu'on allait lui donner, un autre salut qu'il rendrait sans nulle conviction, il irait s'asseoir sur un fauteuil plus haut que les autres, pas longtemps heureusement pour lui et pour son entourage.

Une fois ce fut un spectacle gai pourtant. Le 27 juin 1861, les ambassadeurs du roi de Siam, — des vrais et non des aigrefins, comme les Persans présentés à Louis XIV, — s'en étaient venus jusqu'à Fontainebleau poursuivre Napoléon de leurs cadeaux et de leurs chapeaux pointus. Une histoire des Mille et une Nuits allait être représentée dans le plus merveilleux décor, la galerie Henri II qui eut tant amusé Schéhérazade et qu'on avait choisie tout exprès comme en l'honneur d'elle.

Pour la circonstance le trône impérial a été dressé contre la grande cheminée qu'il masque entièrement ; il est surélevé de trois marches et recouvert d'un dais traînant jusqu'à terre. L'Empereur s'y est assis avant la cérémonie, ayant près de lui l'Impératrice. Lui porte son habit de général, elle, une robe unie toute blanche et un diadème. Debout près d'eux est le petit

prince en habit de grenadier. Derrière les souverains, les dames d'honneur, la princesse d'Essling, bru de Masséna, Mme Walewska, Mme de Pierres, et plusieurs autres dont les toilettes simples déroutent un peu. A droite et à gauche, les ministres en uniforme, les chambellans, les écuyers, le colonel des cent-gardes Verly, le duc de Cambacérès, grand maître des cérémonies, si raide, si glabre, si chauve sous sa perruque lisse : le comte Walewski, au masque gênant, qu'on s'attendrait à voir coiffé du petit chapeau, le duc Tascher, le maréchal Magnan, très maréchal du temps de Louis-Philippe. Et qu'il faut donc à ce monde un beau sang-froid pour garder son sérieux, devant ce que tout à coup on lui montre ! Par la porte du fond ouverte à fracas, des poupées jaunes, jaunes de peau, jaunes d'habits, coiffées de chapeaux en turlututu, se jettent à genoux, rampent sur les mains et les genoux à la queue leu leu, l'un poussant l'autre, on dirait, et après un temps assez long arrivent au trône, où les contorsions, les génuflexions, les salamalecs reprennent de plus belle. La Fontaine tenait les rois pour bien malheureux, s'ils n'osent rire : depuis l'Empereur jusqu'au moindre écuyer il dut y



La calèche du prince impérial à Fontainebleau

avoir ce jour-là beaucoup de malheureux à la cour de France, car le peintre Gérôme, chargé de peindre la scène, ne relève pas un sourire (1).

Ensuite de ces protocoles, après les guinderies d'une heure, c'était bientôt à travers le palais la course folle des seigneurs lâchés, la dégringolade des escaliers, des gestes gamins, des mines de collégiens sortant d'une classe de mathématiques. Et l'on apercevait les chambellans de tout à l'heure, tous les dignitaires dorés subitement transformés en cocodès ou en touristes, exhibant de curieux vestons courts, d'inénarrables pantalons collants, et, pour le contraste d'avec les solennités, cherchant de petits jeux innocents, ou sur les pelouses parodiant les clodoches. Ni bicyclettes alors, ni lawn-tennis, ni crocket, le ton n'y est pas, mais, là-bas, en quelque endroit frais les officiers ont établi une table de jeu où l'on ponte assez gros ; on ponte et on se raconte des histoires salées, pires que ne les écrivit jamais Pierre de Bourdeille, co-seigneur de Brantôme. A Schéhérazade succédait Tallemant des Réaux, sous les grands arbres, dans le débraillé des gens du monde qui ne se gênent plus.

1. Ce tableau de Gérôme est à Versailles.

Se l'avoua-t-on jamais? Des paroles échangées là, grossies et amplifiées, de tous ces riens jetés par amusette et pour l'étourderie, les chroniques méchantes se forment. Le mot prêté à Mme de Metternich ou à toute autre personne notée, a fait rire les cent-gardes, devant que de paraître dans les *Lanternes* de Rochefort. C'est parmi ces désœuvrés, comme un prurit d'imaginations grasses; chacun ajoute sa glose à l'historiette, et l'on eut dit que le lieu tout imprégné des vieilles gaudrioles de jadis poussât les nouveaux aux semblables sottises. Le roi François, revenu là, eût retrouvé ses courtisans gascons, les belles filles impudentes, le connétable « escalabreux », les « grandes » à la langue facile (1). Seules les carpes du bassin n'eussent rien dit, lesquelles cependant avaient vu tant de choses gaies ou tristes depuis les siècles. C'est donc que les Français de France changent moins qu'on ne voudrait insinuer, car il y a maintenant belle lurette du désastre de Pavie!

1. Les jeunes femmes vont quelquefois à la Bibliothèque demander à Feuillet les livres défendus. C'est le grand régal, on lit et on s'exclame avec des petites mines effarouchées, comme faisaient les dames du XVIe siècle, chez le libraire Turissan en parcourant les livres du « divin » Pietro Aretino.

A la Cour de Fontainebleau, l'étiquette ne persiste, comme les lois, que pour être enfin violée et dédaignée par moments. Sous le moindre prétexte officiel la table de gala est dressée dans la galerie Henri II et tenue sur un ton que les Tuileries lui eussent envié. La table longue va du fond de la galerie jusqu'à la cheminée; elle est prête dès les six heures du soir et chargée de girandoles alternant avec les corbeilles de fleurs et les compotiers de fruits. Nul siège différent pour les souverains, tous sont uniformément de thuya et de palissandre, recouverts de velours rouge, et rangés à un mètre de la table avant l'arrivée des convives. Près des assiettes, un menu porte le nom des invités et énumère les services. Quant à la livrée d'une trentaine de valets pour quatre-vingts convives, elle est de vert et or, habit à la française, perruque poudrée, gants de filoselle, culottes courtes et bas blancs.

Ceci est le grand appareil, celui des princes ou des ambassadeurs; les hommes y assistent en habit de soirée ou en uniforme, les femmes en robes décolletées avec tous leurs diamants. Ces jours-là Scander, l'Egyptien de l'Impératrice, est rendu à sa paresse, et le pontifical est

de règle stricte. Ainsi qu'aux Tuileries les souverains sont prévenus que le dîner est servi par un officier du palais; le cortège se forme d'après les usages établis, l'Empereur donnant le bras à l'Impératrice et tenant le prince par la main. Derrière, c'est la procession des invités, groupés suivant les places assignées à chacun. Aux lumières des bougies, la salle a fort grand air, et ses ors assombris miroitent comme en un temple. Il est sept heures quand on commence, et bien près de huit heures lorsqu'on a fini tout, même le café servi à table.

Quelque chose distingue la Cour impériale de celles des anciens rois, c'est la conversation qui s'engage, qui parfois devient générale et nécessite de la part de l'Empereur des éclats de voix inhabituels. Qu'un homme d'esprit soit à portée, c'est lui qu'on vise et dont on attend des ripostes amusantes. En des temps ce fut Octave Feuillet, beaucoup trop modeste pour l'avouer en ses lettres, mais qui par ses saillies mettait de la gaîté à la ronde et provoquait chez l'Empereur ce rire bon enfant mouillant les paupières et secouant les épaules.

— Combien vaut un roi? interrogeait le petit prince en s'adressant à son voisin de table.



La table impériale à Fontainebleau dans la galerie Henri II

— Monseigneur, pas tout à fait trente deniers, puisque ce fut le prix donné pour payer le bon Dieu.

— Monsieur Feuillet, faut-il dire combats navals ou combats navaux?

— Autant que possible ni l'un ni l'autre, Monseigneur, cela se gagne mais ne se dit pas...

La musique très douce, très voilée de la garde joue pendant le repas, elle accompagne les conversations et autorise les silences. Son programme est du véritable éclectisme parisien d'alors, il s'en va du *Beau Dunois* aux chœurs de *Faust*, aux prières de l'*Africaine*. Pour plaire aux jeunes on s'émancipe jusqu'à la chansonnette arrangée en marche militaire, le *Bouton de Billou*, le *Pied qui r'mue* ou autres œuvres mineures. Le repas terminé, la procession se reforme et l'on passe au salon chinois donnant au rez-de-chaussée, sur l'étang. Tandis que ses hôtes devisent, l'Impératrice va à ses appartements de la cour ovale et en quelques minutes revêt une toilette d'intimité pour son thé. Les amoureux de grand air ont loisir de monter en pirogue sur l'étang et de se croire à Venise. Ils rentrent juste assez tôt pour leur cour à la souveraine; les conversations prennent fin sur l'an-

nonce du jeu de l'Empereur préparé en ses appartements.

On garde du salon de l'Impératrice une sensation de petite antiquaille jolie; c'est la plus adorable bonbonnière premier empire qui soit, malheureusement la mode n'est point à ces époques. L'Impératrice y est à la façon d'une héritière obligée par des scrupules pieux à garder un luxe vieillot, datant de la jeunesse des parents défunts. Partout les chambranles peints en camées, des dessus de porte représentant des scènes antiques chères aux contemporains de Joséphine Beauharnais. Sur la cheminée une pendule d'albâtre personnifiant la poésie; des candélabres par moitié de marbre et de bronze avec figures, l'accompagnent, flanqués de flambeaux tout simples. A peine de meubles, mais ceux-là d'un merveilleux et familier XVIIIe siècle, fauteuils, tête-à-tête, consoles d'angle, vases de Sèvres; un coin où Ducis eut dit des vers, et M. Bouilly un petit conte innocent. Pour être admis là il faut montrer patte blanche, c'est-à-dire n'être ni fâcheux ni sot, car le thé n'est qu'un prétexte à causeries et à malicieuses histoires, telles qu'on se les peut figurer à Trianon jadis, dans les soirées

d'été, quand les bougies cachées sous de pimpants abat-jour appellent les phalènes, et que par les fenêtres entre le lourd parfum des tilleuls ou des cithyses en fleurs.

Etre admis là exprime une supériorité incontestée, et c'est merveille de discerner quelle distance sépare les deux salons, celui de l'Empereur et celui de l'Impératrice. L'un est banal, le premier invité venu y a sa place, on ne lui demande pour cela ni esprit ni grâce; l'autre celui de la souveraine est de sélection; il faut pouvoir tout y dire, sans crainte des indiscrets ou des bavards; on passe en cette chapelle comme à la sacristie, cependant que le gros des fidèles reste dans la nef, et j'étonnerais bien en nommant les gens, d'ailleurs fort huppés, qui n'y mirent jamais les pieds.

Aux grandes réceptions d'apparat, le thé se prenait dans le salon chinois : l'Impératrice n'avait point ces jours-là d'intimités. La pièce était un palais de fée, encombré d'objets rares et raffinés, pagodes et idoles, avec, dans les moindres recoins, des torchères mettant sur ces coloris vibrants et mystérieux les éclats d'un chaud soleil d'Asie. Rappelez-vous ce malin esprit qui s'en donnait à cœur joie de rire,

et se gaussait des chinoiseries si bien de circonstance! Hélas! on n'y connut pas que les fariboles, et certaines soirées y furent plutôt guindées et froides. C'est là qu'on apprit, en 1868, l'élection de M. Jules Grévy dans le Jura, un beau soir, au moment de commencer une partie d'échecs. En vérité, le jeu d'échecs tombait aussi à la façon d'une prophétie. Et cependant s'imaginait-on, si noir qu'on voulut faire l'avenir, que dans si peu d'années l'avocat jurassien aurait droit à son tour sur les pelouses du château, sur le salon chinois, le billard et le jeu d'échecs? M. Thiers ne comptait guère, Mac-Mahon était au nombre des plus fidèles et des plus fervents du régime impérial, M. Carnot, un ingénieur ordinaire Dieu sait où, Casimir-Perier fils, un collégien, M. Félix Faure, un commerçant notable, mais inconnu au monde. Le médium qui s'en fut venu les révéler tout à coup sans préambule dans ce salon, et eut annoncé leur règne proche, eût fait rire éperdument, comme si naguère aux fêtes de Kiel, un prophète eût murmuré à l'oreille de l'Empereur Guillaume : « Sire, ce Bebel, dans huit ans... dans dix ans au plus, il sera empereur d'Allemagne et votre succes-



L'impératrice en blouse de soie à Fontainebleau

seur. Dieu sait où vous serez alors... Allez en paix! »

Pour se distraire de ces obsessions et combattre les présages, l'Empereur n'avait réellement qu'à ouvrir ses fenêtres, au matin, dans le fourmillement tranquille de ruche qui s'éveillait à l'entour. Là-bas, aux grilles du château, un peuple idolâtre, avide de l'acclamer, des prétoriens magnifiques rangés dans les allées et attendant sa sortie, un monde d'officiers, de complaisants, de prosternés, des hourras ou du canon à la moindre alerte. Sans doute l'opposition de certains hommes le gêne, mais l'histoire est pleine de traits pareils. L'Impératrice pleure, les femmes sont mal préparées aux à-coups violents; leurs nerfs ont des révoltes d'orgueil, mais un rien les apaise. Une promenade en forêt, une chanson de Nadaud, quelque espièglerie du marquis de Caux, et il n'y paraîtra guère. Octave eut Cinna et il resta Octave.

Alors, coiffé de son petit chapeau mou, une plume de geai passé à la gance, les mains dans les poches de son veston et fumant sa cigarette sempiternelle, Napoléon III descendait au parc, et s'asseyait devant la pièce d'eau. Les carpes accouraient pour constater l'énorme distance

qui séparait ce tyran modeste des autres, ceux qui, tout dorés, leur faisaient autrefois jeter du pain sucré par des valets plus dorés encore...

Nous avons bien couru depuis ces trente ans, et les goûts, les engoûments, les enthousiasmes d'alors nous apparaissent comme autant de sentiments antiques et futiles, si reculés dans les âges que rien plus. Et de ce qui passionnait alors ce monde, bien peu de choses satisferaient aujourd'hui nos subtiles recherches, ou nos orientations d'esthétique dissolue. On prêtait naguère au président l'idée de rouvrir le théâtre de Fontainebleau et d'y offrir à ses invités le régal de vrais spectacles littéraires. Que seraient donc ces spectacles pour dérider nos « écœurements » et nos décadences? Ibsen ou Hauptman, Wagner ou d'autres de son cycle? Les gens de l'Empire n'entendaient point ces quintessences, Napoléon III moins que nul autre. Le temps n'était incliné ni vers la musique sublime, ni vers la sensation écrite, ni vers l'étude psychologique grave et décevante. Cette société était de la Régence en ceci, elle s'accommodait de conceptions naïves et de jeux moins compliqués

pourvu qu'ils fissent rire ou danser. Tout se résumait en littérature pour le souverain, par des romans de cape ou d'épée, ou des chansons drôles. Nadaud lui rappelait en plus doux le Béranger de son enfance, et sauf la *Grande Duchesse* d'Offenbach, ou les *Trois Mousquetaires*, il eut sacrifié le meilleur de nos lettres nationales aux *Deux Gendarmes* du chansonnier. Je pense qu'à part soi, Octave Feuillet n'admettait point ces façons de juger, mais on avait fait de lui un fonctionnaire, on le choyait en ami, et devant lui on ne se gênait plus pour manifester ses préférences. L'Empereur allait au théâtre pour s'y amuser : Octave Feuillet y faisait plutôt pleurer. Alors on affectait de le traiter en archiviste et en historien, on lui demandait des anecdotes sur le château : il devait deux ou trois fois le jour raconter le meurtre de Monadelschi, ou dire les séjours de Louis XIV au Palais. Nadaud remplissait les intermèdes : il énonçait de petites histoires très bouffonnes, qui changeaient un peu des comédies de mœurs ou des drames affligeants. Et puis il avait des réparties bohèmes dont on riait des soirées :

— Vous êtes ici chez vous, mon bon Nadaud,

lui dit l'Empereur, ne vous gênez pas, je vous en prie.

— Ah ! sire, riposte l'autre, du tac au tac, si j'avais su n'être pas mieux que chez moi !..

Ceci est peu, mais ceci est de l'esprit qu'on aime à la Cour, celui de Murger ou de Gavarni, et qui avec les tableaux vivants ou les coqs à l'âne de certains seigneurs désembrument les soirs et mettent de la détente pour beaucoup d'heures. En remontant à ses appartements précédé de Suisses, suivi de personnages silencieux, l'Empereur fredonne. Il a l'air de chanter pour le corps législatif :

> Brigadier, répondit Pandore,
> Brigadier, vous avez raison !

L'époque à laquelle la Cour venait là n'était d'ailleurs point bonne pour le théâtre. On y avait les journées chaudes, très longues, et les promenades fatiguaient assez pour qu'on eût moins envie de s'aller enfermer dans la salle récemment bâtie sur la cour du Cheval-Blanc. Le spectacle et la chasse étaient à Compiègne dans les soirées d'automne. Il fallait de solennelles circonstances pour qu'on appelât les comédiens



Une chambre d'invité à Fontainebleau

à Fontainebleau ; le plus ordinairement des amateurs les suppléaient, et l'on jouait « sur le pouce » un acte ou deux dans une salle quelconque, comme autrefois au pavillon de Marsan chez la duchesse de Berry. Feuillet y interpréta cahin caha, son *Cas de Conscience* en compagnie de personnes de la maison (1), puis on montra de ces tableaux vivants alors si bien en faveur, et dont la chronique scandaleuse disait pis que pendre. Mais le prince Loulou grandissait, et l'Empereur entendait qu'on ne l'envoyât point chaque soirée à son appartement. Lui, d'ailleurs, voulait paraître, et ses travestissements enfantins de grenadier, de valet de chiens, son canotage sur l'étang et sa flottille de trois-mâts lilliputiens ne lui suffisaient plus. Il se cramponnait à son père, et en son honneur, l'Empereur ordonnait de petits jeux simples, des loteries, des petits papiers où les gens d'esprit trouvaient encore leur compte pour briller. Une loterie offerte aux Aguado rapporta 700 francs. L'Empereur appelait les numéros d'une voix très sérieuse avec, souvent d'inattendues sail-

1. Les acteurs improvisés lisaient leurs rôles. Mme de Parabère de Sancy jouait le mari, Mme de Toledo la femme et Feuillet, Raoul.

lies de bonne humeur. Mais les meilleurs instants étaient aux petits papiers; on préparait les tables d'avance comme pour un conseil de cabinet, et les invités faisaient assaut de folies écrites que l'Empereur toujours lisait en s'esclaffant de rire. Feuillet jetait là de délicieuses boutades aussitôt devinées, même il bénéficiait de celles des autres. « Monsieur Feuillet! » s'écriait le prince lorsque son père lisait un papier drôle. Et, comme on ne voulait point gâter cette joie d'enfant en la contredisant, Feuillet endossait sans un murmure.

Tibère est à Caprée, disait le lendemain un journaliste, et que peut faire Tibère à Caprée? Il y perforait des puits artésiens, y jouait au papa, échenillait des arbres et jetait du pain aux moineaux. Je ne dis pas qu'il s'en tînt là. Parfois il redevenait Tibère, certain jour entre autres qu'il obligea ses hôtes à goûter l'eau de ses puits. « Ah, Sire, s'écria Feuillet qui venait d'en avaler un verre, cela doit être bien bon pour la santé, car c'est joliment mauvais à boire? » N'est-ce pas que Borgia n'eut su trouver mieux sur le fait de torture?

Le grand attrait des journées est la promenade en voiture, les déjeuners en forêt sur l'herbe, la course aux villages voisins et la visite aux églises. Les écuries sortent ces jours-là les grandes calèches attelées de six chevaux pour l'Empereur et de quatre pour les invités. La toilette des promeneurs est des plus simples, les hommes en veston, le chapeau canotier, les femmes en sarrau de soie sans trop de crinoline, avec des couronnes de pâquerettes sur leurs « pailles » à bords écourtés. Au départ la garde bat aux champs et présente les armes ; alors on s'ébroue dans un grelottis de sonnailles, le bruit joyeux des roues sur le gravier et sur tout le parcours le monde est aux portes et salue. Rien n'arrête un exode projeté, ni les gros nuages noirs, ni l'ondée de tout à l'heure ou l'impitoyable soleil des après-dîners caniculaires. On marche ainsi une heure ou deux, jusqu'à la plus belle place rencontrée ; on descend de carrosse, on escalade un rocher, on saute des ronces et sur une table de roche on installe la dînette. Certaine vesprée qu'il a plu à verse, l'Impératrice prend jeu de grimper par des sentiers du bon Dieu, jusqu'à la fine pointe d'un mamelon. Il y a Nigra, l'ambassadeur d'Italie, et Feuil-

let qui la suivent les pieds dans l'eau, leurs chapeaux de soie écrasés en accordéon. Elle n'a plus un fil de sec, ni un morceau de robe qui tienne à l'autre, les broussailles l'inondent et l'aggripent au passage. Pourtant elle va, elle va, pour ce caprice d'enfant gâtée et, une fois satisfaite d'avoir tenu bon, elle ramène à grand fracas dans sa calèche ces hommes ridicules qu'un tardif rayon de soleil fait fumer comme des cheminées. Jamais elle ne s'est amusée tant, et jamais on ne la vit plus en beauté, quand à peine rentrée d'un quart d'heure on la retrouva la première à table, traînant sa longue queue, et toute rose encore de son escapade. Cependant elle s'avoue en retard, elle le dit, et elle a préparé dans un papier les dix sous d'amende qu'il lui faudra payer au général Lepic pour oser s'asseoir à table (1).

Toutes ces sorties ont pour les attelages un cérémonial formel dont on ne s'écarte guère. Les alezans choisis très doux, ont de splendides actions, et les trois bêtes de montoir sont servies par des postillons en veste à revers, en culotte

1. Ce petit jeu de l'amende était renouvelé des anciennes cours. La duchesse de Berry payait à chaque repas.



L'impératrice en duc. Devant, le prince Murat. Le prince impérial monte *bouton d'or*

de peau et bottes à l'écuyère. Sur le chapeau haut de forme en cuir bouilli un galon d'or et une cocarde; à la main le fouet noué. Devant galope un courrier, portant le claque et la tunique à pans: à sa ceinture un couteau de chasse, et à la main un fouet aussi. Par derrière sur le siège les deux valets de pied, coiffés de chapeaux de soie galonnés et habillés d'un frac à la livrée habituelle. Pour les petites courses, l'Impératrice a son duc à deux poneys, ou sa victoria conduite par un cocher ordinaire. L'Empereur a son phaéton, et le prince impérial une calèche recouverte d'un parasol, attelée de deux chevaux placides que dirige sagement un vieux cocher très sûr. Cette voiture est la plus connue dans le parc; elle conduit l'enfant sous la surveillance de M. d'Espeuilles, son gouverneur, ou de miss Shaw, en tous endroits des pelouses. On la voit attendre des heures à l'ombre d'un chêne, pendant que le petit canote sur l'étang dans une barque légère, sous l'œil de l'Egyptien Scander ou de deux mathurins de la flotte, ses professeurs d'aviron.

La flotille de l'étang n'est pas la moindre curiosité; on y voit la pirogue réservée à l'Impératrice; un gondolier vénitien la conduit et un

dais de velours recouvre l'arrière. Plus loin, c'est une frégate minuscule, hors d'échelle, tout juste capable de contenir les deux gaillards solides chargés de sa manœuvre à la voile. Un petit vapeur est chargé de remorquer les invités sur le lac dans les soirées calmes, jusqu'au kiosque polygonal du milieu, arrangé en île de la conférence, où de temps à autre la souveraine se veut isoler une heure. Ceci est renouvelé de Louis XIV qui avait eu de pareilles fantaisies à Versailles lors de la faveur de Mme de Montespan. Seulement la flottille de l'Impératrice rappelle un peu trop ces bibelots d'étagère alors si goûtés; on y sentait la mesquinerie du joujou, et devant le palais immense ces vaisseaux mignons semblaient ceux des enfants sur le jardin des Tuileries.

En des années la course à pied prévalait sur un avis de Conneau, et l'Impératrice, à peine sortie de table, faisait un signe à ses nièces d'Albe, au général Frossard, à Morio, et l'on s'acheminait dans la rosée des herbes, le plus loin possible pour entendre les derniers rossignols. On appelait cela faire le fantôme parce que les princesses sous leurs burnous blancs, et glissant sur le gazon au clair de la lune sem-

blaient l'évocation romantique d'une légende. On rentrait pour le thé dont la souveraine se réservait la composition, une boisson chaude fabriquée de canelle et de lait à épouvanter les plus braves. Par les fenêtres ouvertes des chauves-souris entraient et on leur donnait la chasse. Quelqu'un en tua une certain soir de mal aux nerfs. L'Impératrice tenta de la ranimer avec un chalumeau, et, n'y parvenant pas, eut tout à coup dans le regard une expression étrange, regardant sans voir, ouvrant ses yeux tout grands, comme si ses superstitions espagnoles lui repassant, elle eut auguré de ce meurtre inutile un méchant présage.

Pour certaines fêtes on tirait un feu d'artifice sur l'étang, et l'on admettait au spectacle les gens de la ville qui avaient alors la liberté d'envahir les avenues du parc. La famille impériale et ses hôtes s'enfermaient dans le jardin anglais, et du haut d'une balustrade l'Impératrice s'entretenait avec les spectateurs proches de fort bonne grâce. Elle retrouvait dans ces pyrotechnies variées les effets fantastiques de Gustave Doré son artiste de prédilec-

tion ; elle en avait des joies naïves et faisait jouer ses mains en marionnettes dans les lueurs jaunes ou violettes des feux de Bengale. L'intérêt était des artificiers vêtus de blouses blanches, et qui montés sur des bachots du lac allaient et venaient comme portés sur une lave du Cocyte, et effrayaient les cygnes. Dans l'intervalle des pièces montées les dragons de l'Impératrice jouaient et donnaient ensuite une retraite aux flambeaux. Le bouquet final éclatait au moment précis où les cavaliers portant des torches se venaient grouper dans la cour des Adieux au milieu des fanfares de la vénerie.

Ces histoires se finissaient comme la chanson de M. de Marlborough. Chacun s'en allait coucher, l'Empereur, sa femme et son fils précédés des Suisses et suivis de leur cour, les invités plus simplement après la baise-main et les grandes révérences. Octave Feuillet nous a dit ce qu'étaient les chambres à dormir du château, ensoleillées dès l'aube, où les hôtes trouvaient un lit exquis, des bains préparés, et l'illumination de lustres mirifiques. Nadaud y



Le prince impérial dans son canot, à Fontainebleau, surveillé par Scander

était bien réellement mieux que chez lui, il l'avouait. Et comme on subissait malgré soi les excitations de la journée, on allait se réunir en l'une des chambres jusqu'au jour, afin d'y poursuivre les causeries interrompues et y composer un chapitre oral d'anecdotes galantes.

La chambre de Napoléon III était restée de l'oncle; en haut des portes les amours grisailles de Sauvage, sur les portes les camées du vieux temps, les arabesques pompéïennes, et touchant au mur, contre une immense glace, le lit encore décoré de son N et de ses frontons dorés. Tout au plus Louis-Philippe a-t-il restauré les boiseries et les figures, comme il a renouvelé les draperies; mais la pendule du pape Pie VII est sur la cheminée, les fauteuils sont ceux du grand Empereur, les parquets de mosaïque boisée ont été foulés par lui. Que Napoléon III quitte cette chambre pour son cabinet de travail, il écrit au milieu de reliques; le bureau ciselé par Jacob, les sièges, tous les menus objets jusqu'à l'écritoire sont demeurés intacts. Là est installé le buste en marbre blanc sculpté en 1853 par M. de Nieuwerkerque, représentant l'Impératrice à quel-

ques jours de son mariage, œuvre rare, un peu mièvre, mais qui par un hasard singulier a enthousiasmé le modèle.

La souveraine plus gâtée encore a les meilleures raisons de poursuivre son rêve. Les appartements qu'elle occupe donnent sur la cour ovale et sont ceux de Marie-Antoinette. Rousseau, l'architecte du XVIIIe siècle, a construit et décoré le cabinet de toilette en l'honneur de la reine, et celle-ci en a fait un exquis boudoir de princesse. Peinte en vert et or, adorablement patinée par le temps, cette pièce renferme un plafond de Barthelemy, élève de Boucher, et les dessus de porte représentent les Muses. Le parquet en acajou massif est mosaïqué au chiffre de Marie-Antoinette; la cheminée est ornée des cuivres de Goutière. Voilà qui répond mieux aux goûts de l'Impératrice que ne fait la chambre à coucher tendue de grands ramages lyonnais et dont le lit de milieu dressé en parade, rappelle celui de Louis XIV à Versailles. En dépit des fleurs de lis au plafond, des génies voletant autour du dais, des meubles de Riésener, l'Impératrice s'y sent oppressée. Combien loin ces splendeurs de la petite chambre claire toute

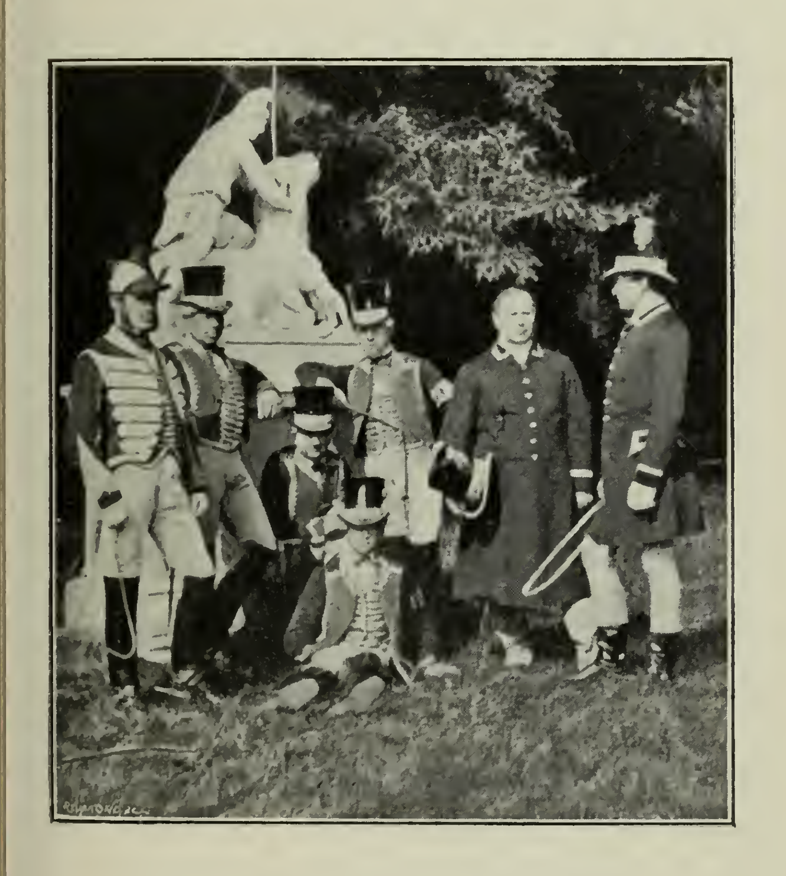
pimpante, et laquée de blanc qu'elle eut souhaitée pour sa villégiature? vous imaginez bien, n'est-ce pas? ces riens de petits chez soi, où l'on a tout sous la main, avec des souvenirs suspendus aux murailles, des médaillons, des objets d'étagère, des causeuses basses ou des bureaux gros comme un guéridon, sans lustres, sans rien de majestueux nulle part, sans nécessité de faire une course pour aller d'un mur à l'autre. Jusqu'à Fontainebleau, au milieu des bois, sous le soleil, les Tuileries l'ont poursuivie comme elles pesaient sur Marie-Antoinette à Versailles. Seulement la reine fuyait seule à Trianon aux premiers beaux jours.

D'où ce besoin pour elle de simplifier les étiquettes et de redevenir *Ourenia* à ses heures. Ourenia c'est Eugénie de Montijo, Mlle de Téba. Les vêtements unis, les chapeaux modestes, les bottes pour la marche, la canne à la main! Qu'elle eût donc souhaité traire une vache et battre son beurre! Mais il lui manquait pour oser cela d'être née sur un trône. Si elle l'eut fait on eut à Paris chansonné la bergère d'Andalousie ; c'eut été volontairement prêter aux méchancetés. Alors elle se condamnait à dor-

mir dans ce tabernacle, face à face avec son lustre, dans l'or et la soie, comme une poupée dans le lit d'un géant. Heureuse encore que l'usage se fut perdu de passer sa chemise sous les yeux de ses femmes et d'attendre, comme Marie-Antoinette à Versailles, que l'étiquette eut prononcé entre les concurrentes !

Elle avait eu certaine matinée un grand plaisir, c'était de s'être échappée dans les escaliers, sans personne qui la suive, et d'avoir heurté au passage un officier qui ne l'avait pas reconnue. Il s'était effacé et de son plus gracieux sourire il l'avait saluée d'un : « Passez, mademoiselle! » tout à fait charmant. « Passez! mademoiselle, passez ! Passez! » Et elle redisait cela à table, en flûtant de sa voix, en mettant sa bouche en cœur, en faisant une révérence du buste, infiniment flattée de la surprise.

Accoutumée à ce que tout s'abaissât devant elle et lui fit hommage, l'affront fait à son fils au concours général la mit hors d'elle. Durant toute une soirée on put entendre par les fenêtres ouvertes de son appartement résonner son rire nerveux, entrecoupé de spasmes, et ceux qui l'aimaient en eurent une épouvante. Son



Cochers, postillons, piqueur à Fontainebleau

orgueil blessé s'abîmait en menaces. Puis elle voulut descendre dans le parc et rafraîchir son front dans le soir très calme ; rien ne la détournait de sa peine. C'était sa première véritable blessure d'amour-propre, on l'avait frappée à l'endroit sensible.

En vérité ce palais voyait le malheur des siens. L'Impératrice se prenait à le détester, elle l'eut voulu quitter le jour même. L'Empereur plus philosophe retournait à ses puits et regardait dans le vague. Quant au petit prince, il avait mal compris

Loulou ! Loulou ! C'est la mère qui tout à coup s'inquiétait de n'avoir point embrassé l'enfant et qui accourait au bord de l'étang, comme hantée de visions. Par expérience elle savait qu'on ne ranime point les petits oiseaux morts...

CHAPITRE VI

LA TOILETTE DES FEMMES.

Depuis ces derniers temps — et j'en voudrais revendiquer mon humble part — nous n'écrivons plus l'histoire des modes et des mœurs sur l'image toute simple ; en raisonnant on s'aperçoit vite combien la figurine du marchand de nouveautés arrangée par les dessinateurs, combinée et enjolivée pour l'effet, laisse de part à la fantaisie. Les habits du premier Empire publiés par La Mésangère sont en réalité les paraphrases un peu chargées de Garnerey ou d'Horace Vernet sur les coquetteries contemporaines. Ces modèles provenaient du couturier Leroy, et leurs excentricités pouvaient plaire aux demi-mondaines qui peut-être les adoptaient (1). La grande dame, la véritable

1. Pour ceci consulter la *Toilette à la Cour de Napoléon* d'après le registre inédit du couturier Leroy 1812-1815). Paris, librairie illustrée, 1895, in-8°.

personne de condition se gardait judicieusement de les suivre. Ceci se prouve par le portrait officiel. Quand Gérard, Gros, David ou Girodet montrent dans leurs toiles les princesses ou les maréchales, rarement verrez-vous dans leurs œuvres quelqu'un des accoutrements étranges entrevus chez La Mésangère et dont l'ensemble note un défi au bon sens. Cette imagerie avait juste alors l'importance de ces bonshommes pommadins et faux, fournis par les éditeurs aux tailleurs d'aujourd'hui, où le prince de Galles et le prince de Sagan exposent des redingotes et des pantalons sans un pli. Tous les journaux de dames, les courriers de demoiselles, les grands et les petits moniteurs de la nouveauté, même les derniers ou les plus récents ornés de photographies d'après nature, suivent depuis un siècle cette route très fausse. et fournissent une marchandise frelatée. Cela est peinturluré, bariolé et criard, mais cela touche la province ; c'est tout ce que souhaitent les éditeurs.

Après 1830, Gavarni et Devéria s'étaient intéressés aux modes ; tous deux y avaient mis beaucoup de leur ingénieux esprit et de leur sentiment d'artiste. Leurs figurines existaient,

elles étaient plus volontiers empruntées aux modèles vivants et tenaient pour chose médiocre la pratique des couturiers. Leurs lithographies sont donc pour le règne de Louis-Philippe un peu comme les portraits de l'Empire dont nous parlions ; elles expriment des choses vues, et non des combinaisons idéales. Malheureusement le second Empire trouve ces artistes occupés à d'autres besognes. Le journal de modes abandonné à des secondaires reprit sa marche. Compte-Calix et Jules David, inféodés à des maisons de confections, forcés à une stricte redite des modèles fournis ; brodèrent sur des thèmes, mais leurs vignettes sont aussi éloignées du vrai qu'avaient pu l'être cinquante ans auparavant celles de La Mésangère. Tout s'y exaspère, s'y outre et dépasse les vraisemblances. Et pour nous convaincre nous n'avons pas seulement à recueillir l'opinion des contemporains ; la photographie est là ; toute brutale, un tantinet méchante, franche jusqu'à l'impertinence, qui nous dit ce que les grandes dames furent et ce qu'elles ont voulu être. Nulle traîtrise ni déloyauté de dessinateur en ces productions, une machine inconsciente a tout fait. Notre étonnement n'aura plus de



La princesse Mathilde en 1857

raison de craindre ; il se pourra excuser par l'étourdissante cabriole de goûts et de sensations qui nous a séparés de ce monde. Cela était hier ; et pourtant combien savons-nous mieux la chronique des femmes de Brantôme, ou leurs toilettes, ou leurs idées ! Tel jouvenceau nous réciterait l'histoire d'Alcibiade qui ignorera longtemps encore l'épisode égal de Grammont-Caderousse ou du prince Citron, disparus l'autre jour...

Or l'amusement que nous prenons aux récits très lointains de la pièce héroïque, l'intérêt que nous portons aux tuniques de Tanagra, le plaisir raffiné qui nous vient d'un portrait de Gabrielle d'Estrées ou de Mme de Pompadour, ne se limitent point au temps. Si les femmes du second Empire, avec leurs atours démodés nous causent une stupeur, c'est que tout simplement le cycle n'est point révolu où le suranné ridicule redevient l'antiquaille possible. L'antiquaille agrée, le suranné déconcerte et fait sourire. Le suranné se rencontre dans la rue ; la grande mode des femmes distinguées en 1860 a subi le sort ordinaire, elle est tombée dans le petit monde. Des concierges ont, dans l'instant, l'arrangement de cheveux adopté en

1867 par l'Impératrice Eugénie, elles y tiennent comme on tient aux atours de jeunesse. Ces comparaisons déplaisent ; mais nous ne nous laisserons point attarder à des opinions de cet ordre. Il fut un temps où les maréchales du premier Empire « se périssaient de fou rire » à contempler les dames de 1789 peintes en paniers (1), nous en avons rappelé. Très prochainement nous verrons pour les crinolines le renouveau dont bénéficient depuis deux ou trois ans les manches à gigot ou les cabriolets de nos grand'mères. Seulement les photographies qui nous les révèlent encore se seront effacées. On ne retrouvera ces atours que dans les figurines de Compte-Calix et elles paraîtront grotesques.

Ce que nous allons dire est donc exclusivement tiré du document original, de la vie même. Nous possédons l'aveu des intéressées qui ont pris la peine d'aller chez le photographe, se sont vètues à leur convenance, de leur

1. Qu'on se rappelle la caricature de Chateignier sur ce sujet : Un couple du Directoire riant aux larmes d'apercevoir un seigneur et une dame d'avant la Révolution.

mieux sûrement et ont cherché la plus seyante pose. Davantage, la photographie n'est point devenue une amusette banale comme aujourd'hui, susceptible de retouches; on y veut prendre garde, on met de son côté les chances plaisantes. Peinte en son *décaméron* de jolies femmes par Winterhalter, l'impératrice Eugénie procure un plaisir aux artistes ; elle est idéalement jolie, poétisée, pareille si l'on veut à Marie-Antoinette arrangée par Mme Vigée-Lebrun. Ceci est son expression de déesse ; son humaine nature a été proscrite et dédaignée. Qu'on s'avise de rapprocher cette effigie bucolique d'une modeste carte album notant simplement les attitudes, la souveraine ne perd pas ; elle est tout bonnement autre, différemment séduisante, bien plus vraie. Si quelque épisode nous offusque en elle, la cause en est imputable aux robes dont elle est habillée, à la façon, pour nous autres surannée, dont elle dispose sa chevelure. Souvent aussi nous entendons mal une attitude, alors fort distinguée, et que les adaptations vulgaires ont depuis rendue inacceptable. C'est l'éternelle histoire de l'air d'opéra, sublime à ses débuts, lequel seriné par les orgues de Barbarie, tombe dans le pont-

neuf et exaspère les délicats. La loi est formelle sur le fait des costumes : les plus ingénieuses trouvailles de Worth ou de Félix sont après dix ans l'apanage des chambrières (1).

Après la bousculade de 1848 l'esthétique décorative comptait assez peu. L'Empire ressuscitait au milieu de ces dédains somptuaires. La société nouvelle, hier fort réduite, installait tout à coup, sans transition, ses appétits et ses envies. Le grand monde de ce temps n'est point dans la majorité du très grand monde ; il descend de rameaux simples, et comme les parvenus du Directoire, il a la rage de briller et de jouir qu'on voit chez les récents promus ou dans les aristocraties de fortune. Les pères se sont imbus d'idées de lucre sous le règne précédent, les fils se sont appris dès leur jeunesse à saluer le veau d'or, les voici tous prêts à appliquer leurs théories. Les femmes vont au cossu d'instinct, à l'ampleur, à l'étoffé ; elles sont opulentes dès la première minute, en personnes prisant avant toutes choses le solide dans le

1. Un exemple : Mme la Comtesse de Paris portait, il y a moins de dix ans, des cheveux coupés sur le front ; cette coiffure « à la chien » est pour l'instant une monstruosité pure.



Adeline Patti au moment de son mariage
avec le marquis de Caux

mobilier et la parure. Leur atavisme s'accommode assez bien des goûts existants, sauf à les transformer tantôt et à leur imposer un maximum de folies. Dès l'origine le brillant monde du second Empire est provincial, plutôt touffu et engoncé. Les élégantes se chargent de cachemires ou de soieries, elles prodiguent les dentelles à la façon des célébrités départementales admises à la préfecture. La simplicité reste un secret pour les princesses ou pour d'autres femmes nées ; elle se rencontre aussi mais plus rare chez des beautés parisiennes ou étrangères, éclectiques en leur politique et tout bonnement passées du Roi à l'Empereur.

Ici, nous devons faire compte des actrices, les grandes s'entend, qui détiennent la tradition galante, et conservent du précédent règne certaine distinction superficielle dont les mondaines tirent profit. Voyez-les dans les photographies maintenant jaunies de Vallou de Villeneuve, elles sont dans leurs habits de ville un peu les lionnes de Gavarni encore, ou les lorettes d'Edouard de Beaumont. Rachel avec ses bandeaux plats, sa robe pensionnaire, son joli geste penché, est de tous points une femme comme il faut et « très bien ». Oublions la

coupe qui nous déroute, les jansénismes incompris de notre génération, Rachel pourrait être une dame de la Cour, et elle ne serait pas des moindres. Près d'elle, avec autrement d'entrain et de jeunesse, mais dans un charme égal, ce ce sont : Mme Madeleine Brohan, dans son corsage à basques et à manches larges, ouvert en cœur, Mlle Fix ou Mlle Arnould. Toutes ont appris, dès leurs débuts, à parodier le beau monde, il leur en reste des manières étudiées, fort utiles au rétablissement des élégances.

Malgré tout, ces artistes ne peuvent rien contre le genre, et ce genre qu'elles suivent est dans l'instant, je ne sais quelle falote et niaise copie du Louis XV. Les peintres ont créé un mouvement dans ce sens par amour du rocaille. Le meuble rococo a fait son apparition dès le milieu du règne de Louis-Philippe, on songe à compléter cette renaissance en obligeant les dames aux ampleurs de Mme de Pompadour. Justement, ceci cadre à ravir et s'accorde parfaitement aux orientations cossues et dorées. Sur les étoffes d'énormes fleurs, et de ces étoffes de larges jupes, de majestueuses robes étalées sur des dessous ballonnés, n'est-ce point Louis XV à la fois, ou si l'on préfère Marie de

de Médicis, le romantisme appliqué, le retour pratique aux idées nationales? On emprunte volontiers à tous les règnes, pourvu que ces règnes eussent comporté les falbalas étoffés, juchés sur des vertugadins. A Louis XIII, on prend ses collerettes tombant sur les épaules, à Louis XIV les manchettes brodées, à Louis XV les paniers et les doubles jupes, à la Restauration même ses « tournures » de crin. Puis les couturiers et les modistes amalgament tant d'anachronismes et en combinent une chose personnelle. La crinoline, fort timide au début, à peine admise lors du mariage de l'Empereur, s'émancipe de saison en saison. Il y a pour cela les raisons sentimentales que nous indiquions tout à l'heure, la passion de la nouvelle souveraine pour le XVIIIe siècle finissant. Par malheur, ces paniers ressuscités détruisent les harmonies : d'un corps svelte et élancé, elles font comme une montgolfière gênante et gênée partout, contraignant les architectes à élargir leurs portes, et les carrossiers à transformer les voitures. Pour comble, les robes de dessus sont rarement unies ; elles se surchargent de volants, de fleurs brodées hors d'échelle et qu'on prétend rappeler celles d'une robe de Marie Leczinska dans une toile de

Vanloo. Et quel accompagnement à ces extravagances aux jours d'hiver? Des cachemires épais comme des moquettes de foyer, coûtant chez Biétry les yeux de la tête, des pelisses fourrées d'hermine, bordées de cols en palatines et de plates-bandes montant d'en bas jusqu'à mi-dos. Sur la tête, une capote plissée, tarabiscotée de mille sortes, laissant tomber sur les épaules l'auvent de son bavolet, encadrant le visage d'une ruche et attachée par des rubans pareils aux nœuds des Alsaciennes.

Voilà dans son genre soufflé et si étourdiment sphérique, une réplique inattendue aux gracilités et aux fuseaux du premier Empire. Au beau temps de la grande épopée, ç'avait été pour les femmes comme une préoccupation obsédante de copier les romaines, les patriciennes dont on transcrivait à sa façon les luxes et les raffinements. Sous Napoléon III, neveu de l'autre, on avait subi le romantisme, on se contentait de paraphraser la belle Bourbonnaise ou Ma Mie Margot, avec, sur les lèvres, le fameux *Après nous le déluge*, du roi faiseur de crêpes, Et, tout naturellement, ces orientations opposées se déduisent : les vieux singeaient Rome, parce qu'ils en étaient restés à Brutus et



Mlle Manvoy
Costume parisien ultra élégant, 1867

aux gloires ; les nouveaux copiaient Louis XV et adoraient les atours Watteau parce que, pour bien peu, ils eussent ressuscité la rue Quincampoix, le petit bossu, et la Compagnie des Indes avec son Missisipi.

L'Impératrice ne changea que peu à ces directions somptuaires : elle trouvait le goût installé, il lui plut ainsi, il ne pouvait pas ne pas lui plaire. Jeune fille, elle s'était habituée aux modes parisiennes qui sont encore et étaient surtout alors le chef des élégances cosmopolites. Divinement jolie lorsqu'elle coiffait la mantille espagnole dans l'intimité d'un bal, ou le boléro castillan pour ses excursions aux Pyrénées, elle redevenait tout à coup les plus éblouissante parisienne, s'il lui plaisait. Parisienne au bois où on la rencontrait, à Bordeaux où M. de Serres la présenta à l'Empereur, Fontainebleau où ses amazones faisaient sensation. Elle était non moins séduisante en ses costumes de ville assortis au ton peu habituel de sa chevelure blonde : dans un bal, elle rayonnait, et sa démarche triomphante et un peu hautaine n'attendait guère qu'un diadème pour rappeler la Marie-Antoinette légendaire. Ce diadème vint comme on sait, il était attendu, et

Mlle de Montijo en fût sûrement la moins étonnée.

Elle s'avança pourtant dans son extase avec une prudence timide. On conte, à ce sujet, l'anecdote très gentille de la lingère espagnole, qu'elle avait tenu à conserver pour son trousseau de mariée, et qui s'en était référée aux principes rigoureux d'économie jusqu'alors imposés aux dames de Guzman. Il ne paraissait pas à la brave ouvrière candide que la future Impératrice pût souhaiter mieux que les batistes, que les toiles de Hollande dont en Espagne les duchesses s'arrangeaient et se contentaient. L'Empereur sourit, il ordonna un supplément double ou triple de la première mise. Puis les robes furent commandées aux deux maisons parisiennes d'alors, les cinquante-deux toilettes indispensables à une souveraine des Français : déshabillés, sorties, galas, costume complet de la cérémonie nuptiale.

En gros, ceci a été dit déjà, mais le détail vaut une répétition et un rappel. Ces deux maisons rivales, succédant au célèbre Leroy du premier Empire, sont celles de Mlle Palmyre et de Mme Vignon. Worth n'est rien encore, il ne brillera que plus tard et détrônera tout le

monde. Palmyre et Mme Vignon se sont partagé les commandes, celle-là aura les toilettes de soirée, les robes de bal, tout ce qui se verra à la lumière ou dans le particulier des appartements : Mme Vignon, au contraire, les trente-deux toilettes de jour, celle du mariage, les peignoirs de malines et de valenciennes, les robes en bleu, en blanc ou en rose. Toutes les fabriques de France et du monde ont été visitées et dans chacune on a choisi la pièce d'étoffe rare. le chef-d'œuvre dont tout à l'heure les couturières parisiennes, — ces fées — fabriqueront les plus extraordinaires parures. Il y a les gros de Naples, les gros de Navarre, les peluches blanches, les moires antiques roses, les taffetas verts. De ceci les corsages ouverts, garnis de franges, de dentelles ou de plumes. De cela les jupes unies, à queue, ouvertes en draperie et laissant apercevoir des robes de dessous, claires, chatoyantes et froufroutantes. Mlle de Montijo est déjà Sa Majesté, elle ordonne et elle veut bien. Elle essaye en bourgeoise devant les psychés de l'Élysée où elle habite, en présence de Mme de Montijo, sa mère, de sa sœur et d'autres dames.

Palmyre exécute vingt toilettes pour sa part,

les moins en vue, entre autres deux pour le mariage civil : une rose en satin recouvert de point d'Angleterre, une blanche en satin également garnie de dentelle d'Alençon. La comtesse de Téba eût le choix entre ces deux parures, elle prit la robe rose.

En ces choses rien de définitif encore, on en est aux transformations, les lignes un peu plus étoffées qu'auparavant gardent des discrétions de comme il faut. La crinoline devinée est par le haut assez mesquine et seulement très large d'en bas. Mais la comtesse de Téba a ses goûts personnels sur la coiffure, elle abandonne les bandeaux plats de Rachel pour des ondulations et des bouffons aux tempes. Elle tient à montrer le front qu'elle a très beau et qui donne à sa physionomie beaucoup de majesté. Dès la première minute on pressent ce qu'elle sera; elle lance une proclamation à sa manière.

La journée du mariage religieux marque le point de départ du renouveau mondain; on y retrouve ce qui manquait chez nous depuis la duchesse de Berry et les amusettes du Petit-Château. Le roi Louis-Philippe avait été un sage, et sa famille la maison d'un sage. Des tribunes où elles assistaient à la cérémonie de



La duchesse de Malakoff
au moment de son mariage

Notre-Dame, les jeunes femmes admises à la *truste* de l'Empire restauré, pesaient les chances d'un départ joyeux. La plupart avaient redouté qu'une simple grande dame n'eut point les qualités utiles; tout de suite elles furent rassurées. Il n'y avait au monde fille de roi plus capable de les entendre et de les diriger. Mieux encore, l'absence des traditionnels formalismes, l'éloignement des duègnes allaient abandonner plus de caprice aux opinions; ce fut une journée à marquer d'un caillou blanc.

Pourtant on ne saurait imaginer jamais une livrée de plaisir allant plus au rebours des tendances; le ton solennel et bourgeois d'avant, un instant arrêté repart sur les mêmes données et les emphases reviennent de plus belle. Encore ne sont-ce point là les accumulations galantes et libertines du XVIIIe siècle, ni ses échafaudages impertinents de cheveux, les retroussis des jupes, les raideurs provocantes du buste, mais de l'engoncement pour la satisfaction d'être engoncée et empêchée. Après l'exposition de 1855 une femme de qualité est à la ville la plus mystérieuse et la plus indéchiffrable personne qui se puisse; tout au plus

un bout de frimousse s'aperçoit-il dans l'amas des falbalas, parmi les ruches, les rubans ou les voilettes. Grande ou moyenne? Lourde ou svelte? Vous ne devineriez jamais. Les capotes cachent les joues, les cheveux et la nuque; aux épaules le cachemire ou le manteau font un bourrelet; puis en bas les jambes évoluent dans la cage triplement fermée d'un jupon de crin, d'un dessus et d'une robe impénétrable. Et cette forme humaine affecte le profit comique d'une clochette, l'aspect d'un entonnoir renversé. Même l'Impératrice est ainsi faite, et quand la photographie l'immobilise, qu'elle n'a plus son élégance de démarche, on a peine à la reconnaître.

Sans doute l'habit de ville est une des phases, et la moins aimable des transformations coquettes. On a pour montrer ses épaules ou ses bras, exposer ses cheveux, le harnais supérieur des fêtes mondaines; la robe de bal furieusement décolletée, légère et impondérable en ses tulles et en ses mousselines, se rencontre plus en harmonie avec la pensée du règne. Elle a beau vouloir s'arrondir et se ballonner outrageusement, elle reste papillonnante et révélatrice, elle dit beaucoup de

choses, elle est la grande séductrice et la plus sûre cause des laisser-aller ultérieurs. C'est comme la seule manière qu'on ait de s'étirer et de vivre à l'aise après les contraintes de la journée ; ce devient la mode arabe des femmes allant voilées et entortillées par les rues et rentrant au logis pour se dévêtir au plus vite. Là serait peut-être une des raisons du succès réservé aux fêtes officielles ; il y en a d'autres encore, mais ces autres sont de tous les temps.

Pour prouver ces histoires il les faut montrer ; les voici très sincères, et, suivant le mot de Brantôme, ce sont les plus grandes dames en l'honneur desquelles ma plume vole : l'Impératrice, sa sœur la duchesse d'Albe, sa mère la comtesse de Montijo, la belle princesse Anne Murat, depuis duchesse de Mouchy, Mme Walewska, les duchesses de Morny ou de Malakoff (1), tout le *peerage* impérial, les

1. Mlle de la Paniega, mariée au maréchal Pelissier, était parente de l'Impératrice. Le maréchal acheta pour son mariage une corbeille d'une trentaine de mille francs (9.000 de dentelles, un cachemire de 6.000, 3.000 francs de fourrures, 18.000 de diamants et 1.200 francs de gants). Il joignit à ces cadeaux une monture de plumes d'autruche, et une ombrelle duchesse à manche brisé de Cazal.

bonnes amies de la souveraine récemment peintes par Dubufe en leurs atours allégoriques, par frayeur des vrais. Voyez, et jugez donc combien d'années sont nécessaires encore, pour que nous réhabituions nos idées à tant d'étrangetés, aux chapeaux ronds et plats, aux manteaux chinois dont les manches s'évasent, aux robes plissotées et lâches comme le taffetas d'un aréostat mal gonflé. C'est en ces mises qu'on assistait aux revues du roi de Bavière à Longchamp, sous de petites ombrelles ridiculement écourtées, qu'on suivait les courses de chevaux, et qu'on montait chaque journée l'avenue des Champs-Elysées dans sa calèche. De telles futilités commandées à Palmyre coûtaient très gros, et pour les apercevoir au passage et s'en pouvoir inspirer, les couturières de province faisaient 200 lieues de diligence. Alors par ces sous-ordres la bonne parole se répandait, commentée dans les journaux de modes; elle allait de la souveraine aux femmes de la société, aux actrices, de celles-ci aux bourgeoises, et des bourgeoises à tout le monde. Si bien qu'un beau jour chacune ayant sa part égale, les grandes dames cherchèrent autre chose pour se distinguer, et

ce quelque chose fut lacrinoline plus extrême, plus folle, défendue s'imaginait-on aux gens sans voiture. La belle Bourbonnaise avait eu jadis la pareille pensée; toutes se trompèrent.

Pour s'en convaincre il suffit de jeter un coup d'œil sur les foules prises au vol par la photographie à peu près instantanée d'alors, des revues, des inaugurations de monuments, la rentrée des troupes d'Italie sur les grands boulevards. C'est au milieu d'une haie de crinolines populaires et énormes que paradent les soldats. En tous endroits, parmi la cohue sombre des vêtements d'hommes, de grosses taches claires, occupant chacune plusieurs places, obstruent les moindres passages. La crinoline s'est démocratisée, elle est devenue l'indispensable en bas comme en haut; à elle seule elle assure une physionomie très spéciale aux fêtes d'il y a trente-cinq ans, comme les manches à gigot à celles de la monarchie citoyenne. Tant que la crinoline n'aura point atteint son développement monstrueux, l'Empire continuera sa marche ascendante et parallèle. La crinoline est comme son fétiche; on dirait que les hommes sont trop occupés à médire d'elle pour entendre à autre chose.

Suivant la loi ordinaire, plus on la décrie, plus elle triomphe. La voici après la guerre d'Italie devenue si épouvantablement immense que le crin d'origine est impuissant à lui garder une résistance suffisante. Les Américains lui imposent une façon de geôle à barreaux d'acier susceptible des dimensions les plus imprévues, et les Français enchérissent sur ces audaces. Une demoiselle Milliet, ancienne coiffeuse à Besançon, met sur cette affaire ses petites économies, en deux ans elle est millionnaire; et ce sont les procès en contrefaçon qui l'enrichissent! La crinoline se nomme alors une *cage*, et ses variétés de formes sont infinies. Pointue par devant ou par derrière, plate, toute ronde, conique ou ovoïde, de saison en saison le caprice change, impose une coupe et de suite la rejette. La folie extérieure s'accorde à celle des dessous; on ne donne plus guère le bras à son mari, on ne peut relever ses jupes que par des cordons de tirage à la façon des stores. L'entrée en voiture oblige au jeu le plus étourdissant de froissements, à des gestes pudiques rappelant celui de la Vénus accroupie. Si l'on s'assied en public, il faut prendre des temps et se contorsionner en de savantes manœuvres.

Désormais les yeux se sont éduqués à ces sottises; ils se sont fait un canon spécial de l'esthétique féminine, et on a peine à s'en abstraire. C'est toujours Mlle Clairon jouant Médée en paniers et Lekain affublant d'un vertugadin son orphelin de la Chine. Pour les contemporains une femme n'est réellement tout à fait bien mise que si elle occupe une place triple de celle à laquelle elle a droit. Sa cage ne la quitte plus, ni dans le négligé du matin, ni pour la séance au coiffeur, ni même à la salle de bains. Quand Mme Walewska donne une fête travestie au Ministère des Affaires Etrangères, les restitutions de costumes anciens comportent toutes la crinoline, on en affuble Agnès Sorel, les Romaines, les déesses de l'Olympe, ou les anges du ciel. Au théâtre, c'est le temps revenu où Voltaire assistait à une représentation de *Polyeucte*, l'acteur principal portant perruque et épée! En 1859, Mlle Fix prête aux servantes de Molière les bandeaux soufflés et les jupes larges. Les meilleurs esprits ne se savent affranchir de ces billevesées. Voici Gérôme peignant des bucoliques virgiliennes; ses héroïnes demi-nues portent les cheveux à l'observance. Octave Feuillet, un lettré pourtant et un

délicat, aperçoit l'Impératrice dans un bal; elle est vêtue d'une robe en mousseline paillonnée d'or, elle a sur la tête un diadème, il la compare à Diane. Il ne remarque ni les bizarreries de l'arrangement, ni la coupe tourmentée du corsage, ni même les extravagances de la crinoline. Il s'est façonné à de pareils spectacles comme Victor Hugo, — le Victor Hugo d'*Hernani*, — aux gigots et aux peignes à la girafe imposés à ses héroïnes. C'est la philosophie à tirer de ces colifichets; rien n'est ridicule dans les objets frôlés chaque jour; à la longue seulement, et au fur et à mesure de leur disparition et de leur oubli, ils font rire.

Cette éducation de la rétine dans le sens d'une plastique donnée, est le plus réel obstacle aux résurrections historiques dans les arts. La preuve en serait dans les curieuses vignettes jointes au livre de M. Pierre de Lano sur les ballets de la Cour impériale. Un dessinateur d'aujourd'hui, M. Lebègue a été chargé de traduire le thème écrit; il l'a fait avec de la grâce, mais il s'est radicalement fourvoyé. Ce ne sont plus là les amies et commensales de l'Impératrice Eugénie, mais des femmes d'à présent, amincies, longues de tailles, plaquées dans leurs



Mlle Schneider
dans son costume de la Belle Hélène

robes étroites, comme si, voulant montrer Mme Dubarry, le dessinateur copiait les atours de Mme Récamier. Nous tenons de témoins que la comtesse de Castiglione habillée en religieuse n'avait pu se résoudre à proscrire complètement la cage d'acier, et que dans le ballet de *Daphnis et Chloé* la figurante principale n'était pas coiffée à la chien. A défaut des représentations particulières ou de photographies, nous avons les actrices que les femmes de la société copiaient dans leurs travestis, et qui nous font entrevoir de tout autres formules. Dans la *Belle Hélène*, Hortense Schneider précise très bien ; sa robe n'est qu'à demi Tanagra, aux trois quarts grecque, et les frisottis de ses cheveux ne sont guère du Péloponèse. Mme Viardot emberlificote de bigoudis la statue de Pygmalion, comme Marie Grandet de tire-bouchons et d'accroche-cœurs les tempes de Mme Cythère. Rigoureusement archéologiques, ces retours à l'antiquité eussent troublé acteurs et spectateurs; on se contentait d'à peu près aussi peu en désaccord que possible avec les tournures rencontrées communément.

Aussitôt après Sadowa, et pour la grande exposition de 1867, il y eut une saute brutale. Worth qui grandissait, et l'Impératrice qui grossissait, cherchèrent une atténuation aux majorations (1). D'abord on avait dès longtemps sorti la tête de ses garrots pour de mignonnes et mutines chapelleries, désemprisonnant la nuque et le front et laissant passer le bout de l'oreille, d'un extrême à l'autre c'est le jeu ordinaire en matière d'élégance. Une saison débarrassa sans transition, tout à coup, au grand galop des fantaisies, à la fois la tête, le corps et les jambes. On n'osa point proscrire formellement la crinoline, mais on l'écourta, et sur elle on drapa les plus impayables découpages d'étoffe, les dentelures, les semis de jais qu'on eut encore vus chez nous. La chronique méchante reporte à Mme de Metternich l'invention de ces babioles nouvelles ; elle les eut imaginées

1. La hiérarchie des tailleurs et des modistes de l'Impératrice s'établit ainsi après 1864. Worth pour les grandes toilettes, exécutées sur patrons acceptés et sur échantillons fournis. Laferrière faisait les costumes ordinaires ; Félicie les manteaux ; Mme Virot ou Mme Lebel les chapeaux. Chacun de ces fournisseurs arrivait, porteur de ses modèles dessinés, et l'impératrice jugeait, prenait ou refusait tout de suite sans grands débats.

et lancées pour jouer un de ses bons tours à la Cour impériale dans la personne de la souveraine. Voici de noirs desseins et peu vraisemblables. On adopta ces créations comme on eut pris toute autre pour ne pas s'éterniser et afin de récréer ses nerfs. L'Impératrice Eugénie les accepta d'autant plus joyeusement qu'elles venaient à une heure particulière pour elle ; Mme de Metternich n'avait pas les mêmes raisons, elle y fut tout de même, elle y apporta l'exagération de son tempérament exalté et tapageur, et les autres suivirent. Telle est l'histoire vraie.

La première fronce de la robe drapée remontait en réalité aux cordons de tirage dont je parlais tout à l'heure. De fil en aiguille on en vint à fixer les plis et on abandonna les cordons. Puis on estima commode de ne plus traîner ses jupes dans les sables de bains de mer ou sur la poussière du *ring*. A Fontainebleau où elle se plaisait aux courses à pied, l'Impératrice adopta une blouse de soie légère, un corsage serré par une ceinture de cuir, un col d'homme et un chapeau canotier de paille noire auréolé de marguerites blanches. Sa canne à la main, elle montait dans son duc à deux poneys, et suivie de son fils à cheval elle gagnait un endroit escarpé de

la forêt où elle trottinait des heures. Comme les jupes laissaient voir le pied jusqu'en haut de la cheville, les élégantes avaient adopté des bottes à galands, talonnées assez haut; on en aperçut d'extraordinaires à Cora Pearl, à Marie-Rose, à toutes les personnes d'une mondanité spéciale, irrévérencieusement qualifiées de cocodettes pour leur allure sautillante. On peut être cocodette sans être une lorette, mais une lorette qui ne serait pas cocodette perdrait son temps. Alors il se passe ce que nous voyons encore; les femmes de la société imitant les cocodettes dans leurs façons, dans leurs excentricités, voire dans leur langage.

En 1868 la crinoline est partie, elle est tombée sous les rires, et c'est maintenant comme une honte de s'être condamnées si longtemps à cette horreur. On la remplace par sa monnaie, les vertugadins minuscules, coniques, simplement chargés de conserver aux robes tout à coup très étroites une tension suffisante et l'absence de plis. Le genre est à cette récente calembredaine. Sans rire pourtant on croirait aux fétiches, tant cette disposition de la crinoline coincide avec un autre état d'esprit de par le monde. La foule que l'Empereur ou l'Impératrice s'en vont frôler

au long des avenues du bois n'a plus déjà l'air bon enfant et pataud qui lui donnaient les « cages » innocentes. Toutes les pimpantes, les sautillantes poupées rencontrées, habillées comme d'une marotte de folie, expriment les frondes et les impertinences. Cocodettes et petits crevés, soit! mais enfants terribles, lâchés; bourgeois que les exemples venus de haut ont rendus sceptiques et railleurs. C'est de tous points la houleuse assemblés des jolies filles mises comme la reine, et des jeunes beaux costumés en prince que Debucourt montre dans sa *Grande Promenade* au temps des Etats Généraux et de la prise de la Bastille.

Une sensation persiste chez ceux qui entrevirent ces épisodes de la fin de l'Empire, comme le rêve d'avoir assisté à la plus étourdissante mascarade; tout à l'heure c'était la fête des ballons, voici du jour au lendemain, trop vite pour ne pas étonner, la farandole d'ombrelles fermées, engaînées et dansant sur leur manche d'ébène. Il faut voir Adelina Patti, dont nous parlons encore après 27 ans, et qui a été une des plus ferventes de la crinoline; brusquement elle devient fuseau, fuseau charmant, des pieds à la tête, étourdiment gracile, comprimée et serrée.

Et l'on aperçoit alors l'abominable contresens qui obligeait tout à l'heure cette grâce à des envergures de matrone. La crinoline ne soulève plus seulement les rires, elle provoque des haines. Fut-on assez niais !

Curieuse histoire par surcroît! Les femmes de province qui avaient eu si grand'peine à admettre la cage à son début, sont dans l'instant fort attachées à sa conservation. C'est devenu pour elles une manière d'article de foi, un dogme d'élégance, et l'on blâme la cour, l'Impératrice surtout de s'en être défaite. Il faudra que le théâtre s'en mêle et prenne à cœur de détrôner l'idole; les actrices en tournée iront produire le culte récent, les étoiles de café concert débiteront en fourreaux leurs couplets frondeurs. Et non seulement on délivre le corps, mais on diminue aussi la tête; sur un rien de chignon Sarah Bernhardt juchera un imperceptible chiffonis de chapeau, pas gros comme le poing en tout. Des toilettes de ville, la révolution gagne les costumes de soirées, les robes de cour diminuées en large, et augmentées en queue. Mme de Metternich est étrange en son chez elle; on lui voit une jupe tombant droit, traînant loin loin derrière, sans un pli, sans

une garniture, et comme corsage une veste espagnole, dont les manches pointues s'en vont quasi toucher le sol. C'est de la compassion aujourd'hui, alors c'était l'extase, le pinacle, le zénith, et pour un ajustement de cette facture Worth eut été porté en triomphe (1).

Cette transformation de bon genre accorda aux travestis et aux tableaux vivants plus de vraisemblance; il fut loisible de se vêtir en merveilleuse, en égyptienne, en fiancée des croisades sans adjoindre à son ajustement l'anachronisme d'un vertugadin. Ce fut une autre griserie succédant à la première, et par mépris des ballons, certaines figurantes poussèrent l'amour du fourreau jusqu'au maillot simple sous un peu de gaze. Sans doute à *Phryné devant ses juges* représentée aux Tuileries, la crinoline eut été de trop; mais le maillot fut trop peu, encore que la belle pécheresse chargée du rôle emprúntât à la

1. La meilleure inspiratrice de Worth, Mme de Metternich, ne dédaignait pas de mettre la main à la pâte s'il fallait. Le couturier allait rue de Varennes comme autrefois Leroy chez l'impératrice Joséphine, et là durant des matinées on taillait, on complotait, on inventait. Les irrévérencieuses de la cour nommaient la princesse « Mme Chiffon » quittes à copier tout de suite ses trouvailles et à les colporter dans le monde.

Phryné de Gérôme, un geste d'autruche cachant sa tête.

Si paradoxal et fou qu'il puisse paraître, il reste acquis, et c'est amusette de le répéter, l'Empire connut deux périodes essentiellement tranchées. L'une de la crinoline ascendante et triomphante, qui prosterna l'Europe devant notre goût, qui imposa notre esthétique somptuaire à toutes les parties du monde, y compris Haïti et les îles Sandwich, et ballonna chrétiennes et païennes à qui mieux mieux. L'autre, celle du fourreau, ou si l'on veut, de la marotte, qui fut mauvaise et fit rire une fois de plus de notre instabilité. Pourtant voyez l'injustice des hommes : qui s'était faite chez nous la protectrice du fuseau? Une ambassadrice étrangère, une grande et noble dame, venue des terres patriarcales, Mme la princesse de Metternich!...



L'empereur d'Allemagne,
Guillaume II, enfant
photographié à Paris en 1867

CHAPITRE VII

L'EXPOSITION DE 1867.

Le Paris de 1867 est en vérité une curieuse ville, un coin fortuné où le luxe impérial a mis tant d'attractions que de partout, les ennuyés affluent cherchant le rire. Paris a ses théâtres, ses femmes, son ronron de folie chronique; il s'est embelli assez pour que depuis ces dix ans passés, on ne le veuille facilement reconnaître d'auparavant. Alors, tout à coup, l'annonce d'une féerie encore plus engageante : une exposition où l'univers entier sera convié, et qui sûrement montrera les turlutaines cosmopolites à leur point aigu. L'ouverture en avril ou en mai, au beau moment des pèlerinages et des fugues, avec devant soi une demi-année, et tant de pro messes que font les gazettes. Un an à l'avance d'idéaux croquis ont indiqué l'enceinte ovale des bâtiments élevés au Champ-de-Mars, et le

joli froufrou des jardinets semés à l'entour. Voilà bien le produit parisien, l'article français, la ville de théâtre bâtie en un rien de temps, toute fleurie, couverte de verduresses et arrosée de lacs mignons.

Quant à la vie c'est la nôtre, je ne dirais même pas que les grands acteurs fussent différents. Si nous nous en tenions à la politique, ce serait là comme un prologue de drame où les figurants, tous les chefs d'emploi de la tragédie ultérieure, s'en viennent défiler devant le public, et le saluer, On aura à Paris le roi Guillaume de Prusse, M. de Bismarck, le prince Fritz; M. Crispi, avocat de Palerme, en passe de devenir ministre. Le Crispi est alors un brun, portant toute sa barbe et moins chauve que nous le voyons à cette heure. On aperçoit M. Thiers, on entend parler de Jules Favre, récemment nommé à l'Académie Française et à qui ses confrères font bonne chère. Il y a M. de Lesseps qui déjà se prodigue en des conférences, M. Floquet, célèbre par ses gilets et ses chapeaux; autant de leit-motiv d'une grande et lugubre chanson dont nous avons gardé les airs. Même si l'on veut Rochefort, secouait déjà les puissants du jour, l'Empereur chassait

à Fontainebleau, comme M. Faure à Marly, et le théâtre français montrait des ingénues qui sont restées ingénues depuis et le sont encore. Je ne parle ni des financiers habiles et heureux, ni des courtisanes chères, c'étaient les nôtres.

Notons également ces mirliflors du boulevard, rastaquouères ou fils de traitants, désœuvrés et tapageurs, habitués du Grand Seize, descendants des anciens barons, fils de l'Empire, des lions et des dandys; en 1845, Albéric Second les nomme la jeunesse dorée... au ruolz; en 1855, ils sont promus gandins, et dix ans plus tard, Nestor Roqueplan les baptise petits crevés. Nous disons esthètes, décadents, ou mystiques, le nom diffère, la marchandise est de pareille valeur. Les petits crevés ouvriront l'exposition universelle, ils arboreront leurs drôles de corps, leurs petits chapeaux mis sur le nez, leurs pantalons collants. Leur cœur est un viscère, ils le proclament et se vantent de n'en point entendre les battements. Quelque chose se répète parmi eux qui leur paraît du dernier bon ton, c'est ce mot de fils de banquier suivant le corps de sa mère au Père-Lachaise, et qui voyant tomber la pluie dit avec

un sourire : « Ça m'est égal pour mon chapeau, j'ai un crêpe ! »

Le matin en jockeys ou en postillons, conduisant en daumont une hétaïre au Bois, ravis d'être pris pour des palfreniers ; toute la journée s'hébétant au cercle, le soir assistant à la reprise d'*Hernani* au Théâtre-Français, et saluant Favart de bravos, ils ont tout fait ce qu'ils peuvent lorsqu'ils se couchent, quand ils se couchent. Une soirée cependant les voici bouleversés ; Cora Pearl, — on dit Cora au *Club*, — se montrera aux Bouffes-Parisiens en compagnie de Mme Ugalde. Un début, que peut-être Zola a exploité dans *Nana*, et qui exposera aux yeux cette grande fille rousse, maigre, parlant le français comme aux docks du Pont de Londres. Cora fait Cupidon, venez voir Cora faire l'Amour ! Au fond Cora est vilaine, mais elle a des diamants splendides, une indécence très XVIe siècle, et c'est sa manière à elle de lancer son exposition. Elle s'apprête à rayonner sur les étrangers prévus, elle étale ses fards, ses cheveux ondulés et pauvres, et ses grands bras bêtes ; seulement sur ses cheveux « queue de bœuf », il y a des solitaires énormes, sur ses grands bras des bracelets fous, à ses bottines



Cora Pearl en toilette de Trouville

même des pierres aveuglantes. Le premier soir où elle paraît en scène, c'est un délire; tout le gratin est là, banquiers, crevés, américains, actionnaires d'isthmes, sous leurs gilets échancrés en cœur, émoustillés de ce ragoût obscène et impudent de créature. Les extasiés murmurent : Elle a du chien ! Elle a du chien ! ce qu'un philosophe rétorque ainsi non sans amertume : « Du chien soit, mais pas pour la fidélité toujours! »

Les hommes sont si bêtes, si bêtes, que ce pauvre père Dumas, grisonnant, bedonnant et fort inattendu en cette posture, s'amourache d'Addah Menken et affirme sa foi en se faisant photographier par Liébert dans les poses les plus équivoques. Criailleries de ses amis, de ses fervents, de son fils aussi, défense de produire les photographies précédemment autorisées par le principal intéressé et, finalement, procès au photographe qui le gagne (1).

Tout ce monde joyeux caracole et prend un branle désordonné, celui des mirliflors de 1789

(1) Quelqu'un avait réuni le plus grand nombre possible de ces photographies ; il les envoya à Dumas fils pour les détruire. Celui-ci l'en remercia dans une jolie lettre.

ou des agioteurs du Perron. Il y a de l'argent par tas, qui sait tendre la main le ramasse à poignée. Et l'exposition arrive qui s'en va doubler les joies, exaspérer les sottises et bouleverser les cervelles bien plus. La Cour est entraînée, elle lutte très mal, on la voit gagnée par la farandole. Partout on joue, on festoie, on se déshabille; on parie aux courses, on s'anglomanise, on veut être *chic*. Il manque la bicyclette, mais il y a le vélocipède et ceci est pour le crevé de 1867 l'occasion de tenter une escapade biscornue et vilaine.

L'amour à Paris! c'est un livre de M. Pierre de Lano, mais celui qui le reprendra aura encore à dire. La vérité est à côté, elle est moins forte mais autrement imprévue. Et ces histoires du Bas Empire courent au milieu d'un peuple de bourgeois en majorité tranquilles, honnêtes, qui ne savent rien parce que les interviews de journaux sont plus rares et mieux tenus en laisse. Ce sont ces bonnes gens qui attendent l'exposition avec le plus de bonheur, ils ne démêlent rien de la partie. Aux Champs-Elysées,où ils vont admirer les équipages un jour de courses, ils ne savent point si telle élégante est une vraie dame ou une coquine;

rien ne différencie les unes des autres, ni les attelages, ni les cochers, ni les toilettes. Tout à l'heure, il va y avoir des rois et des princes! on le dit et les humbles s'en forgent une liesse. Mais les rois et les princes eux-mêmes, à quoi se reconnaîtront-ils dans la mêlée?

Par un temps superbe, le 1er avril 1867, l'exposition est officiellement ouverte.

On y compte cent mille personnes, on y entend un bruit assourdissant, on y avale de la poussière et l'on ne voit rien.

Rien que l'Empereur et l'Impératrice arrivés en daumont sur le coup de deux heures, et introduits par la grande porte d'entrée du pont d'Iéna. Lui, le souverain, est en habit avec le grand cordon et le chapeau haut de forme, haut comme il les veut pour se hausser: l'Impératrice en robe unie à traîne, avec, par-dessus, un manteau à grandes dents pointues, et sur la tête une microscopique capote recouverte d'une voilette. La princesse Mathilde, le prince d'Orange (le prince Citron des légendes), les princes de Leuchtemberg et Murat les accompagnent. Sous

le grand vestibule, ils reçoivent les hommages de la Commission, et bientôt, formé en procession, le cortège s'en va jeter un coup d'œil sur les salles déjà prêtes.

En voilà pour deux heures d'horloge à entendre les discours, les homélies et les jérémiades des commissaires. De part et d'autre les demandes se formulent et les promesses pleuvent. L'Empereur se déclare enchanté, l'Impératrice est plus retenue ; elle en a assez, elle ne le dit pas, mais on le devine. Un seul repos; c'est dans le petit pavillon réservé à l'Empereur et construit au milieu d'un parterre par M. Lehmann. L'extérieur est mauresque, l'intérieur Louis XIV (1). L'Impératrice ne le remarque pas, elle s'assied, et il n'est que grand temps.

Puis on remonte en daumont à quatre heures, et vingt minutes après, on est aux Tuileries.

Ces façons d'inaugurer la grande foire attendue ont leur simplicité; elles concordent assez peu avec ce qu'on espère de la suite, et les

1. On a conservé la photographie de cet intérieur. Au milieu un sopha rond dos à dos, et sur le milieu une statuette. Partout des tapis, des rideaux épais et un luxe criard. C'était une maison de verre.



Le prince de Reuss et le prince de Metternich

bons morceaux qu'on en veut tirer. Les esprits chagrins estiment les enthousiasmes plutôt réservés ; ils expriment leurs horoscopes. Au fond le contraste est singulier de « ce temple du plaisir » ouvert tranquillement, bourgeoisement, avec très peu de drapeaux, et le brouhaha ordinaire du boulevard, les inimaginables queues leu leu de visiteurs déjà installés et qui vont où l'on rit et où l'on chante. C'est donc bien pour Paris, Paris tout seul qu'on vient, le reste n'est que le prétexte, ou l'excuse. « Moâ ennouyé d'avoir apporté mon femme ! » dit l'Anglais de Gustave Doré. Mais tous ne l'ont point apportée, et c'est la raison pour laquelle Cora Pearl, affublée d'ailes bleues exécute chaque soir le Pas de *Quioupidone*, aux Bouffes-Parisiens.

Bientôt les Majestés accourent ; il en va venir de tout endroit, du Nord et du Sud, de l'Est aussi. L'année 1866 a vu de graves histoires, de rudes guerres, et les menaces ont, pour bien peu, failli empêcher « la manifestation pacifique de la France. » C'est l'Empereur de Russie qui arrive le premier, en juin, dans la compagnie de ses deux fils, Alexandre, le futur Tsar et le grand-duc Wladimir. Mais la réception, pour être cordiale, n'est guère approchante de

celle faite naguère aux marins russes. Des gênes subsistent, elles viennent de la Crimée, de la Pologne que la France n'a point encore oubliée. On a beau jouer l'hymne de Levoff, et acclamer les princes à leur arrivée à la gare de l'Est, c'est de la politesse et guère plus.

A peine ayant touché barre, et devant que de se rendre au Palais de l'Elysée où l'on a préparé sa réception et son séjour, Alexandre II souhaite d'être présenté à l'Impératrice. Ses voitures sont conduites aux Tuileries sur son ordre, et les souverains déjà prévenus attendent au pied du grand escalier. L'Impératrice est en toilette de ville, robe claire, chapeau Benoîton, mantille légère et longue traîne. L'empereur Alexandre et elle se donnent la main, les souverains s'embrassent, et l'on gagne un des salons où l'Empereur des Français présente à ses hôtes les princes et les officiers de sa maison. Rien de plus pour le quart d'heure, on tient à laisser toute liberté aux invités; on en agit avec eux comme font les amphytrions raffinés qui feignent d'oublier leurs devoirs d'hospitalité et laissent de longues heures tranquilles à ceux qu'ils traitent.

Jusqu'aux soirées de gala, à la représentation

de l'*Africaine*, à l'Opéra, et à la revue du bois de Boulogne, l'Empereur russe a la sensation d'être bien chez lui. Il sort le matin, visite les monuments, les musées ou l'Exposition, déjeune en petit comité aux restaurants moscovites, lui et ses deux fils seuls étant assis, les autres collationnant debout en faisant leur cour. Les deux jeunes gens intéressent beaucoup Paris. Le premier, Alexandre, est un grand garçon solide, un peu rêveur, et dont la personne accuse une mélancolie; le grand-duc Wladimir plus jeune, plus exubérant, tout imberbe encore, parle le français très carré et très franc que lui a enseigné son précepteur montbéliardais, M. Lacoste. On les sait enchantés tous trois, le père et les fils de leurs promenades incognito aux boulevards, des choses qu'ils frôlent et dont les gazettes font, à Pétersbourg, un bruit énorme. Le soir qu'ils sont à l'Opéra, la salle est comble. Dans la grande loge souveraine de face, l'empereur Alexandre II occupe le fauteuil du milieu, il a l'Impératrice à gauche et Napoléon III à droite. Derrière, les grands-ducs, le prince royal de Prusse Frédéric, homme blond et un peu gauche, la princesse Mathilde, le prince de Hesse, le prince

L. Murat, le prince de Saxe, et comme une évocation utile à tant d'histoires futures, le Taïcoun japonais dans ses robes orientales, méli-mélo étrange de races, de langage et de civilisation. Puis, une après-dîner, la note discordante dans ce concert de tendresses diplomatiques, le coup de pistolet du Polonais Bérézowski, la rentrée au Palais fort contrainte, les élans compromis. Quelqu'un a-t-il crié véritablement : Vive la Pologne! en agitant son chapeau? Il y a ceux qui le jurent, et ceux aussi nombreux qui le démentent. Mais l'épisode est de méchant augure, on y constate un affaiblissement de police capable de nuire aux autres visites annoncées. L'Impératrice en a sa fièvre des mauvaises journées.

Car elle a grand souci des réussites; ces voyages de souverains accourus pour la saluer et lui faire hommage de sa beauté et de son charme, sont à ses ambitions la plus douce caresse. Elle rappelle la Joséphine d'autrefois, si fière de son parterre de rois et des prévenances particulières d'Alexandre de Russie. Ceux qui l'ont pu voir en présence du Tsar disent que ses façons d'être semblaient du tout changées; elle avait la voix moins haute, cette

voix d'Espagnole qui dans le particulier roulait comme pour un *caramba* sonore et impatienté. Puis ses toilettes atteignaient une grâce et un éclat tout à fait merveilleux. Habillée pour la ville, elle flottait dans des gazes légères, nuageuses; le soir, pour les dîners ou les bals, elle eut éclipsé les plus grandes princesses du monde, sous ses diadèmes ou ses manteaux de cour. Ah que Bérézowski s'en était mal venu tomber au milieu de ces enthousiasmes! Ce fut de la part de l'Impératrice une haine particulière, quelque chose comme une injure personnelle ressentie; elle qui pleurait à la mort du cerf, se fût montrée impitoyable pour la Pologne.

Dans le mois de juillet, pour la distribution des récompenses, Abd-ul-Aziz, sultan des Turcs, s'installe à l'Elysée. Il vient d'Angleterre, le seul pays du monde qui, avec la France, le sauve des empiètements de la Russie. En vérité, ce sont là des histoires vieilles de deux siècles on croirait, d'autant plus reculées dans les âges que le sultan a, dit-on, de la terre de Constantinople dans ses chaussures, et que nos exposi-

tions le font bâiller éperdument. On le voit : un gros homme ventripotent, avec son fez vissé sur la tête, une large tunique, un large pantalon. Il est mou, très solennel, absolument décontenancé quand l'Impératrice le vient visiter à l'Elysée et lui tend la main.

Un jour il a un sourire, c'est quand sur l'estrade élevée au palais de l'Industrie, pour la distribution des prix aux exposants, il aperçoit le prince impérial, dans son grand gala de velours, portant le sautoir de la Légion d'honneur, s'avancer gravement vers Napoléon III et lui remettre une médaille d'or pour ses fermes modèles. L'enfant est amusant, il a sur le front sa petite houpette de cheveux, il s'acquitte de son devoir avec un sérieux imperturbable. Le commandeur des croyants ne le quitte point des yeux ; il applaudit, puisque les autres applaudissent, mais son œil mort se rendort aussitôt dans une vision béate des choses, l'esprit ailleurs, l'extase tombée. Le sultan rebâille...

La France attend l'Empereur d'Autriche, le roi de Portugal ; elle a vu entre temps le roi de Wurtemberg, Charles I ; l'Empereur d'Autriche battu à Sadowa n'est point venu encore,

parce que les Hongrois l'ont couronné roi, et qu'il est là-bas chez eux au milieu de fêtes médiévales, escorté d'évêques à cheval, et de barons, tandis que les Mexicains fusillent son frère. N'est-ce point que ces choses s'oublient et que si Maximilien n'est point venu à Paris avec tant d'autres son excuse tombe plus lourdement encore en France que tout à l'heure l'attentat de Bérézowski ? Un bon soufflet que l'Empereur des Français reçoit, sous les lampions, avec l'obligation de sourire après, quand même, pour la galerie. La galerie est impitoyable, elle n'est pas seulement à la Cour des Tuileries et à l'Elysée, mais partout au Champ-de-Mars, sur les boulevards, entraînée aux escapades, mal préparée à suivre longtemps un deuil. Vite le souvenir s'efface du prince massacré là-bas, même on affecte de ne se rappeler plus la touchante figure de femme dernièrement aperçue en France, que l'Impératrice a voulu consoler, et que la sottise d'un valet a failli tuer en lui servant un breuvage glacé. Elle est folle maintenant, elle a fini de souffrir comme l'autre, alors à quoi bon des regrets éternels? Ceci n'empêche ni les théâtres de regorger, ni les tourniquets de l'exposition

d'encaisser le maximum, ni les souverains bien vivants de se mettre en route. Le roi de Portugal est à Paris vers le 10 août, sa fête est chez le prince Napoléon, au Palais-Royal ou à Meudon, avec pour initiatrice aux joyeusetés parisiennes la personne qu'on attendrait le moins, la bonne et douce princesse Clotilde si janséniste d'atours, si renfermée d'habitude, et que les événements récents ont bouleversée. Près d'elle se tient son frère Humbert, en uniforme italien, et pour contraste d'avec les simplicités de la princesse, l'ébouriffante toilette de la reine de Portugal, couverte de fleurs, de pierres et de soieries, comme si quelque madone andalouse eût été tout à coup par une malice installée en présence d'une vierge de Port-Royal. J'ai dit le prince Humbert ; il se devait d'être à la grande farandole, et de figurer dans son uniforme de garde national en attendant les histoires futures. Lui et Crispi, et tout à l'heure M. de Bismarck et le roi Guillaume de Prusse, le prince Fritz, ceux qui s'en seront venus quérir par ici autre chose que le plaisir et s'en retourneront satisfaits de leur passage.

Voyez le roi de Prusse posant chez Delton à la photographie hippique, sous le casque et la



Le roi de Prusse,
depuis Empereur d'Allemagne, en 1867

tunique, et montant un cheval noir. Il est, sans y changer un iota, le vieux reître glorieux et formel du couronnement à Versailles. Rien n'y manque, ni la tenue, ni l'allure souveraine, ni surtout l'assurance dédaigneuse de la figure. Pourtant ce bonhomme n'est point né pour le trône, à son âge les plus grands conquérants vivaient dans les légendes posthumes, et si l'on en croyait les Berlinois, il eut été un caractère sans talents. Tel qu'on l'aperçoit sur son cheval, avec l'air de penser qu'il a, il ne pense pas, mais un autre pense pour lui, et ce que celui-ci pense n'est point rose. Les Parisiens qui s'amusent si gentiment de la tunique blanche de M. de Bismarck, de sa moustache de Kalmouck et de son unique cheveu, ont, sans le savoir, la plaisanterie lugubre. Lui-même le gaillard qui génuflexe si impudemment aux Tuileries et salue l'Impératrice jusqu'à terre, n'est point doux dans l'écriture du cabinet. Il a écrit d'elle pendant son séjour en France ces phrases méchantes et fausses : « Très belle, magnifique d'épaules, blonde, beaucoup d'esprit naturel, mais peu instruite, elle s'intéresse peu aux choses de l'esprit. » Il est vrai qu'il répète les paroles de Hatzfeld, il l'assure, mais

ce croquis biseauté fût-il de lui on ne saurait s'en étonner ; il fallait coûte que coûte abaisser l'Empire, et il n'était point de complexion à se gêner.

Le roi et son acolyte, plus majestueux l'un, plus brillant l'autre, avaient abordé les Tuileries, par l'arc de triomphe de Percier, dans un carrosse de la Cour, précédés de lanciers et suivis de cuirassiers dont la plupart leur devront un jour les pires hontes. Alors après les saluts, les accolades, les chaleureuses étreintes, on avait conduit le « bon frère » à sa résidence particulière, au pavillon de Marsan, cette fois, le plus près du cœur qu'on avait pu, pour mieux marquer sa joie. Bientôt en l'honneur de Guillaume, tout ce qui ne s'était point fait encore ; l'illumination des jardins réservés, le souper dans la salle de spectacle où dans le beau temps de gloire Napoléon Ier conviait superbement ses ennemis vaincus. Au milieu de ces splendeurs Guillaume apparaît un peu en parent renfrogné et moins cossu, traité par des alliés riches dont il convoite l'héritage. M. de Bismarck et lui dressent un impitoyable inventaire, découvrent les clinquants et par-dessous rencontrent des pauvretés dont ils prennent

courage. Ces revues où ils assistent trahissent des faiblesses, vite pesées et des calculs rassurants se font dans leur esprit. Cependant qu'on s'agite autour d'eux, et qu'on leur fait des révérences, ils tirent profit du moindre mécompte ; ils interrogent, et on est si heureux de leur répondre ! Tous deux exécutent en grand, et sans se cacher, les besognes que d'autres, leurs salariés, s'en vont tenter sur les routes, une casquette de loutre sur la tête et une trompette sur le dos.

Lorsque l'Empereur François-Joseph accourra à son tour très tard, en octobre, et que l'Empereur et lui se seront accolés de la bonne sorte, qu'ils auront massacré tous les faisans de Compiègne et émerveillé le petit monde, les bien informés diront : *Finis Prussiæ !* C'est la fin de la Prusse. On eut pu dire *Borussiæ*, mais les gens bien informés n'y regardent pas de si près ! Ces paroles de journaux noyées dans le récit des babioles et notant de belliqueuses attitudes, provoquent à Berlin des accès de fou rire. On sait par les récits du cuirassier blanc et les dépêches des joueurs de trompette ce que vaut l'aune des rodomontades. On a même la contenance indignée de visiteurs bien reçus

dans une maison, et dont les amphitryons mal élevés disent après pis que pendre. On ne souffle mot et on se recueille là-bas ; on enregistre les sottises, on gonfle ses haines et ses envies. Déjà la visite des souverains à l'Empereur d'Autriche à Salzbourg a ému quelque peu, mais on n'y avait voulu voir qu'une démarche de condoléances pour la mort de Maximilien (1). Le séjour de François-Joseph à Paris étonne davantage. Lui pourtant, le souverain s'amuse en France comme un enfant et ne cherche guère malice. Il s'arrête à l'Exposition comme un badaud ordinaire, il contemple un long temps les fontaines d'eau de Botot, les statues de stéarine, les mobiliers très étranges du Faubourg-Saint-Antoine. Un soir il va dîner en chapeau mou dans un restaurant, incognito, toutes les cocodettes ont loué les tables voisines de la sienne. Voilà ce que les courriers de l'ambassadeur de Prusse mandent à leur souverain

1. Les souverains français furent reçus à Salzbourg avec beaucoup de cordialité. L'Empereur entendit là une fois de plus l'air de la reine Hortense. Une haie de jolies Viennoises saluèrent l'Impératrice au passage ; elles étaient habillées à la dernière mode de Paris en l'honneur d'elle. Le 23 août les souverains partaient pour Strasbourg.



Exposition des canons Krupp à Paris en 1867

dans la précipitation des départs postaux. Est-ce beaucoup pour émouvoir tant?

Je le redis à satiété, l'exposition met en belle évidence tout ce qui, de près ou de loin, petits ou grands bonshommes, événements, objets, fera sa partie dans la bagarre de 1870. Au bas d'un escalier drapé par où l'on accède à une galerie supérieure, installées coquettement comme en un salon, sont les machines de guerre de M. Krupp d'Essen. Pièces de campagne, de sièges, obus coniques et raffinés, lourdes choses fondues, menaçantes, ornées de pancartes insolentes, joujous mignons semant les balles par milliers, rien n'est oublié de ce que nous devions connaître un peu mieux plus tard, et retrouver à la male heure. Ce Krupp d'Essen ne nous prend pas en traître, il n'a pas comme nous l'aurons plus tard, la puérile et naïve précaution d'encapuchonner la bouche de ses canons pour en dissimuler les rayures. Tout est là, bien au jour, et tous les officiers du monde ont défilé devant, même les souverains s'y sont arrêtés et du balcon d'en haut ont regardé, entre la visite aux cristaux de Bohême et la station aux parterres de fleurs. Les compatriotes de Krupp n'ont point manqué : on a vu dans cet endroit,

successivement le vieux roi, son maître, dans une longue redingote noire, M. de Bismarck, le prince Fritz et un tout petit garçon, encore dans un jupon écossais, coiffé d'un chaperon à plumes, l'œil très volontaire, la bouche pincée, qui est le futur empereur Guillaume II sur ses six ans. Qui, dans les Français présents consentirait à réfléchir un peu? On assure qu'une femme, Mme Mélanie de Pourtalès en murmure une alarme dans les salons impériaux. On la tient pour exaltée et visionnaire; à la Cour de France, les Cassandres n'ont point le beau rôle, elle les jouait sans sourciller. Alsacienne, elle avait entendu des paroles singulières, elle les répétait volontiers, en y ajoutant le mot de Mirabeau si bien de circonstance devant l'expotition de Krupp : « L'industrie de la Prusse, c'est la guerre. » Mais, comme un an après, on rira du général Ducrot prêtant l'oreille aux propos de cette belle dame, artiste, femme de cour et susceptible de rechercher les snobismes rares ! En face de la France puissante et redoutée, n'est-ce point guetter le noir que de prévoir des catastrophes ? Le roi Guillaume est un beau vieillard, très galantin à la mode de son temps; M. de Bismarck, un seigneur retors, presque un

procureur normand; le prince Fritz, une utilité décorative: sa femme, une anglaise peu entendue; M. Krupp, un manufacturier de premier ordre. Il y a du bon et du mauvais en ces éléments de discorde, plus de mauvais pour eux que de bon. Et le train-train continue, interrompu seulement par les ritournelles ou les boîtes d'artifices : c'est du supérieur Louis XV.

Par opposition à Krupp, la France a M. de Lesseps, et voilà pour réconforter les âmes chancelantes. M. de Lesseps est ce petit vieux monsieur encore très vert qui, de temps à autre, dans une salle réservée de l'Exposition, ayant derrière lui un chameau empaillé, symbole du désert, et un plan en relief, explique à la baguette le percement de l'isthme de Suez. Il cite les actionnaires à deux ans pour recueillir « le fruit de leurs mises » et l'auditoire, subjugué, applaudit à tout rompre. Sur ce point encore, l'avenir garde des surprises, et c'est bien justice de voir M. de Lesseps donner sa note dans le concert heureux, avant l'autre. Car vous l'accorderez, ils s'y sont rencontrés tous, ils ont consciencieusement tenu leur personnage dans l'avant-propos. Les mousquetaires d'Alexandre Dumas réapparaissaient vingt ans après, les

gens de 1867 rentrent en scène après trois ans seulement, et de la manière qu'on sait, avec leurs innocences ou leurs rancunes toutes chaudes. Ceux d'entre eux qui ne mordront point à belles dents, feront kiss! kiss! à la cantonnade, et vengeront leur chauvinisme humilié devant notre suffisance.

L'hiver venu, la grande foire internationale s'en allait dans le dédain et la satiété. L'apothéose s'était, au rebours du sens commun, produite aux premiers actes; tout maintenant se lézardait et craquait; la pluie jetait bas les plâtres. Des flaques de boue engluaient les allées; les gazons piétinés, les fleurs mortes donnaient au Champ-de-Mars la désolation d'un cimetière en novembre. Dans les étalages, les poussières avaient mis leur manteau vilain, les costumes se fripaient; quand tout fut fini et que les derniers tenants ayant fermé boutique s'avancèrent en bande par la grande porte d'Iéna, ils donnèrent l'impression de cette descente de la courtille mélancolique autrefois aperçue le mercredi des Cendres après les cavalcades du mardi gras.



Madame de Pourtalés en 1869

CHAPITRE VIII

« LES COMPIÈGNES »

Dans le jargon impérial, le mot de Compiègne n'a plus rien de géographique ; c'est l'extension mondaine d'une expression sous laquelle se cachent beaucoup de sous-entendus mignards. Un Compiègne n'est plus un Fontainebleau, n'est pas un Saint-Cloud et tout en rappelant de plus près les Tuileries, n'est pas non plus les Tuileries. Les Compiègnes de l'Impératrice sont à la fois du sans-gène et du quant à soi, de la ville et de la campagne ; c'est la vie de château exaspérée dans son luxe, accueillante, mais limitant sa bonhomie à de fort étroites règles malaisément enfreintes. Strictement, c'est la transition entre ce qu'on a fait tout l'été à Fontainebleau. et ce qu'il faudra reprendre à Paris pendant l'hiver, entre la bride sur le cou et le harnais avec ses gênes habituelles. Là, dans ce

fond de province, au milieu des forêts, avec la chasse le jour, les raouts, les bals, le théâtre pour les soirs, l'Impératrice prépare sa réinstallation définitive du semestre froid. Les Compiègnes sont donc tout cela ; ils sont en plus et spécialement les fournées successives d'invités qui, de cinq en cinq jours, pendant le mois de novembre, se succèdent au château. Le Compiègne frisquet est le premier ban : le très beau est celui du 16, jour de la fête de la souveraine où l'on convie les personnes du cercle intime et proche; les relents viennent après, et sur les « cadets » l'histoire se termine dans la pluie ordinairement, la neige ou les ventées d'ouest.

Bon nombre de nos contemporains, quelques-uns jeunes encore et ayant suivi d'autres dieux n'ont point totalement perdu le souvenir de ces déplacements ; certains en parlent même volontiers et les bons contes qu'ils en font causent des surprises, celle, entre autres, fort singulière, de témoins bien placés pour voir, regardant la même chose, s'en pénétrant à fond, et une fois dispersés, après trente ans de silence et d'oubli, ne parvenant plus à s'entendre. N'y cherchez ni parti pris ni malice, c'est la loi des mémoires écrits après coup, des chroniques jetées

à la ligne comme faisait la duchesse d'Abrantès ou le baron de Marbot. Quand, un beau jour, le dernier contradicteur possible est mort, si des écrits de cette sorte se publient, voilà les épisodes travestis à jamais, ils régalent toute une classe de gens, et M. Taine lui-même ne dédaigne pas de les faire entrer en ligne de compte. D'où peut-être les très humbles, seulement attachés à la philosophie en gros des événements, un peu dédaigneux des anecdotes piquantes et des mots historiques, trouvent moins vite l'oreille du grand public. Les Compiègnes sont une mine de cancans saugrenus, j'en pourrais, moi chétif, répéter plus de cent à faire rire les pierres. Seulement, comme je les tiens de sources diverses, et que pas une de ces sources n'a coulé de même façon en mon honneur, je m'en garderai pour le moins autant que de rien assurer de définitif sur Pépin le Bref ou Charles le Chauve.

Un fait dont tout le monde convient, c'est que le premier Compiègne vrai eut lieu tout de suite, le 18 décembre 1852, et que les amusettes parurent fort goûtées. C'était un samedi, et depuis une semaine ou deux, le nouvel Empereur différait son départ ; il arriva au milieu des canonnades, passa sous des arcs de triomphe,

dans une haie de troupes et de pompiers indigènes, avec, pour musique, le grand tralala des paysans antipartageux accourus de partout. L'Empereur était accompagné du prince Jérôme, de la princesse Mathilde, des ministres et des ambassadeurs. Le même soir il y eut bal, et le lundi suivant une grande chasse à courre où apparurent les premiers « boutons », c'est-à-dire ceux des invités qui avaient reçu du souverain la faveur de porter l'uniforme vert et le lampion. Le cerf de meute n'y mit aucune bonne grâce, soit qu'il s'amusât de tous ces novices, soit qu'il eût de trop bons jarrets, il sortit par trois fois de l'étang de Sainte-Perine après un bain sommaire et ne fut porté bas que très tard par Edgar Ney. Les témoins oculaires vous diront les uns qu'il y avait deux cents amazones en costume Louis XV, casaque à basques et chapeau mousquetaires ; les autres n'en ont pas vu cent. Qu'on s'en tienne à un terme moyen, mais une chose paraît sûre, c'est la présence au nombre des dames chasseresses de Mme de Montijo et de sa ravissante fille (1).

1. On donna au théâtre le *Fils de Famille* avec la troupe du Gymnase. Le vendredi suivant, 25 décembre, eut lieu la seconde grande chasse.



L'empereur et le prince impérial dans le duc de promenade

Ces dames escortaient la princesse Mathilde en compagnie de Mmes Drouyn de Lhuys, de Persigny et de Contades. On les put voir toutes réunies au carrefour Bourbon, lieu du rendez-vous, et le soir à la curée aux flambeaux dans la cour du Palais.

Sur cette installation au château de deux dames étrangères, lesquelles n'avaient d'autres raisons d'y être que l'extrême beauté de la jeune fille, les langues bien pendues ont eu beau jeu et l'ont encore. Dans le tas des historiettes, beaucoup de grossissements et de fadaises; mais la vérité est parfois amusante. Comme à la chasse à tir, par exemple, dans les allées du parc, où Mlle de Montijo et sa mère. suivent le même « layon » que l'Empereur, toutes deux armées de jolis joujoux à un coup peu redoutables. On a loisir de gloser, et on glose, on n'admet pas comme possible ce qui arrivera, et on tient pour sûres des aventures qui, cependant, ne sont point arrivées. Dans la réalité, il se jouait là un dernier acte de diplomatie où l'Espagne jetait moins la poudre aux moineaux qu'elle n'en avait l'air.

On voudra bien comprendre que le séjour de ce château admirable, tout plein de jolis rêves

réalisés par elle, ne déplût point à l'Impératrice, Napoléon mit sa galanterie à renouveler chaque année le « petit voyage » en novembre, dans le mois où l'on fêtait la sainte Eugénie. Après la guerre de Crimée, les Compiègnes sont définitivement reçus et classés parmi les obligations d'étiquette. On y vient vers le 6 ou le 8 et on s'en retourne pour l'ouverture des Chambres.

Alors, dans l'intervalle de ces trois semaines, c'est ce que vous pouvez imaginez de plus Mille et une Nuits, de plus Louis XIV même. D'abord l'installation des souverains, leurs premières promenades, leurs bals, leur théâtre tenu par les Français ou le Gymnase. Une ou deux chasses tout à fait dans le particulier des princes et des très hauts personnages. Quand les privilégiés ont bien disposé leur nid et se sont mis à l'aise, les fournées commencent. Elles sont de soixante à quatre-vingts personnes, hommes et femmes, artistes, écrivains ou simples gens d'esprit. Partis de Paris par train spécial à deux heures, on est au château à la nuit tombante, quoique les chars à bancs anglais fissent prompte diligence de la gare au Palais. L'instant est gai, gai pour les officiers de la maison et les personnes déjà installées qui assistent de leurs fe-

nêtres au grand déballage. Dans le nombre des voyageurs tous ne sont pas de grâce mondaine reconnue, on aperçoit d'inénarrables couples, — souvent ceux qui tout à l'heure recevront les meilleurs sourires, — des hommes ignorant l'esthétique d'une cravate, ou ce qui se porte de plus raffiné en habit de route. Puis ces heureux du monde sont encombrés de bagages, ils ont d'énormes caisses renfermant les uniformes ou les toilettes qu'ils s'en vont reconnaître au débotté, escorté de valets et de Suisses. Dès l'entrée au péristyle on se heurte à ces Suisses majestueux, en vert et en or, tenant des hallebardes et commandant le respect du temple. Il faut qu'à sept heures un quart tous et toutes aient retrouvé leurs malles, passé l'habit de bal, les culottes courtes, les bas de soie noire, les souliers à boucles, et se trouvent réunis au grand salon pour l'entrée de Leurs Majestés. Les souverains viennent aussitôt et reçoivent les saluts de leurs hôtes avant de passer à table où chacun se groupe suivant ses sympathies. Les personnages officiels ont seuls des places attitrées.

Ce n'est rien, ou si l'on veut dire très peu, d'ordinaire, que ces repas de Cour, toujours semblables, guindés, où comme à la grand'messe

d'un cardinal, les servants font plus de tours que de miracles. Mais à Compiègne, il y a autre chose ; on dîne véritablement, la chère est bonne et la musique excellente. La salle de quarante-cinq mètres à colonnes de stuc, ornée des statues de Mme Lœtitia et du grand Napoléon récrée convenablement la scène. La table est d'ailleurs tenue sur un ton irréprochable, le couvert est de Sèvres, les girandoles d'argent et, sur toute la longueur du service, un surtout en biscuit se poursuivant en épisodes différents montre une chasse à courre dont la bête de meute fait face à l'Empereur. L'armée des valets de pied est en livrée de cérémonie, l'habit galonné, la perruque et les bas de soie rose : pour chefs, ceux-ci ont les maîtres d'hôtels, en habit marron, brodé d'argent, avec l'épée au côté. Tout ce monde évolue sans bruit aux sons d'un orchestre voilé et doux, dans le ronron des conversations particulières. Par exemple on s'attarde peu, moins de trois quarts d'heure sont à peine écoulés que l'Empereur et l'Impératrice se lèvent ; on retourne dans les salons en traversant la salle des gardes.

Au jour, c'était la grande chasse indiquée pour ici ou là ; tous les invités n'y parais-



Desclée dans un rôle joué à Compiègne

saient pas et pour de bonnes raisons. De grands breaks anglais étaient réservés aux dédaigneux de l'équitation, à M. Leverrier qui regardait la lune ou cherchait des étoiles, à M. Pasteur qui poursuivait les grenouilles (1), à tant d'autres plus habitués à l'ébauchoir ou au pinceau qu'à la cravache. Ceux-là prenaient leur revanche, le soir, au théâtre parfois, où on leur demandait une petite conférence-impromptu, à table où leurs mots faisaient fortune, aux thés de l'Impératrice, surtout de quatre à sept dans le cercle plus fermé où la Souveraine les mettait à l'aise et souhaitait que chacun d'eux eut son petit succès particulier, condition essentielle de leur faire le séjour plus aimable. — Viollet-le-Duc vous qui savez tout!... Viollet-le-Duc ne savait pas tout, mais croyez qu'il était enchanté de se l'entendre dire devant les autres. Puis n'était-ce pas un autre tact très sûr que celui de grouper, ces foules bigarrés par catégories et d'entre-

1. Un jour les grenouilles récoltées par le cher grand homme, et destinées à des expériences au château, s'échappèrent et se répandirent partout. Ce fut comme une plaie d'Egypte, et beaucoup de jolies personnes à l'exemple de Pharaon faisaient examiner leurs lits devant que de s'y risquer, par crainte des pauvres bestioles innocentes.

prendre l'un des assistants sur un sujet susceptible d'entraîner tous les autres? M. Pasteur parle de vibrions avec un petit accent tranquille à faire froid dans le dos; Alexandre Dumas fils discute, et finalement se rend; il emporte son vibrion et le campe dans une pièce célèbre. M. Pasteur est très content, Alexandre Dumas enchanté, et ces dames pendant deux jours au moins ne mangent plus la croûte de leur pain de peur des microbes.

Il y a de ces Compiègnes littéraires et scientifiques, il y en a de musicaux, mais après 1859, et la venue de Mme de Metternich, les Compiègnes s'orienteront plus volontiers vers la note mondaine. Les fournées sérieuses tomberont dans les opérettes et les cavalcades; le ton change et le langage tout pareillement. Dans la réalité, on voyait se reconstituer une sorte de Trianon cascadeur, où plusieurs femmes tenaient l'emploi des Polignac et M. Caro, celui d'un Marmontel psychothérapeuthe, diseur de riens charmants, allant au plus loin dans les insinuations galantes et musquées. Mieux encore, on assure que M. Caro s'est laissé aller aux charmes de la Souveraine, qu'il ambitionne le personnage du cardinal de Rohan, sauf à n'acheter

pas le collier. Mais il jetait prodiguement ses « mots d'auteurs » en présence d'elle, il se transformait, et de la philosophie il ne restait que l'Aristote du *lai,* tout prêt de marcher à quatre pattes, comme l'autre.

L'existence ainsi renfermée de femmes charmantes et de gens d'esprit en un château, par des journées pluvieuses souvent, où l'on se pouvait croire isolé du monde, tant de fanfaronnades qu'on tentait pour laisser courir le temps, l'instinct inné du Français à faire la roue en présence des femmes, ceci ou cela attirait les escapades et les favorisait extrêmement. Que la comtesse de Mercy Argenteau se mît au piano, c'était autour d'elle un essaim de grands ou de moyens seigneurs, émoustillés de sa beauté triomphante, prosternés et courbés devant elle comme devant une divinité. Et d'année en année, les hôtes nouveaux : la maréchale Pélissier, espagnole brune, belle à déconcerter, Mme Fleury, la maréchale Canrobert idéalement svelte, et la plus délicieuse écossaise qu'on ait pu connaître. Puis au milieu de toutes, voltigeant, ne tenant point en place jamais, « pas jolie, mais bien pire », autrichienne au tempérament méridional, Mme Pauline de Metternich

dont je parlais, sans cesse en quête de nouveautés, de fanfreluches ou de folies, mettant sens dessus dessous le palais sur une idée, tantôt improvisant un bal, une représentation, une fête travestie, entraînant chacun à la suivre, et se reposant juste le temps de penser à mieux.

En novembre 1861, elle invente une chose. Comme le roi Guillaume de Prusse sera à Compiègne le 15 novembre, jour de la fête de l'Impératrice, on fera une surprise aux souverains.

Très vite, mystérieusement, on mande le maître des ballets de l'Opéra, et sous sa direction le marquis de Caux et quatre danseuses du monde dont sera Mme de Metternich répètent une pantomime intitulée le *Diable à quatre*. Il y a M. Camille Doucet pour régisseur, et je ne sais plus bien quel académicien, noté pour mettre en scène. Le soir venu, après les fêtes, les acteurs jouèrent et mimèrent leur calembredaine en présence de l'Empereur et du Roi. Ce fut un triomphe. On ne s'en tint point là ; les danses devinrent générales alors, et les figurantes de tout à l'heure, y vinrent prendre part en tutu et en maillot rose. Le roi Guillaume rit son saoûl, et pourquoi n'eut-il pas ri, lui qu'on avait vu trente ans auparavant, dans un



Madame de Metternich en 1868

bal travesti de Berlin, si irrésistiblement carnavalesque sous ses oripeaux moyen âge (1) ?

Les Compiègnes sont déroutants, ils ressemblent aux Trianons, où dans le même temps l'étiquette et le vau-l'eau s'en vont de compagnie. Des scènes de ce genre par exemple : Mme de Metternich chante la *femme à barbe*, en petit comité, et l'Impératrice en marque une joie. Mais que le même soir, à une représentation au théâtre, quelque dame âgée, s'avise de paraître les épaules voilées d'un tulle, on lui dépêche un chambellan pour la conduire à son appartement. Sur tous ces points l'accord est absolu entre les témoins ; alors on ne s'explique plus très bien, on ne saisit pas les nuances, on soupçonne que les intéressés eux-mêmes agissent nerveusement, à l'aventure, comme l'occasion les conseille. Malheureusement les étrangers se gaussent ; ils venaient à Compiègne comme ils visiteront l'exposition, pour s'être frottés à une étrangeté. Le vieux Guillaume, pince-sans-rire, excelle à en coordonner les sensations

1. J'ai raconté le bal de Berlin dans la *Vie contemporaine*. Les austères personnages allemands eussent alors donné la réplique aux cocodettes de Compiègne, et avec moins de grâce sûrement.

multiples ; il imagine de venger la reine Louise, sa mère, des réserves impertinentes du premier Napoléon, en poursuivant l'Impératrice de ses galanteries de vieux beau. Le jour même où il a appris certaines histoires de ménage, il s'offre candidement en médiateur. On dit que ses petits yeux gris étaient fort drôles à voir dans ce rôle, en haut de ses deux joues rougeaudes, par dedans les broussailles grises de sa barbe moscovite. Et M. de Bismarck se devait amuser beaucoup du manège, lui qui savait tout, et au besoin, eût inventé, au cas qu'il n'eût point su.

Somme toute la vénerie et le théâtre, avec l'obligation de parfois garder le coin de l'âtre, faute de beau temps, telle est la note spéciale des Compiègnes, opposée aux bergerades printannières de Fontainebleau. A elle seule la vénerie impériale eut mérité un long chapitre, non qu'elle fût en réalité le meilleur équipage de France, mais pour le luxe qui s'y déployait, les admirables bêtes, chevaux ou chiens dont on se servait, et le splendide régiment de capitaines, de lieutenants des chasses, de piqueurs, de valets, conduite par un maréchal de France

titré grand veneur (1). J'ai dit ailleurs les bizarres volontés qui avaient présidé à l'adoption des costumes; nous voyons maintenant ces histoires plus drôlement, parce que nous nous sommes déshabitués; dans le moment on estimait le bouton de la vénerie impériale, un des plus gentilhommes qui fussent. Et quand en 1865, on en habilla le petit prince, en lui accordant les plumes blanches que portaient seuls son père et sa mère, il fut appelé « mignon chéri », par ceux qui le pouvaient, et embrassé à la ronde.

Dans la pratique des chasses théâtrales, on eut à Compiègne les pires mécomptes, dont les gens de la profession dussent se garder. Frappait-on à la brisée d'un dix corps, et sur

1. Constituée en 1852, la vénerie avait pour chef le maréchal Magnan grand veneur, Edgar Ney premier veneur, le marquis de Toulongeon commandant des chasses à tir, le baron Lambert et le marquis de La Tour-Maubourg lieutenants de vénerie, le baron de Laye lieutenant des chasses à tir, M. Rollet secrétaire général, et Gigault contrôleur. On avait Latrace pour chef d'équipage et premier piqueur, une quantité de piqueurs de valets de chiens, 100 chiens provenant du marquis de l'Aigle et 50 achetés en Angleterre. C'est Edgar Ney qui avait fait adopter le lampion comme je l'ai dit.

l'avis des trompes, tout le monde officiel prenait-il sa cavalcade folle? un harde de cerfs imprévue traversait la voie, emballait les chiens et après une journée de marches et de contremarches, il fallait massacrer une innocente bête gardée en cage pour se ménager une curée aux flambeaux. En dépit du vieux Latrace, les *buissons creux* de la vénerie impériale eussent fait rire aux larmes le marquis de Beauquers, ou les veneurs de Vendée, dont les meutes moins mirobolantes, mais autrement doctes, restaient collées à la voie, et même à vue dédaignaient les diversions. Le maréchal Magnan qui voulait coûte que coûte expliquer le choix de sa personne pour le premier rôle, faisait un volume énorme au milieu de ce beau monde de la Cour; on le voyait empressé, fatiguant son cheval, et faisant sonner la vue au moindre chevreuil qui sautait dans une allée. Qu'importait au fond ! Les belles dames venues là, ou les jolis seigneurs avaient en tête d'autres préoccupations que de connaître la bête de meute ou non; ils allaient au petit galop, racolant dans les layons de la forêt, s'arrêtant pour entendre la musique et marivauder; et si par chance inespérée le cerf battait l'eau et tenait



L'impératrice à cheval, et l'un de ses écuyers

l'hallali, les trompes guidaient, on avait le temps d'arriver, sauf que par un grand hasard, le pauvre animal entendît mal le jeu et se ruât sur la meute. Dans ce cas, une balle de l'Empereur, ou du premier veneur, Edgar Ney, mettait fin à la cérémonie; la troupe brillante arrivait le coup fait, juste assez tôt pour apercevoir dans sa belle importance M. le grand veneur saluer l'Empereur et lui dire ce que tout le monde savait mieux que lui.

Nulle passion ici de la part de personne, rien qui rappelât même, du plus loin les chasses du roi Charles X, ou du prince de Condé, conduites avec une ferveur pieuse. L'Impératrice adorait le cheval, mais elle abominait les tueries, au moment de l'hallali elle se cachait les yeux, étrangeté pour une Espagnole, qui avait suivi les *corridas de muerte* là-bas à Madrid, et que les récits de guerre passionnaient. Le jeune prince, lui, à peine admis aux chasses, et tout frais de ses études cynégétiques, déplorait qu'on se servît pas la bête au couteau, suivant ce que lui avaient appris son écuyer et le premier veneur (1). Quant à l'Empereur ces

1. Ce fut très exactement à dix ans, le jour de la Saint-Hubert 1865, que le prince arbora le bouton de

choses, comme beaucoup d'autres, n'arrivaient guère à le fixer, il était là parce qu'il ne pouvait guère ne pas y être : mais il eut été ailleurs qu'il n'en eut pas manifesté davantage. Les rares enthousiasmes venaient des jeunes femmes émoustillées par la chevauchée, et dont les nerfs se serraient, tout à coup détendus là dans le silence respectueux des assistants. Pour dire vrai le spectacle n'était point banal, de ces amazones en robes gros-vert, bordé d'or au corsage, coiffées du lampion, laissant flotter aux manches les dentelles blanches, de ces veneurs aux habits et aux chapeaux pareils, aux culottes de daim blanc et aux bottes vernies, des piqueurs, le chapeau en bataille, des valets de chiens, aux bas blancs serrés d'une jarretière et sonnant de la trompe. Alors, à l'endroit qu'on pouvait, les breaks contenant les invités, conduits par les postillons poudrés, et traînés par des bêtes pommelées, colletées de grelots, la queue tressée ; puis à distance respectueuse, retenus par la gendarmerie, les curieux, venus de Paris, ou des alentours, cavaliers ou piétons,

vénerie et le lampion. Il assista à la chasse avec M. Bachon, son écuyer. Une foule était accourue pour le voir au Puits-du-Roi où était le lieu du rendez-vous

mettant sur la lisière du bois, une longue ligne sombre, que les crépuscules tôt venus, confondent avec les arbres. Enfin la *retraite prise*, donnée par toutes les trompes en fanfare, le retour par les routes, au clair de la lune, les gardes à cheval, portant devant les souverains les torches allumées, beaucoup de rires, de joyeux propos, comme une de ces calvacades d'autrefois, quand Louis XIV, entouré de ses gardes rentrait à Versailles, après avoir donné à Van den Meulen un sujet de tableau, et à M[me] de Montespan ou à d'autres, une accolade cavalière sous les feuilles.

En ces soirées d'après courses, le dîner, et après une réception limitée, peu de veille; on se déclare volontiers brisé. Par contre dans les jours de chasse à tir, ensuite des inénarables boucheries, où les chasseurs n'ont pas fait cent mètres de marche, où le maréchal Magnan et d'autres avec lui se montrent coiffés du haut de forme et chaussés de souliers vernis, le théâtre joue (1). Suivant les fournées c'est le Théâtre

1. Dans une année les tirés impériaux accusaient une moyenne de 20.000 pièces aux tableaux. A Compiègne la chasse était divisée en 9 layons, celui du milieu pour l'Empereur, qui était suivi du baron

Français, l'Odéon ou le Palais-Royal qu'on appelle; le Théâtre-Français, pour les gens graves des premiers temps, les membres de l'Institut, les écrivains solennels, les poètes tragiques. L'Odéon pour les fonctionnaires, le Palais-Royal pour la fournée des *cocodettes*. Les cocodettes arrivent quand les torpeurs commencent à envahir le beau monde. On leur donne ce nom, et volontiers elles se le donnent elles-mêmes. Elles sont dans la Cour, ce que le cosmopolitisme envahissant a découvert dans toutes les parties du monde, et les cadres sont des Françaises délurées, insouciantes, que la langue verte anime, et qui jouent de la riposte comme d'une lame. « Vous ne mangez pas de raisins, monsieur, ils sont cependant bien verts! » Par ce mot de l'une d'elle à un amoureux éconduit, on a mieux le diapason que je ne le pourrais donner. Malheureusement ces personnes font rire, et elles se grisent de leurs succès, elles vont si loin, si loin qu'un colonel,

de Lage présentant les fusils chargés par Gastyne-Renette. Un brigadier pointait les pièces et un autre tenait en laisse deux retrievers pour retrouver les bêtes blessées. L'Impératrice assistait quelquefois à ces déplacements mais elle tirait peu, elle préférait un jeu de l'arc installé à Compiègne pour elle et ses invitées.

et des moins bégueules pourtant en a un haut-le-corps. Chacune chez soi, dans l'intimité, est une femme bien élevée, souvent très excellente maman; amarrée aux autres, c'est le diable.

Les cocodettes ont un jeu, celui des charades. Vous connaissez la petite scie innocente : mon premier a la pierre, mon second, aussi la maladie de la pierre, mon tout également la maladie de la pierre. M. Haussmann est le *mot* de la charade, mais les développements gaulois en sont donnés en présence de l'Impératrice qui en rit follement. Le plaisant de l'histoire est d'attribuer chacune de ces calembredaines à Victor Hugo. Au jeu des mots historiques on en entend d'autres et de très inattendus. — La garde meurt et ne se rend pas! s'écrie une dame qui a deviné une demande. — Mange! riposte une marquise blonde. Voici une précision, eussent dit nos pères. Où diable la belle dame avait-elle appris l'histoire? Toujours dans Victor Hugo, il faut bien croire... (1).

1. Le piquant était que ces jeux eussent pour auditeur l'abbé Bauer, israélite converti, habillé chez Worth d'une soutane bleue, et fleurant les parfums rares. On n'a pas oublié l'odyssée singulière de ce personnage depuis ; la robe bleue est allée rejoindre les convictions religieuses aux orties.

Ce qu'est une représentation au théâtre de Compiègne? Un peu, beaucoup, passionnément un retour aux spectacles donnés par Napoléon Ier sur la scène des Tuileries. La salle est de deux rangs de balcons, d'un amphithéâtre et d'un parterre. Au premier rang des galeries, face au rideau, la grande loge impériale, de plus de cent cinquante places, où s'asseyaient les souverains, leurs invités princiers, les grands officiers et les dames de la Cour. A droite et à gauche des balcons, les femmes du bon ton, nobles des environs, ralliées, femmes de fonctionnaires ou d'officiers; dans le pourtour d'en haut le moindre gibier, avec, sur le devant, toutes les dames décolletées, scintillantes, et derrière les habits noirs lugubres, rejetés loin des yeux, et parqués en dehors des lumières. Au parterre, les uniformes mineurs ; à l'amphithéâtre, les majeurs, dans un mêli-mêlo civil et militaire tout à fait réjouissant. Quand neuf heures sonnaient, un personnage infiniment sérieux s'avançait au rebord de la loge impériale : c'était M. Bacciochi, il annonçait l'Empereur. Tout aussitôt un remue-ménage fou, un froufrou singulier de robes, et les assistants tournant le dos à la scène se levaient pour saluer Leurs

Majestés. Napoléon et l'Impératrice s'inclinaient à droite et à gauche et prenaient place en leurs deux fauteuils, où on les voyait tout petits, tant ces fauteuils étaient grands. Si quelque roi assistait au spectacle, son siège était au milieu, et tantôt un essaim de jolies personnes occupaient les places libres des deux côtés. Ici les cocodettes ne se fussent point reconnues ; toutes réservées, sérieuses, à peine glissant un mot drôle, mais sans rire derrière l'éventail, on les voyait « de cour » ces jours-là et les plus sévères beautés qui fussent au monde. Quant au reste des assistants, leur réception était subordonnée au choix du grand chambellan. Il en venait du bout de l'univers avec des poulets de recommandation pressante ; mais le duc de Bassano avait un flair très en éveil sur la qualité des êtres ; comme l'entrée au théâtre n'était pas subordonnée à la réception au château, il jugeait l'affaire d'un coup d'œil, et au risque d'une haine farouche, refusait le visa aux réputations frelatées.

A peine installé, l'Empereur commençait son petit jeu drôle ; il s'armait d'une jumelle et dans le rang des belles inconnues guettait une héroïne. Malicieusement, et se sachant observé,

il arrêtait dix minutes son regard sur telle ou telle, la quittant pour y revenir, et plus il sentait l'auditoire intéressé, plus il outrait sa poursuite galante. Ironiste froid pourtant, il égarait les courtisans sur de fausses pistes, comme un soir qu'il ne quitta pas de sa lorgnette la femme d'un maire voisin, personne plutôt mûre et couperosée, avec, sur le bout du nez, une verrue surmontée d'un m gnon fagot de poils roux. Jamais il n'intrigua davantage, il le sut et il eut son gros rire bonhomme qui le remuait de la base au faîte.

De préférence, la pièce donnée était de l'un des auteurs invités ce jour-là. C'était la façon de lui faire fête et de se l'attacher à toujours. Les actrices du Théâtre-Français étaient complimentées ensuite par l'Empereur; il ne le faisait que pour elles, à cause des hiérarchies. S'il en complimentait d'autres, c'était à la façon de son oncle avec George. Au fond, tout ce qui l'attirait au théâtre ferait, dans l'instant, trépigner nos contemporains; c'était le mot, l'histoire drôle, le coup de pied de Schneider ou les papelardises de Séraphine. Et puis, il abominait la musique, et si l'opéra-comique n'était jamais appelé à Compiègne, le Palais-Royal y



Sarah Bernhardt en 1867

venait deux ou trois fois la saison, le Vaudeville deux fois. Ce triste, aux yeux gris indifférents, avait une façon de se récréer en dedans; il n'osait pas toujours rire parce que son rire bourgeois le faisait pleurer, et qu'il en avait honte; mais, intérieurement, il était joyeux, joyeux, et il ne pensait plus à rien,

Le plus ordinairement, les journées qui suivaient étaient réservées aux stations archéologiques, une visite à Pierrefonds, un pèlerinage aux camps romains de la contrée ou, pour bien peu, un savant avisé vous eût montré le squelette du grand César. L'archéologie impériale, comme la vénerie, comme l'architecture, ne souffrait pas d'anicroches. On avait toujours un cerf à l'hallali, et toujours le casque ou la bisaiguë souhaitables dans une fouille. Les Compiègnes accréditèrent dans le monde nombre de ces anachronismes dont les bien renseignés s'amusaient au moins autant que le souverain historien à la *Leçon de grammaire* de Labiche. Le vase lacrymatoire de la Décadence n'eût-il pas son origine-là? Après tout, on avait bien montré au roi soleil, à Louis XIV lui-même, de faux ambassadeurs persans : la foi sauve en pareil cas.

CHAPITRE IX

LA VIE PARISIENNE

Ce fut le mot d'alors, il eut son heure, il donna naissance à un journal encore bien vivant, à des sports devenus classiques, à un monde qui s'est changé comme les crinolines et qui se croit tout neuf d'en être revenu aux manches à gigot et à Pietro della Francesca. Au demeurant, le mot est la seule histoire d'alors qui n'ait pas atrocement vieilli ; car ce qu'il patronait en ces temps s'en va pour le quart d'heure en loques très élimées. La vie parisienne de l'Empire vit tomber Longchamp, apparaître les courses de chevaux, naître les aigrefins et pépier les Gogos. Elle mit les lorettes d'auparavant sur un trône d'où leur lignée n'est point descendue, elle révéla le vélocipède, les artistes envahissants, Wagner souverain, l'avocat roi. Elle mit le théâtre à la première place, et au-

dessus de cette place les acteurs et les interprètes. En embryon, tout ce qui est notre gloriole, s'annonce sous le second Empire très formellement, avec cependant des hésitations encore et quelque discrétion ; mais en arrière de toutes les aventures, en haut comme en bas, le branle du veau d'or s'inaugure. C'est le célèbre *locuples esto*, l'optatif byzantin ; être cossu pour bien vivre, rire et conduire le temps à sa guise.

La formule n'est point absolument de l'Empire, elle est de la Révolution, des agioteurs du Perron, des maréchaux du premier Napoléon, des banquiers de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. Avec Napoléon III, elle se démocratise et tend non plus à la poule au pot pour un chacun, mais au faisan rôti et truffé. Le gain facile à qui est adroit, débrouillard et sans scrupules ; d'où les habiletés de bourse, le jeu, les grandes entreprises immobilières, et leurs corollaires : l'énormité de certaines fortunes subites, les luxes poussés à leur acuité niaise, la constitution d'une aristocratie d'argent époumonnée et stérile dès la seconde génération. Alors, dès avant la guerre, déjà les esclandres, et quelqu'un de ces chantages dont notre temps se fait une spécialité. Le dédain bien vite s'accentue pour ce

qui n'est point de rapport ; le Longchamp décoratif tombe devant le pari aux courses, comme la grisette de Béranger s'éclipse devant la fille en carrosse. A ce moment précis, Molière fut mort de faim, mais la Guérin, son ex-épouse eut eu sa Daumont, son hôtel aux Champs-Élysées et sa villa à Trouville.

Pour que le Longchamp séculaire s'abimât ainsi, presque tout à coup d'un an à l'autre, entre 1855 et 1857, il fallait des raisons graves. Ç'avait été depuis Louis XIV la sortie printanière des attelages, des toilettes et des cavaliers dans la direction du bois de Boulogne, aux jours saints. Le prétexte invoqué? Une visite aux reliques de l'abbaye de Longchamp; la vérité vraie, le besoin de revoir du soleil et des arbres, l'un fût-il pâle et les autres sans feuilles. La Révolution avait arrêté ces parties joyeuses, mais l'Empire les restaura avec tant d'autres histoires ; l'abbaye disparue, il restait un bois splendide aux portes mêmes de Paris, de larges pelouses où les « grandes » pouvaient laisser flotter les linons et les organdis de leurs toilettes. On restituait là, après quinze ans d'intervalle et dans d'autres atours, le joli méli-mélo de couleurs et de personnes qui ont rendu si

amusantes pour l'œil deux ou trois estampes de Debucourt. Et après Marie-Louise, la duchesse de Berry avait couru à Longchamp, après elle la famille du roi Louis-Philippe, après encore et dans les premiers temps de leur règne Napoléon III et l'Impératrice Eugénie. Quand le prince impérial était né, l'Empereur avait dû se montrer tout seul à la cérémonie, il y conduisait lui-même un phaéton, sans équipage officiel, lui perdu dans la foule des voitures, reconnu tout juste. D'ailleurs l'intérêt n'était plus à ces petits jeux candides, la société s'en retirait pour des causes ; on disait en raison des envahissements des boutiquiers et des gens de maison. Une fois lâchés ceux-là ne se contenaient plus et il devenait indécent pour la société de se risquer parmi ces Bacchants. En fait les motifs invoqués dissimulaient très mal d'autres appétits, et l'attrait de nouveautés proches. On venait ces temps mêmes d'installer à deux pas de l'abbaye — on eut pu dire sur son domaine, — les steeple-chase anglais, et les « journées » avaient été fixées à une date plus clémente que n'était la semaine sainte. Les femmes prétextèrent alors leur crainte de risquer une heure ou deux en voiture découverte pendant

les giboulées. Les courses serviraient mieux les coquetteries en mai ou en juin, et elles débarrasseraient le beau monde des traditionnelles cohues. L'entrée sur la pelouse, encore que réduite à dix francs pour les dames, nécessitait une dépense que les bourgeoises ne tentaient point couramment, on s'accorda donc à transposer la grande sortie Les ferveurs sportives furent dès l'abord un des moindres soucis, l'amélioration de la race chevaline passait après tant de considérations majeures ! Ceci devint l'excuse cependant ; du moment où le duc de Morny produisait un cheval, où beaucoup de seigneurs opulents comme les Delamarre, les Beauvais, les Lupin, même des dames comme Mme Latache de Fay engageaient leurs couleurs sur la piste, on s'abandonna de confiance.

Ce fut très exactement aux jours saints de 1857 qu'on put juger l'ancien Longchamp à peu près défunt. Le nouvel hippodrome loué par la ville de Paris à la société des courses serait inauguré le 26 avril, et l'on venait de construire, où elles sont encore, les tribunes dessinées par Davioud et Bailly, lesquelles passaient pour le dernier mot du confort et de l'élégance. Entre les deux pavillons on avait réservé la loge impériale, et

par ci par là, pour le pittoresque on avait gardé un moulin et une ferme, seuls vestiges de l'abbaye détruite. Comme si les nouveaux maîtres eussent voulu faire disparaître jusqu'au moindre prétexte de rivalité entre leurs réunions et le pèlerinage, ils livraient aux démolisseurs les vieux pans de mur de la maison des Clarisses ; le bâtiment, encore étayé des contreforts du XIIIe siècle, ne montrait plus en avril 1857 qu'un misérable pignon croûlant, poussiéreux, émergeant des décombres. Devant même que l'anéantissement devint définitif, l'ingénieur de la ville avait établi partout aux alentours des jardins et planté des marronniers grêles, à peine plus haut qu'un homme alors, et qui aujourd'hui après ces trente-neuf ans obscurcissent la vue, et ferment le paysage du côté de la Seine.

Comme nous nous figurons mal ce coin ! Au loin le coteau de Suresnes, et sur ce coteau de vignes couronné d'arbres, deux ou trois pavillons à peine, très blancs, tout neufs, un peu dépaysés dans le vert. Peu de chemins de fer, sur la rivière des bateaux remorqués par des chevaux, et là-bas, à droite, tirant à Bagatelle, une prairie vierge où nous voyons en ce moment le Polo. Quant au reste le « Bois » est ce que

nous le retrouvons. Avec ses deux lacs, son pré Catelan réservé aux fêtes de nuit et aux concerts militaires de la garde (1). Au bout de l'allée où les promeneurs de Longchamp faisaient jadis volte-face, la cascade, surmontée de sapins étiques, de marronniers rabougris et piteux.

Quelque belle volonté qu'elles en aient les personnes de la société ne rompent point brusquement avec les usages. En dépit des attractions réservées, on fut à Longchamp dans les jours saints de 1857. On y fut moins, voilà tout. Les plus notées ne dirent pas de ces phases : Je n'irai pas à Longchamp! elles se risquèrent aux Champs-Elysées, prirent le tour des lacs, et comme il faisait une bise du nord assez aigrelette, on rentra très vite. Tout avait été d'ailleurs suivant les prévisions. Jamais mêlée plus

1. On garde des photographies fort intéressantes autrefois offertes à l'Empereur par les frères Bisson et montrant les préparatifs d'une fête militaire au Pré-Catelan le 13 octobre 1856. Les affiches s'y peuvent lire. On y voit que les 12 régiments de la garde y feront entendre leurs musiques. Sur les arbres les annonces de la compagnie Bass, les fabricants de bière. Les gardes du bois qu'on aperçoit çà et là sont coiffés d'un shako pareil à celui des porteurs de la maison Dufayel d'aujourd'hui. La fête comporte un théâtre de magie, des marionnettes italiennes, etc., etc., le tout pour vingt sous d'entrée.



Le duc et la duchesse de Morny

bigarrée ni plus bruyante ne s'était encore vue là. On s'écrasait, on se portait sous l'œil placide des gardes à cheval dont l'un que nous a conservé Delton, était bien le plus étrange sosie de l'Empereur qui fût au monde, avec ses moustaches cirées et son bicorne d'officier général. Dans les calèches beaucoup de toilettes claires, de ces chapeaux engonçants, chargés de ruches, de bavolets et de voilettes, des mantelets frileux, de toutes petites ombrelles bien impuissantes contre les grésils. Là Mme Walewska en blanc, Mme de Las Marismas en mauve, une Brésilienne en jaune citron aperçue de loin comme un bout de soleil. Mais comme je le disais l'Impératrice manquait à la fête, aux badauds échelonnés en l'honneur d'elle sur plus de trois kilomètres, aux modistes grimpées sur des chaises à dix sous, et guettant le passage de ses franfreluches particulières. Et la phrase en rentrant le soir un peu désappointées : C'était bien, mais l'Impératrice n'est pas venue! Il fallait alors s'inspirer du chapeau de telle ou telle moindre, se contenter de peu, du mauve de Mme de Bassano ou des coquelicots de la maréchale Serrano. Une daumont est passée, étincelante de dorures, et dedans il y a une petite

dame noiraude en gris perle, Mme de Rothschild.

Alors, puisque l'Impératrice n'est point venue, c'est donc bien que Longchamp est enterré. Les gazettes en disent leurs doléances : « Ces jours s'en vont, exprime une femme auteur, ils n'ont plus une grande signification ni une grande importance. » Ceci vient d'une autre mode, celle de se rendre au bois à cheval dès les premiers beaux jours, en des costumes d'amazone fournis par Minister de Londres, au goût puritain quaker et revêche. L'amazone de ce temps n'a point de grâce; on lui voit sur ses bandeaux soufflés un feutre à fond bas, à larges ailes auréolées d'une longue plume. Et l'on porte des cols d'homme, une veste à manches pagodes, des manchettes de batiste très bouffantes fixées sous la manche par des élastiques en forme de jarretières. La robe ample ne permet guère les crinolines, mais comme on se doit aux usages, on supplée aux cages par des formes en crin plus souples et laissant une meilleure assiette sur la selle. Ainsi habillée l'Impératrice elle-même donnait l'impression d'une personne massive; elle ne s'y attarda pas; très vite elle fit retour aux manches serrées, à la taille guêpée, elle

reprit le chapeau haut de forme voilé d'une gaze. Instinctivement elle se soumettait aux esthétiques aimables de la Restauration, jadis célébrées par Horace Vernet ou Lami, qui imposaient au buste une ligne souple et des crâneries cavalières. « Longchamp est bien mort s'écrie un lyrique, la mode n'est plus là, mais aux courses et à la promenade solitaire ! »

Il n'était point rare que dans les belles matinées de mars ou d'avril, la souveraine des Français s'échappât à cheval, suivie d'un jockey du vieux style, et gagnât le bois par les routes détournées. Une bonne galoppe de deux heures, le tour du lac, une visite à la mare d'Auteuil, et par les quais, la rentrée aux Tuileries. Alors elle s'est désintéressée du Longchamp, qui n'est pas de son goût et l'ennuie. On a pour elle in venté d'autres déduits galants ; elle s'y attache comme à une trouvaille bien personnelle, et tout à fait de son époque. A la façon des jeunes femmes elle se condamnerait volontiers aux restitutions historiques d'un siècle ou deux en arrière ; elle a horreur du suranné et du vieillot. Longchamp est Louis-Philippe, et le « Louis-Philippe » est en 1857 à peu près ce que serait pour nous un retour aux colifichets d'après

la guerre. Tout est là, on ne le dit pas, on ne le devine guère, l'Impératrice même ne se le fût point facilement avoué, mais elle fait l'impossible pour s'y soustraire.

Oh! pas une Cour bourgeoise surtout! Le mot n'est pas prononcé, il est sous-entendu; et pour n'avoir pas une Cour popote, train-train et bonasse, on s'évertue. Les élégantes qui ne sont point venues à Longchamp ont des raisons; il leur faut se garder d'accidents pour les fêtes. L'année 1857 s'annonce mieux que la précédente; on a oublié les inondations terribles de 1856, l'assassinat de l'archevêque, par l'abbé Verger. On a eu aux Tuileries un bal merveilleux, et ce bal a été le vrai départ de l'esprit nouveau vers les kermesses officielles, depuis si souvent reprochées (1). Très récemment, en plein carême, les soirées travesties ont mis le monde brillant à l'envers : il y en a eu ici ou là, au ministère des Affaires Etrangères surtout, où les Walewski ressuscitèrent le XVIIIe siècle, en l'honneur de leurs hôtes. Devant l'engoue-

1. En janvier 1857, à quelques jours de l'assassinat de l'archevêque. L'Impératrice apparaît dans ce bal coiffée de plantes aquatiques, vêtue d'une robe de crêpe blanc à volants, et d'un corsage en velours vert.



Madame la comtesse Walewska
en toilette de ville

ment des crinolines, les souvenirs Pompadour s'imposaient; sans s'être aucunement entendues la plupart des invités étaient apparues en Louis XV. Marquises rocailles, la princesse Mathilde, la princesse Murat, la princesse Poniatowska. Mlle Louise Magnan portait le délicieux habit de chasse, autrefois donné par Watteau dans le portrait de Mme de Vermenton. Mme Dubois de Lestang était aussi en Louis XV, mais en grisette de la régence, avec un négligé bourgeois inspiré de Jeaurat. Si l'on n'était Louis XV on allait jusqu'à Louis XVI, pour outrer davantage ses paniers, comme la générale Fleury en dame de la reine Marie-Antoinette d'après Moreau le jeune. Une seule personne s'est osée affranchir des crinolines, une seule, mais elle est l'originalité même et la contradiction innée. C'est Mme de Castiglione, beauté énigmatique arrangée en châtelaine. couronnée de petits cœurs, les cheveux épars, la robe armoriée, serrée, tombant en gros plis lourds. D'autres ont comme elle ressuscité les fanfreluches du temps d'Agnès Sorel ou de la reine Marie d'Anjou, les hennins, les cottes brodées à leur blason. on dit la belle maréchale Serrano entre autres, Mais celle-ci n'a su se

garder, elle a franchement affublé son personnage d'une cage ébouriffante. La princesse Gallinaki a pareillement imposé des paniers à Marie de Médicis, laquelle se contentait d'une vertugade aux hanches.

La maîtresse de maison Mme Walewska, commanda les admirations. Elle apparut en Diane chasseresse, une Diane des ballets royaux du XVIIIe siècle, suivant l'un des jolis thèmes fournis aux Menus-Plaisirs du roi, par le dessinateur Boquet. Sauf la coiffure, trop réellement moderne, « trop Leroy », on l'eut dite sortie d'un menuet de Cochin pour venir saluer la compagnie. Mais on la voyait racheter les imperfections du détail par une admirable distinction, et le quelque chose de provocant venu de ses sveltesses et de son profil mince. Com bien différentes en ces fêtes de la grande dame étoffée, enfouie dans ses manteaux de ville, ses robes ballonnées, le visage caché par une capote inimaginable! Une photographie d'elle serait à faire peur, tant elle a de peine à rejoindre son manchon emporté loin, loin, par ses crinolines monstres. Aussi ne la voit-on guère qu'en voiture, émergeant de ses robes comme les petites filles subitement accroupies après

avoir tourné sur elles-mêmes « pour faire un fromage ». Elle n'est la vraie grande dame que dans les bals, et l'éclat de sa fête laissera aux contemporaines une extase spéciale, celle d'avoir assisté à un « commencement » à un point de départ mondain, presque à une révolution, ou même à une restauration de traditions perdues. Si les maréchaux et le souverain sont en domino, eux aussi ressuscitent un genre ; Louis XVI et ses frères n'allaient jamais autrement aux divertissements costumés. Les jeunes gens ont d'ailleurs fourni la note gaie et brillante ; M. d'Aguado en valaque, A. de Rothschild en grec moderne, le prince de Reuss et le prince Karoly en riverains du Danube.

Une fois réinstallés chez nous, les travestis ont la faveur très vite ; ils préparent doucement les tableaux vivants de bientôt aux Tuileries, ils inspirent aux artistes et aux maîtres de maison les idées les plus folles et les plus jolies. Ainsi, dans l'hiver de 1861, les Bassano auront un quadrille en traîneaux de la plus exquise bouffonnerie, chacun des quatre traîneaux portant une dame et remorqué par un cavalier en costume polonais. Le jeu est de circonstance, il fait au dehors une température sibérienne, jamais

on ne fut plus en joie. Chez les Walewski encore, les maîtres du genre, une autre réunion, cette fois à l'hôtel du Ministère d'Etat. On est à la fantaisie et au mélange, à la Tour de Babel de tous les habits et de toutes les couleurs. Mme Walewska allégorise le froid sous une robe de dentelles noires, la tête chargée de frimas. La princesse Troubetzkoï est en papillon du printemps, Mlle de Bourgoing en place forte, Mlle Erlanger en feu, Mme Podestad en clair de lune; un homme est en Peau-Rouge, un autre en mandarin. Vers la fin des danses un domino bleu apparaît, il ne se démasque devant personne, nul ne le reconnaît, on le soupçonne être un très grand personnage. Lui s'amuse du jeu, passe gravement, salue les femmes avec cérémonie, et se retire. C'est l'Empereur, à moins que ce ne soit M. de Gallifet.

1857 fut en sincérité la grande année festoyante et paradante. A peine la saison était-elle arrêtée par les carillons de Pâques, que la première journée des courses, le premier véritable grand prix ramenait à Longchamp les dédaigneux de la semaine sainte. Puis en mai et en

juin, coup sur coup, deux occasions inattendues d'escapade mondaine. Le grand-duc Constantin de Russie et le roi Maximilien de Bavière visitèrent Paris, furent reçus en souverains et les galas reprirent de plus belle. Pour le grand-duc, on eut revue à Vincennes, chasse impériale à Fontainebleau en tenue de vénerie, hommes et femmes coiffés de lampions ; le soir, curée aux flambeaux d'un pauvre animal assassiné par les gardes, parce que le dix-cors de chasse ne s'étant point soucié de faire sa cour au prince, il a fallu le suppléer à la dernière minute.

Le roi Maximilien arriva un peu plus tard, en juin, et il réjouit fort la cour et la ville. Assez grand, très chauve, habillé d'une tunique de ténor d'opéra, il offrait comme antithèse à ses dorures, la mine résignée et mélancolique d'un seigneur inamusable. En son honneur la ville de Paris organisa un bal que la princesse Mathilde et lui ouvrirent, le roi en son uniforme étincelant, la princesse revêtue d'une robe moussue en deux jupes semées de broderies, avec sur ses cheveux le coquet diadème qu'on lui peut voir à Versailles en un tableau de Giraud. Dans l'assemblée c'était

partout les toilettes raffinées où les garnitures en feuillage aquatique commencèrent leur réputation. Bien des jolies naïades entrevues là pour la première fois, s'en iront tantôt prendre une importance et se classer au meilleur rang de la Cour. Une majorité d'elles sont dans l'instant de très jeunes femmes, « des chrysalides » disent les impertinents, qui guettent l'occasion de secouer leurs ailes, et elles les secouent fièvreusement cette soirée-là, dans leur assaut de coquetteries, d'esprit et de séductions. Voici la seconde génération partie, celle des cocodettes de demain, le clan des « vraies Empire », des tableaux vivants et des « Compiègnes » fin de règne. Elles ont toutes tant de jeunesse et de foi neuve, qu'il faut le grand soleil matinal de juin pour les chasser des quadrilles.

On les retrouvera les unes et les autres, transformées par la tenue de ville, dans leurs dentelles, sous leurs plumes, courant à Longchamp dans leur victoria de promenade. C'est le soir où l'Empereur offre au roi Bavière une revue de la garde sur la piste des courses récemment inaugurée. Sous la conduite du maréchal Magnan les troupes sont venues se ran-

ger dès quatre heures du soir, prendre leur ordre de bataille, former des carrés et défiler au pas. Le spectacle est inhabituel à cette place, il n'a point le succès populaire et démocratique des revues d'à présent. La tribune sera alors peu garnie, les pelouses veuves de curieux, et le service d'ordre a maintenu en dehors de l'enceinte les calèches où les dames s'ennuient. Des photographies instantanées ont surpris ces longues files arrêtées, rangées au long des petits marronniers de M. Alphand. Tout auprès la note triste de l'ancien couvent que les démolisseurs ont entamé et réduit à son squelette. Dans le fond du tableau, faisant face aux tribunes le maréchal Magnan découpant son parnache blanc sur le sombre. L'Empereur, l'Impératrice, le roi de Bavière sont debout dans leur loge; ils ont près d'eux le petit prince sur les bras de sa gouvernante; mais comme les entrées ont été chichement réparties, ils ont l'air tout seuls, abandonnés, tandis qu'au loin la foule élégante trépigne et se lamente. Toute la plaine est couverte de troupes, les zouaves et leurs turbans blancs, la gendarmerie d'élite et ses bonnets à poils noirs, les lanciers avec plastrons clairs, les

chasseurs à pied, l'artillerie, et quelque part, trois cantinières jolies, coiffées du turban des zouaves, qui sont l'épisode capital pour les badauds tenus à l'écart.

Voilà donc bien la *gentry* de l'Empire, comme elle veut être, accommodée suivant ses goûts secrets; nous aurions mauvaise grâce à lui en faire la guerre. mais elle-même ne se saurait soustraire aux constatations brutales de la photographie. Tant que ces belles femmes nous viennent sous forme de figurines de mode on peut douter que jamais elles eussent été à ce point différentes de nous autres; le dessinateur a pu se tromper et exagérer les tendances. Au contraire l'objectif de Pierson ou de Bisson les prend au vol, et ne leur ôte ni ne leur ajoute rien. Elles sont en 1857, à leur zénith, ce que nous les apercevons dans leur calèche à la revue du roi de Bavière; ou chez Disdéri, ce qu'elles ont su imaginer de plus galant pour leur pose personnelle. Prenons les mieux classées d'entre elles, Mme Walewska, Mme Serrano, l'Impératrice même, ou la duchesse d'Albe; les unes et les autres sont les meilleurs modèles de

la recherche précieuse, et de la rare élégance. Palmyre, Mme Vignon ou Leroy le coiffeur ont pour leur service tenté et résolu ces extraordinaires tours de force. Et cependant leur grâce alors si vantée nous cause une souleur. Il nous manque le sens d'époque, nous nous sommes déshabitués, et de voir l'Impératrice en robe ample en son cachemire blanc tombant des épaules jusqu'à terre, nous convenons difficilement qu'elle eut été pour son temps la déesse qu'on a dite. Une fois Disdéri la photographie de dos accoudée à une portière; on la croirait difforme ou tout au moins une dame très opulente. C'est le cas aussi de la maréchale Pélissier, de la duchesse de Hamilton, et de cette ravissante femme, Mme de La Tour Maubourg, si définitive en toutes choses. L'objectif a-t-il déformé et enlaidi, comme le prétendent les moroses? Il ne le faut pas croire. Mais si l'on juge par la photographie d'à présent, on se fait une philosophie. Ce qu'il fallait admirer de ce monde étincelant, ce n'étaient ni les décorations splendides, ni la beauté rigoureuse et arrêtée; l'immobilité a ses décevances. Au contraire dans la vie ces mêmes personnes engoncées et raides, revendiquaient pour elles

seules et accaparaient l'intérêt. Comme Marie-Antoinette avait su rendre agréables ses échafaudages de cheveux et ses paniers démesurés, l'Impératrice jouait à ravir de ses toilettes lourdes, et ses allures savantes en faisaient oublier l'ennui.

Il s'ensuit que ceux qui ont pu approcher les artistes adorables que furent ces élégantes dans leur épanouissement, en gardent une sensation fort opposée à celle ressentie en face de leurs portraits. C'était, dans leurs calèches découvertes, une floraison de nuances jolies, encadrant et animant les inflexions charmantes du buste, les saluts mutins, les petites mines chiffonnées. Il sortait de là une impression de câlineries d'autant plus explicable que ce buste émergeait seul. Car il le faut redire, le profil bouillonné des jupes répondait mal aux caresses d'en haut. Paul d'Ivoi assure que la rage du ballon avait un but, celui de mettre une bonne fois la démarcation entre les femmes possédant voiture et les bourgeoises condamnées aux fiacres et aux courses à pied. Celles-là devaient porter les crinolines les plus sottes qui avaient moyen de les promener sans gêner personne; et comme au bon temps des châte-

laines armoriées, on eut d'une façon péremptoire séparé les classes l'une des autres. Bon ceci au temps des croisades, mais sous l'Empire ! Sous le régime démocratique où Cora Pearl et Mme de Païva pouvaient se mêler aux duchesses dans les hasards des promenades ! L'une et l'autre eurent, au bel instant des crinolines, l'attirail le plus majestueux tant en robes qu'en attelages. A ce compte elles eussent été au premier échelon des aristocraties.

Qu'il en soit d'une raison ou d'une autre, peut-être même sans raison du tout, les courses remplacèrent Longchamp dès l'année 1857. Et il en fut alors de la passion des chevaux comme plus tard de la vélocipédie; d'abord une curiosité du nouveau, une amusette de parade; au bal ou bien aux courses la mondaine était assurée de ne frôler que des gens comme il faut, et d'apparence au moins tenus sur le meilleur ton. On ne se doutait point encore qu'après trente-cinq ans, les mêmes « récréations » s'en iraient rouler dans les jeux bêtes, les paris mutuels et les tricheries. Assurément ni la Cour ni les coquettes ne devinèrent la partie engagée; on donnait la préférence aux courses sur Longchamp justement pour les motifs qui firent

revenir à Longchamp par mépris des courses.

La procession des modes s'y colorait d'un prétexte. On avait, en fin de compte, l'excuse de se promener sur les pelouses, et de continuer l'escarmouche d'élégance commencée en voiture. On n'assurerait pas que les femmes gagnassent de s'offrir ainsi dans leur ampleur, car cela n'était de vérité ni vrai ni seyant. Partout sur le ring d'énormes clochettes minces par en haut, se gênant l'une l'autre, comme si la Cour de Marie Leczinska se fut subitement retrouvée en un coin de prairie. Il s'y ajoutait l'étrangeté des seigneurs de la récente observance, sanglés dans leurs redingotes de demi-solde, couronnés de tuyaux de poêle noirs ou gris, gris en soie pelucheuse, ébouriffée, avec d'étourdissantes ailes, pareils à celui de Got à la Comédie-Française dans son rôle du *Major*. Toute cette jeunesse dorée, dandys, lions, merveilleux ont adopté un idéal plastique, celui qu'on soupçonnait le moins, l'Empereur ! L'Empereur que le duc de Morny double avec autrement d'impertinence et de chic. On emprunte à ce dernier, en honneur de l'autre, les accroche-cœurs, les moustaches cirées et l'impériale. De nos jours le type en est tombé dans les



Cora Pearl en toilette de bal

héros secondaires de la police, et encore se fait-il clairsemé; c'était dans ce moment le dernier, le suprême bon genre, quasiment l'uniforme officiel des personnages du bel air. Cependant il y avait jusqu'à trois façons de se montrer distingué de visage; ou celle que nous disons, ou les favoris de M. de Persigny, ou le menton rasé du comte Walewski qui en gardait les usages vieillis pour mieux accentuer une ressemblance flatteuse. Quelques attardés s'en tenaient à la barbe auvergnate, nettement tranchée aux joues et aux lèvres comme le pauvre homme, M. de Païva, marié à qui vous savez, lequel, en dépit de ses décorations, serait, chez nous autres, un porteur d'eau très incontestable.

Les courses eurent pour le badaud parisien l'intérêt particulier d'apercevoir, au moins, une fois l'an le monde officiel, à la file des Champs-Elysées, sans l'intrusion malencontreuse des tapissières ni des coucous de Longchamp. En moins de deux saisons le spectacle s'est déplacé, l'opinion part sur de nouvelles curiosité, et dès la victoire de *Gladiateur* les courses du bois de Boulogne auront triomphé des traditions pieuses. Un parisien de maintenant ignore

jusqu'à l'existence du Longchamp antique, l'extraordinaire chevauchée de toute une population sceptique vers un couvent de nonnes où l'on avait, bien dans le temps, ouï des cantiques et reçu la bénédiction. Mme de Maintenon, Marie-Antoinette, la duchesse de Berry en avaient été des fidèles observantes. Nous les verrions, pour le quart d'heure, courir au grand Prix et parier sur les couleurs amies. Bien mieux — les autres peut-être non — mais la duchesse de Berry sûrement fût montée à bicyclette, elle eut donné la réplique aux trois dames du second Empire, maintenant grands-mères et qui s'en vont, chaque matinée de printemps, pédaler aux bons coins de leur jeunesse.

Si l'on prend la peine de bien observer, tous les flonflons, les partis pris, les engoûments ou les dédains du régime impérial s'essorent aussitôt la Crimée finie, après les traités, quand les gens de finance inaugurent leur bataille. Ceci parmi les incohérences de direction, sans but déterminé, comme le vent pousse. Nulle passion d'art, rien qui donne à ces frénésies somptuaires la note relevée et doucement pas-

sionnée. C'est de jouir qu'il s'agit, et de jouir vite, au hasard des aventures, en gens pressés qui savent la minute courte et le jeu plein de fortunes. Alors si quelque romantique fatal et intransigeant, Wagner, par exemple, risque dans le brouhaha et les fariboles une note grave et hautaine, on le conspue. Foin des sévères et des apôtres; les réformateurs qu'on aime sont ceux du rire et de la cabriole. Deux Allemands sont là qui, chacun dans leur genre, ont bousculé les idées. L'un est Offenbach qui tient pour la folie électrique, le diable au corps; l'autre, Wagner, religieux, trouvère au bon sens, mais dédaigneux des farces. Wagner est Barrabas; on a subi son *Tannhauser* qu'une très grande dame honore de son appui, mais l'entraînement est pour l'autre, celui dont la langue musicale n'exige que très peu d'efforts pour être comprise et adaptée aux cascades régnantes.

Wagner est pourtant chez nous, il fallait qu'il y fût; non que ceux là même qui le prônaient en goûtassent absolument les allures, mais agents très inconscients des choses, ces admirateurs ajoutaient un nouveau facteur aux préludes du drame : Guillaume, Bismarck, Wagner

ou Mommsen paradant au lever du rideau, reîtres ou histrions, et n'allant plus apparaître qu'au final pour l'apothéose, nous par terre, eux grandis, décuplés et par une étrange force contraignant nos extases. Car, déjà, ce Wagner étonne s'il déplaît, avec ses robes de dentiste et ses toques d'orviétan, des Français ont sur lui le don de prophétie, témoin Walleyres, qui en écrivait ces phrases: « M. Wagner n'aura pas un succès de vogue emporté à la pointe de l'archet, voilà pourquoi un jour, je ne sais lequel, il régnera souverainement sur l'Allemagne et sur la France. Nous ne verrons pas cette aurore, ni vous ni moi peut-être, qu'importe si de loin nous l'avons saluée! »

Voilà dans son injustice et sa radieuse inconséquence la vie parisienne de l'Empire, dansant la ronde du veau d'or au bruit ahurissant des quadrilles, risquant un œil dans les cafés concerts, processionnant aux courses, et traitant en demi-dieux ceux qui lui voudront tantôt porter noise. Paris est pour l'étranger comme la Rome antique, l'endroit où les Gaulois chevelus voyaient tomber leurs crinières, où l'Africain rude s'amollissait, quitte, au beau temps des jalousies retrouvées et des concupiscences,

à s'en aller quérir main forte chez soi et à revenir casser les marbres et démolir les palais. Les Romains, tout occupés à leurs cirques, endormis sur leurs trésors, éreintés par les vices capitaux et les danses, n'entendaient point les voix... Paris de l'Empire non plus guère.

TABLE DES MATIÈRES

Préface. I

Chapitre Premier. — Comment Mlle de Téba devint l'Impératrice Eugénie. 1

Chapitre II. — Sa Majesté l'Impératrice. 25

Chapitre III. — L'appartement de l'Impératrice aux Tuileries 58

Chapitre IV. — Le « Petit Prince » 83

Chapitre V. — La Cour à Fontainebleau 108

Chapitre VI. — La Toilette des Femmes. 146

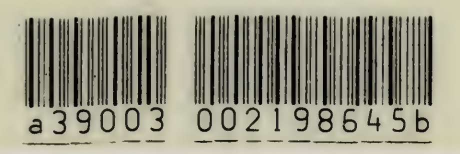
Chapitre VII. — L'Exposition de 1867. 177

Chapitre VIII. — « Les Compiègnes » 201

Chapitre IX. — La Vie parisienne 226



IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-1re, PARIS.




COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 11 18 14 8